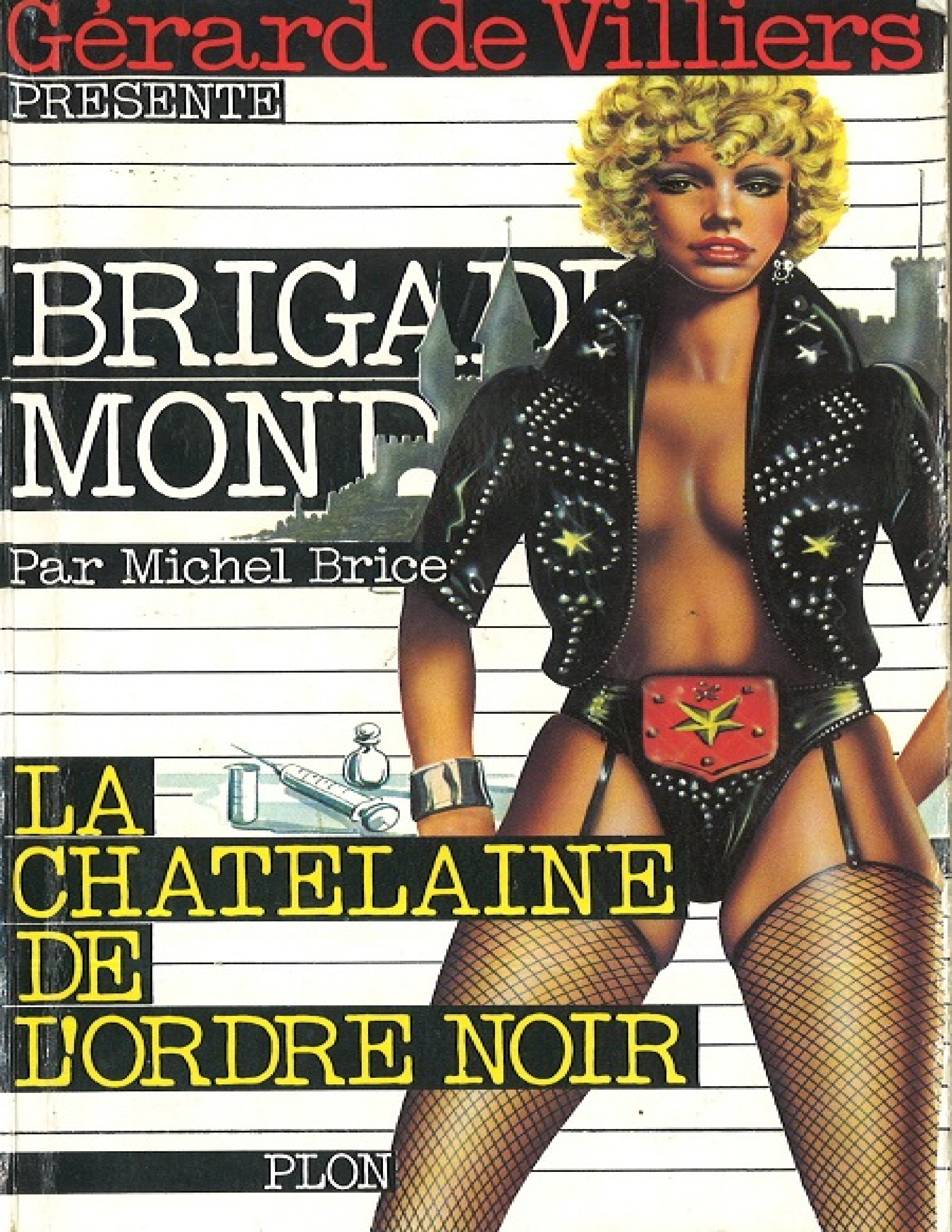
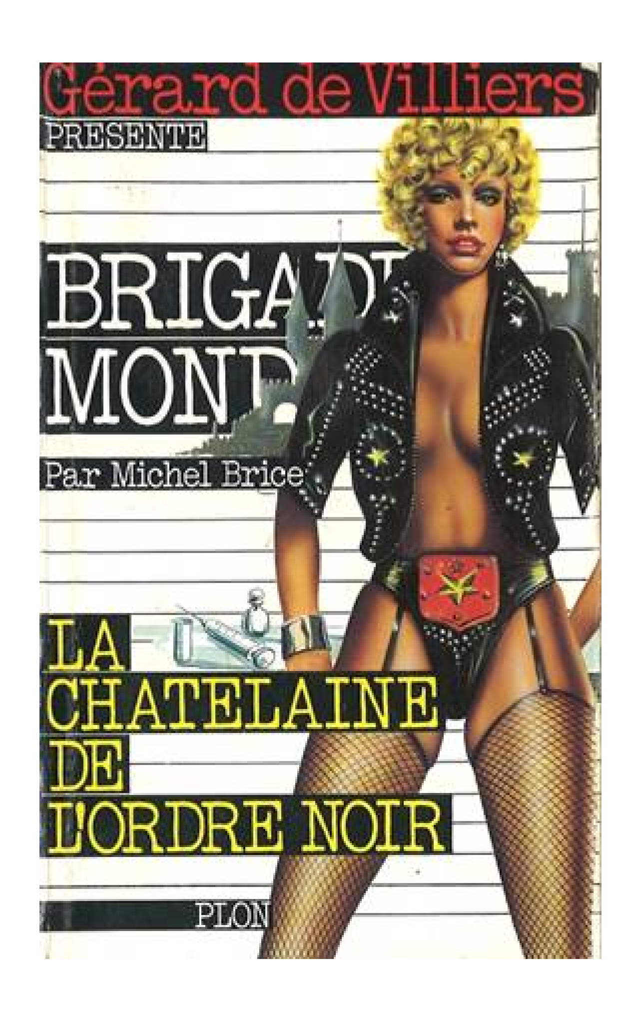

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE MONDAINE
Par Michel Brice
LA CHATELAINE DE L'ORDRE NOIR
PLON

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°40)

LA CHÂTELAINE DE L'ORDRE NOIR



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

 ISBN : 2-259-00913-1

QUATRIEME

L’allemand fit claquer ses bottes noires et s’approcha de Christine, nue sur sa croix. D’un geste mécanique, il passa sa main sur le corps meurtri de la jeune française.

— Dommage que tu ne sois pas blonde, tu aurais fait une merveilleuse recrue. Tu vas subir ta dernière épreuve, comme toutes celles de ta race…

Pour le nouveau Reich !

CHAPITRE PREMIER



La lumière d’un spot éblouissant tombait d’aplomb sur la chevelure blonde d’Ernst, impeccablement partagée par une raie sur le côté droit. Fascinée, Christine ne parvenait pas à détourner les yeux de la masse de cheveux clairs du jeune homme, drus et fraîchement coupés comme du blé moissonné. Son regard glissa sur le profil parfait de l’Allemand, son nez droit, sa bouche fine qui s’ouvrait sur deux rangées de dents bien plantées, son menton qui aurait paru un peu trop carré et volontaire s’il n’avait été divisé par une fossette presque enfantine qu’elle trouvait très émouvante. L’idée qu’ils formaient un couple idéal, elle si brune et lui si blond, la

traversa un instant. Elle la chassa en s'insultant intérieurement d'avoir des fantasmes de midinette.

Sur la scène du *Crazy Romy,* la discothèque *in* du Tout-Munich, au cœur du Schwabing, quartier qui est à la capitale bavaroise ce que Greenwich Village est à New York et Saint-Germain-des-Prés à Paris, à deux pas de la Wedekindplatz, ça swinguait drôlement devant le rideau rouge genre *Cabaret.* On s'attendait à voir débarquer Liza Minelli en collant noir et à entendre monter les syllabes lancinantes, nostalgiques, d'une complainte allemande racontant l'amour et la mort d'un soldat tué au front. La seule différence était qu'un orchestre *funk* occupait la scène : dix musiciens affublés de perruques synthétiques et brandissant des guitares en forme de licorne. Sur chaque tee-shirt, on pouvait lire une inscription éloquente : « Cocaïne », « LSD » ou « Héroïne. » Le leader en perruque mauve avait empoigné le micro fluorescent et hurlait un tube de *Funkadelic,* le groupe à la mode de l'autre côté de l'Atlantique. Immédiatement, la piste de danse se mit à tanguer comme un bateau et la foule, où se mélangeaient des punks rasés avec une mèche rouge en forme de crête de coq, d'énormes Bavarois cravatés à en éclater et de jeunes gauchistes en robe indienne des groupes « alternatifs » munichois, prit un faux air de ghetto noir en transe. Un Harlem pour visages pâles – ou cramoisis selon le taux d'alcoolémie qu'on avait dans le sang.

Soudain, Christine sursauta et reposa précipitamment sur la table la bière *dunkel* qu'on lui avait servie dans un énorme *Krug* en grès dont les flancs violemment coloriés représentaient une fête villageoise. Elle eut l'impression qu'une chaleur irradiante envahissait son ventre et rayonnait lentement en elle. Elle n'avait pas besoin de tourner la tête pour voir qu'Ernst était toujours parfaitement immobile à sa droite, comme statufié dans la contemplation du chanteur à jupette tahitienne qui susurrait en anglais : « I'm full of shit, you're full of shit, everybody's full of shit. » L'essentiel de la philosophie *funk* tenait dans ces mots peu aimables que les filles et les garçons qui dansaient, souriant aux anges, étaient à cent lieues de traduire.

La main droite d'Ernst était restée sur la petite table recouverte de velours rouge.

Mais la gauche, elle, était partie tranquillement en exploration. Elle glissa doucement en direction des cuisses de Christine.

Celle-ci coula un regard à droite et à gauche avec l'impression que tous les yeux convergeaient sur elle. En réalité, personne ne faisait attention à ce qui se passait. Même Mireille et Sophie, ses deux amies assises de l'autre côté de la table et entreprises, elles aussi, par deux garçons aussi blonds et presque aussi beaux – pas tout à fait quand même, rectifia-t-elle intérieurement – qu'Ernst. Une bouffée de chaleur l'empourpra. Sur la banquette, en face, Sophie gloussait, renversée en arrière contre l'un des deux autres Allemands. Christine se dit que si son père l'avait vue, il aurait eu une attaque : Léopold Gratz, le père de Sophie, un banquier strasbourgeois, avait gardé de très très mauvais souvenirs de l'occupation allemande en Alsace. Des souvenirs indélébiles : la Gestapo lui avait arraché méthodiquement les ongles un à un en espérant lui faire cracher les noms des chefs de son réseau de résistance. Il avait ensuite passé deux ans à Dachau, un camp de concentration nazi qui se trouvait justement à quelques kilomètres de Munich. Charmante proximité. Christine frissonna un instant, mais la progression de la main d'Ernst sur sa jambe gauche la ramena au présent. Il avait dépassé la lisière de son bas résille noir et remontait sous sa robe-manteau en velours gansé de satin noir boutonnée par-devant, s'attardant sur la partie nue de sa cuisse. Instinctivement, elle bougea des fesses sur la banquette et regretta aussitôt son geste : elle venait de se rapprocher de la main d'Ernst qui se trouvait maintenant en contact avec l'échancrure de son slip. La salle, dans les yeux de Christine, se dédoubla. Elle chercha du regard son autre amie, Mireille, comme si elle appelait au secours. Mais Mireille aussi avait perdu la tête : le troisième Allemand blond avait passé son bras autour de ses épaules et sa main libre caressait tranquillement ses seins, cherchant les pointes sous le chemisier à jabot en lurex argenté. Christine eut l'impression que tout basculait dans la folie. Sophie et Mireille, avec qui elle avait fait toutes ses études, l'avaient rejointe à Munich deux jours auparavant pour passer avec elle les fêtes de Noël. À leur première sortie nocturne, c'était la débauche généralisée… Christine vivait à Munich depuis six mois et elle n'avait jamais connu ça. L'impression était d'autant plus excitante qu'elle émergeait de six mois d'une existence studieuse d'étudiante modèle : elle était venue en Bavière pour y achever sa thèse d'histoire de l'art sur le baroque allemand. Pas un petit ami pendant six mois. Pas la moindre ébauche d'aventure. Jusqu'à ce soir.

Christine faillit crier. La main d'Ernst s'était glissée sous son slip et jouait avec les poils de son pubis. Puis elle sentit ses doigts descendre et commencer à diviser sa toison humide à la recherche des lèvres dont il s'empara soudain avec une sorte de brutalité avide.

Elle saisit de nouveau son bock de bière et en avala une gorgée qui descendit comme du feu.

— *Halten Sie an* (Arrêtez), supplia-t-elle.

Elle ne savait plus ce qu'elle disait. La seule chose qui ne lui échappait pas encore, c'était son allemand : à Strasbourg où elle avait passé toute son enfance dans un orphelinat, on parlait l'allemand à peu près aussi couramment que le français. Pour cause de proximité très immédiate avec la frontière de la République Fédérale.

— *Warum* (Pourquoi) ? murmura Ernst.

Il s'empara de son slip et tenta de le faire glisser sur ses cuisses. Christine, instinctivement, se releva légèrement pour lui faciliter la tâche. Lorsqu'elle s'aperçut de ce qu'elle faisait, il était trop tard. Ernst glissait dans la poche de sa veste pied-de-poule le bout d'étoffe noire roulé sur lui-même en scoubidou.

— Je vous le rendrai plus tard, souffla-t-il cette fois en français, presque sans accent.

Christine se laissa retomber sur la banquette, légèrement renversée en arrière. Elle ne lutta même pas lorsqu'il lui rouvrit les cuisses et recommença à la fouiller. Maintenant, elle était complètement sans défense. Ernst l'explorait de plus en plus profondément. Soudain, il retira sa main et la prit par le bras.

— Venez danser, chuchota-t-il.

Elle se laissa soulever et traîner vers la piste baignant maintenant dans une lumière vert acide. Lorsqu'elle fut contre lui, elle sentit que ses jambes se dérobaient et elle faillit tomber. Elle était vraiment ivre. Ernst la retint en la serrant contre lui.

— Ne bougez pas, dit-il. Laissez-vous faire, je m'occupe de tout. Suivez les mouvements que je fais…

Elle eut l'impression vague qu'il y avait quelque chose d'ironique dans sa voix, mais cela s'effaça. Ernst l'avait collée contre lui, ventre contre ventre, dans une position qui lui interdisait d'ignorer l'état dans lequel se

trouvait le jeune Allemand. Elle renversa la tête en arrière et, dans un étrange réflexe très « vieille France », se dit qu'on était vraiment en train de la compromettre : Ernst avait déboutonné le bas de sa robe et s'était lui-même libéré, sans cesser de la serrer contre lui. Autour, les visages déformés par la lumière verte et brouillés par la fumée des cigarettes et des cigares, dont l'odeur prenait à la gorge comme un vent chaud et poussiéreux, ressemblaient aux masques d'une orgie romaine. Le *Crazy Romy* était un concentré de tout ce que l'Allemagne de l'Ouest comptait de décadents en tout genre.

— Vous êtes complètement fou, geignit-elle en allemand, on va nous voir…

— Tu crois qu'ils font attention à nous ? ricana le jeune homme. D'ailleurs, c'est trop tard.

Elle se sentit brusquement envahie. Ernst prenait possession d'elle, la pénétrant cette fois-ci sans intermédiaire manuel. Comme elle était légèrement plus petite que lui, il avait fléchi un peu des genoux pour s'insinuer entre ses jambes et remonter, jusqu'à se trouver entièrement abouté en elle, littéralement soudé, pubis contre pubis.

Elle se mit à haleter tandis que son cavalier la faisait tournoyer doucement tout en allant et venant en elle. Christine chercha des yeux ses deux amies, Sophie et Mireille. Mais elle ne savait même plus où elles se trouvaient dans cet enchevêtrement d'hommes et de femmes ondulant, comme électrisés, sous les spots. La plupart étaient allemands, mais on distinguait aussi quelques Noirs, et surtout des Turcs qui avaient passé leur complet des dimanches à la recherche de l'oiseau rare, l'Européenne pas raciste qui leur ouvrirait les bras. Une Noire immense aux jambes interminables faisait tanguer sa croupe sublime tandis que ses nattes décorées de perles multicolores tressautaient autour de son visage.

— Regarde ce cul magnifique ! gloussa Christine d'une voix qu'elle ne reconnut pas elle-même.

Cette fois il n'y avait plus de doute : elle était complètement saoule. Il fallait qu'elle rentre. Mais comment expliquer ça au jeune Allemand, alors que, les mains croisées sur ses reins qu'il cambrait en la pressant contre lui, il montait et descendait en elle à un rythme de plus en plus précipité, annonciateur du plaisir imminent ?

Elle le sentit enfin se vider au plus profond de son ventre avec des impressions confuses, moitié honte et moitié excitation folle.

Il se détacha d'elle tout en continuant à onduler. Christine, si elle avait bu moins de bière, aurait deviné qu'il avait une longue habitude de ce genre d'exploit sportif.

— *Wieviel Uhr ist es* (Quelle heure est-il ?) ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse, très Cendrillon qui a promis de rentrer à minuit.

La montre Seiko à quartz d'Ernst affichait deux heures et demie du matin.

— L'heure de vous raccompagner, murmura-t-il contre son oreille.

— J'habite à…

Elle cherchait ses mots. Il caressa ses lourds cheveux noirs encore appesantis par la sueur et prit possession de sa nuque.

— Je sais où j'habite, moi, dit-il nettement. La nuit n'est pas finie, Christine.

Sa chambre d'étudiante, sous les combles d'une vieille maison du centre de la ville, près de la Hauptbahnhof, la gare centrale, recula à l'horizon brumeux de ses pensées en déroute. Elle imagina un grand lit inconnu, les bras d'Ernst refermés sur elle et le poids de son corps sur le sien.

Ernst, qu'elle ne connaissait que depuis onze heures du soir et qui déjà lui avait fait l'amour, la violant presque sur la piste de danse, au milieu des couples en folie.

Elle trébucha sur ses escarpins en daim et cuir rouge.

— Mes amies, bafouilla-t-elle, où sont-elles ?

— Ne vous inquiétez pas, s'esclaffa Ernst. Elles sont entre de bonnes mains, comme vous !

Les trois garçons blonds les avaient draguées dès leur entrée au *Crazy Romy.* Il lui semblait qu'il y avait des siècles de cela. Trois jeunes Allemands blonds aux yeux parfaitement bleus. Trois Françaises brunes aux yeux verts ou marron. C'était tout ce dont elle se souvenait.

Elle se laissa entraîner vers la porte au-dessus de laquelle clignotaient des lettres au néon : *Ausgang* (Sortie).

Les fêtes de Noël promettaient de ne pas être tristes.

Du fond de l'ivresse, un souvenir tinta dans la mémoire de Christine. Les yeux fermés, elle revit avec une étrange précision la coupe de cristal qu'elle avait laissée tomber à terre après l'avoir vidée de son champagne et qui s'y était brisée. C'était sa dernière vision. Avant, il y avait eu la course folle à travers les rues de Munich désertes, dans la Volkswagen Passat rouge, puis un appartement et, au bout d'un couloir qui lui avait paru interminable, une chambre où trônait un lit immense. Ils s'étaient retrouvés nus tous les deux à toute allure, comme si leurs vêtements avaient été arrachés par un vent furieux. Ensuite, elle avait basculé dans le plaisir. Combien de fois ? La seule chose qu'elle savait, c'était que le jour se levait derrière les rideaux lorsqu'elle avait bu la coupe de champagne que le magnifique Allemand blond lui tendait. Puis elle avait chaviré dans l'inconscience.

Elle ouvrit les yeux et les ferma aussitôt, rameutant tout ce qui lui restait de raison, en dépit de l'ivresse qui lui faisait battre les tempes : pas possible, elle était en train de cauchemarder. Mentalement, les paupières closes, elle se répéta ce qu'elle venait de voir autour d'elle : des murs de béton gris comme ceux d'un blockhaus ou d'une cave, avec pour seule décoration un énorme projecteur braqué sur elle dont le feu brûlait encore ses pupilles. Rien à voir avec les vieux meubles, les tableaux et les coussins qu'elle avait vaguement aperçus chez Ernst malgré la pénombre, en entrant dans sa chambre.

— Je rêve, murmura-t-elle. Christine, réveille-toi.

Le bruit de sa voix lui fit ouvrir les yeux une seconde fois. Aussitôt, ce fut comme si on lui coulait un pain de glace entre les omoplates. Les mots qu'elle venait de prononcer avaient résonné dans la pièce nue. Elle se mit à grelotter. Le local était humide et froid comme un cul-de-basse-fosse. Elle tenta de ramener ses bras sur sa poitrine et, à la grimace de douleur que ce geste lui arracha, se joignirent trois constatations plutôt inquiétantes.

Primo, elle était nue, intégralement. Secondo, elle était attachée par des menottes aux pieds et aux mains. Tertio, elle était suspendue verticalement sur une sorte de croix en bois aux deux montants égaux et obliques en forme de X. Une croix de Saint-André qu'elle épousait, de son corps ligoté, jusqu'aux extrémités : bras étendus largement vers le haut, jambes très écartées vers l'extérieur, ventre offert et ouvert. Elle tenta de bouger les poignets et ne réussit qu'à se meurtrir la peau, sans autre succès. Pas

question non plus de refermer les cuisses. Elle bougea un peu en creusant les reins et son ventre se tendit en avant : c'était la seule liberté de mouvement qui lui était laissée. « On » n'avait pas choisi cette position au hasard. Au fait, qui était « on » ?

L'ivresse maintenant s'enfuyait, laissant la place à un effroyable mal de crâne qui lui cerclait le front. Une étreinte de douleur insupportable qui battait le long de ses tempes. Elle avait pris la cuite de sa vie, au *Crazy Romy.* Sans compter les coupes de champagne qu'Ernst lui avait offertes après, chez lui, entre deux séances d'amour. Pour l'étudiante pauvre qu'elle était, il n'était pas question de sortir le soir. D'ailleurs, elle ne connaissait presque personne à Munich. La virée dans le quartier du Schwabing, c'était parce que Mireille et Sophie étaient là et qu'elles avaient décidé de faire la fête. Sinon, elle ne se serait jamais permis de telles dépenses.

Elle essaya de bouger un peu, ce qui eut pour effet de faire jaillir en avant sa toison noir de jais aux boucles riches et luisantes. Epuisée par cet effort, elle se laissa retomber, tout son corps pesant sur ses poignets, que les menottes massacraient, et sur ses chevilles douloureuses. À cet instant, elle perçut un ronronnement et releva la tête. Dans le coin droit du blockhaus de béton, l'œil d'une caméra la regardait, comme un insecte maléfique prêt à bondir. Elle sentit une sueur froide ruisseler sur son front, collant ses mèches noires. La panique la gagnait. Pour ne pas penser à ce qui lui arrivait, elle rassembla ses forces et se mit à hurler à pleins poumons :

— Qui que vous soyez, cessez de vous cacher derrière votre caméra ! Vous avez peur ou quoi ?

Sa voix résonna entre les quatre murs nus, roulant sur le sombre revêtement de béton grumeleux. Elle se sentit soudain ridicule, à hurler ainsi dans la pièce vide où la seule trace de vie, hormis elle-même, était cet appareil de prise de vue qui venait de se mettre en marche. Qui l'avait ainsi entravée sur cet instrument de torture ? Comment était-elle arrivée ici et depuis combien de temps ? Où se trouvait-elle ? Quel lien y avait-il entre le lit d'Ernst, les baisers dont il avait recouvert son corps, la tornade de désir qu'elle avait eue entre les jambes, dans son ventre, dix fois de suite, toutes ces heures de folie et d'ivresse où ils avaient mêlé leur sueur, leur salive, et cette crucifixion incompréhensible dans ce caveau de béton où pas un bruit ne parvenait, comme si on l'avait enterrée vivante dans un mastaba ? Autant de questions auxquelles il lui était impossible de répondre. Pire encore : il

fallait absolument qu'elle les chasse de son esprit, sous peine de devenir folle sur-le-champ. Elle referma les yeux. Mais sous ses paupières la brûlure du projecteur continuait à la vriller comme s'il l'avait perforée jusqu'au fond du cerveau.

Quelques instants, son esprit divagua du côté de ses amies, Mireille et Sophie. Si c'était l'après-midi, comme cela était probable, elles avaient dû quitter leur chambre du *Hans International,* l'hôtel de la Elisabethstrasse où elles étaient descendues, pour la rejoindre chez elle. Ne l'y trouvant pas, elles avaient dû s'inquiéter. Peut-être la recherchait-on déjà ? Elle s'accrocha à cette idée comme à une bouée. Puis elle les revit soudain, ivres aussi, au *Crazy Romy,* entre les bras des deux autres Allemands blonds. Elle se dit qu'elles avaient dû avoir d'autres chats à fouetter que de la rechercher, après leur virée dans le Munich *bei Nacht* … Elles aussi avaient dû goûter aux charmes de l'érotisme germanique. Et elles devaient encore dormir, repues d'amour et de fatigue.

Christine sentit le découragement monter. Personne ne s'occupait d'elle. Si elle disparaissait, il n'y aurait aucun membre de sa famille pour s'en inquiéter : ses parents étaient morts dans un accident de voiture, deux ans après sa naissance.

Brusquement, elle entendit un grincement derrière elle. Sans pouvoir se retourner, elle comprit qu'une porte s'ouvrait. Probablement en acier, au son métallique qu'elle fit en se refermant. Des pas, dans son dos, se rapprochèrent. Elle garda les yeux fermés jusqu'au dernier moment.

Elle allait savoir.

Abasourdie, Christine resta longtemps sans voix. Elle avait l'impression que son sang se retirait d'elle à toute allure, comme si on l'avait saignée. Ce n'était pas de la surprise. C'était une stupeur aux confins du désespoir.

— Toi ? haleta-t-elle. Pourquoi ? Pourquoi ?

En face d'elle, il y avait son amant. Ernst, le magnifique Allemand blond qui l'avait draguée au *Crazy Romy,* qui avait pris possession d'elle sauvagement sous la table du cabaret, lui avait fait l'amour avec une audace incroyable au milieu des couples qui dansaient, puis avait recommencé chez lui et l'avait fait crier de plaisir un nombre de fois qu'elle ne pouvait pas calculer. Ernst, son taureau blond, son bélier brutal et tendu aux yeux bleu

de mer du Nord en plein équinoxe de printemps. Ernst, l'homme avec qui elle avait pensé qu'elle formait un si beau couple, dans l'ivresse naissante de la boîte de nuit…

Elle se mit à trembler sur l'X de la croix. Maintenant qu'elle *savait,* la panique la submergeait tout entière. Elle se souvint soudain du dernier verre de champagne qu'elle avait bu, chez lui, avant de plonger instantanément dans une sorte de coma : droguée. Il l'avait droguée.

— Pourquoi ? recommença-t-elle. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Les yeux très bleus de l'Allemand semblèrent se rétrécir. C'était lui et ce n'était plus lui. Elle reconnaissait à peine l'amant impérieux qui l'avait rendue folle de plaisir. Sa chevelure blonde semblait électrique sous le projecteur. Son sourire aux dents éblouissantes était devenu une sorte de grimace carnassière. Même sa fossette au menton n'était plus attendrissante : c'était comme un coup de sabre vertical, comme une cicatrice profonde dans son visage de dieu du stade.

Il avança une main qu'il posa sur ses seins.

— As-tu bien dormi ? s'enquit-il avec une sorte de sollicitude cruelle.

Christine secoua ses boucles noires collées de sueur. La main du jeune Allemand pinçait alternativement les pointes de sa poitrine.

— Non, siffla-t-elle, tentant de faire front. Et si c'est une plaisanterie…

L'Allemand arrêta de lui agacer les bouts des seins.

— Ce n'est pas une plaisanterie, dit-il en détachant les syllabes. C'est même très sérieux.

La caméra, dans le coin de la pièce, continuait à ronronner. Christine se suréleva sur la pointe des pieds. Son diaphragme commençait à s'écraser, étouffant lentement sa respiration.

— Je peux savoir, souffla-t-elle, où je me trouve et pourquoi je suis attachée…

— Inutile, coupa Ernst. Tu ne comprendrais pas.

Je ne suis pas venu pour te donner des explications, mais pour te faire subir la dernière épreuve.

— La dernière épreuve ? hoqueta Christine. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— La dernière épreuve pour toi… et pour moi, rectifia-t-il. Une épreuve capitale.

Il la regardait fixement et sa voix était devenue métallique. Même son corps, toujours vêtu d'un costume pied-de-poule, s'était raidi comme figé, et ses gestes étaient devenus mécaniques. Elle eut l'impression d'une sorte de robot maléfique qu'on avait substitué à l'homme brûlant de désir qui l'avait possédée. Pourtant, c'était bien le même, mais habité par une folie inconnue, comme drogué ou hypnotisé.

La caméra dardait toujours sur eux son œil anonyme.

— Tu dois avoir soif, dit-il. Je t'ai apporté à boire.

Elle remarqua seulement à cet instant qu'il tenait un verre rempli d'un liquide incolore dans la main gauche.

— Bois, fit-il doucement. Ça va te faire du bien.

Sa voix était sans chaleur. Comme s'il lui avait parlé depuis un autre monde, ou comme s'il s'était trouvé dans un état second.

— Détache-moi, supplia-t-elle. Je ne comprends rien à tout ça. Je veux rentrer chez moi. Je…

— Bois d'abord, insista-t-il. Je te détacherai ensuite, c'est promis.

Elle ouvrit la bouche, vaincue, et le verre qu'il pressait contre ses lèvres se déversa en elle avec un drôle de goût qui la picota, un peu comme du Perrier en plus acide.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea-t-elle. Ce n'est pas de l'eau !

— Effectivement, non, acquiesça Ernst. À mon avis, tu as été imprudente de ne pas te renseigner avant. Comme quoi on ne devrait jamais accepter ce que vous offrent les gens qu'on ne connaît pas.

Il ricana sans aucune gaieté :

— Et je fais partie de ceux-là, acheva-t-il. La preuve : si tu me connaissais, tu ne serais pas là aujourd'hui en train de te tortiller sur une croix, dans un ancien cachot, à dix mètres sous terre !

Christine se cabra sur son instrument de supplice.

— Qu'est-ce que j'ai bu ? haleta-t-elle. Ça me brûle ! On dirait du…

— Du poison, approuva-t-il. Un sale poison qui se rapproche, disons de l'arsenic. Une sorte de mort-aux-rats en plus efficace. Tu vois qu'on ne devrait jamais faire confiance aux inconnus.

Christine, les yeux exorbités, les pupilles dilatées, sentit son pouls qui battait la chamade. Son corps n'était plus qu'une sorte de peau de tambour

émettant à intervalles de plus en plus rapprochés des percussions sinistres.

— Ordure, grinça-t-elle, qui que tu sois et quelle que soit la raison pour laquelle tu fais ça, on te recherchera, on t'arrêtera ! Tu seras condamné à mort. '

— La peine de mort n'existe plus en Allemagne, fît remarquer Ernst sur un ton pincé de juriste pointilleux. De plus, tu sembles oublier les confidences que tu m'as faites cette nuit. Pas de famille, plus de parents. Les recherches vont être longues à démarrer.

Christine se contorsionna sur la croix dans un effort aussi vain que désespéré. Elle ressentait d'étranges démangeaisons sur tout le corps. Son visage, peu à peu, devenait blanc de craie sous les cheveux noirs ruisselants de sueur. La caméra, impassible, continuait à enregistrer son agonie.

— N'espère rien de tes amies, poursuivit Ernst. Elles non plus ne sont pas près de revoir la lumière du jour.

Il sortit un porte-clés de sa poche et le fit tournoyer gracieusement au bout de ses doigts.

— Tout était organisé d'avance, expliqua-t-il. Avec des risques d'échec extrêmement limités. Trois filles en goguette dans une boîte de nuit à l'étranger, ça se drague facilement. Un peu de charme nordique, de la musique, et on part ensemble à la découverte des terres vierges de l'amour.

Elle le regardait presque sans le voir. Elle avait l'impression d'être remplie de feu, à présent. Un volcan qui lui bouillonnait de la gorge à l'estomac.

— Tu me crois fou, c'est ça ? interrogea Ernst. Hélas pour toi, ce n'est pas le cas. On peut tout espérer d'un fou, même qu'il change d'avis après avoir décidé de vous tuer.

Elle mordit ses lèvres desséchées.

— Vous êtes monstrueux, dit-elle, reprenant le vouvoiement. Tout souvenir des heures passées dans les bras du jeune Allemand blond explosant de beauté s'était évanoui. Il ne lui restait plus qu'une haine violente attisée par la griffe que la mort crochait lentement dans son cœur.

— Je vais néanmoins te détacher comme je l'ai promis, reprit Ernst comme s'il ne l'avait pas entendue. Et tu vas avoir une dernière chance.

Le cœur de Christine se remit à battre en accéléré comme une machine détraquée. L'Allemand désigna la caméra.

— Tu vois ça ? interrogea-t-il. Il suffit que je fasse un signe, un certain signe, et on m'apportera immédiatement le produit, l'antidote si tu veux, qui opérera la neutralisation chimique du poison que tu viens de boire et provoquera son élimination. Seulement, ce signe, je ne le ferai pas. À moins que…

Sa lèvre supérieure se retroussa dans un rictus.

— C'est drôle, dit-il sur un autre ton, j'ai passé un bon moment avec toi, la nuit dernière. On pourrait recommencer, non ? Mais cette fois, c'est à toi, à toi seule, de me faire bander.

Elle ne put retenir deux larmes qui suivirent lentement un chemin parallèle le long de ses joues blêmes pour se réunir à la pointe de son menton.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

Ses yeux verts avaient viré au vitreux.

— C'est pourtant simple, reprit Ernst. La dernière épreuve, pour toi comme pour moi, consiste à me faire bander, je le répète. Moi, bien entendu, je dois parvenir à y résister. Si tu gagnes, tu es libre. Le reste ne te regarde pas.

Il fit cliqueter son porte-clés.

— Ordure, gémit Christine. Vous êtes… vous êtes monstrueux.

Tandis qu'il s'approchait d'elle pour ouvrir les menottes de ses poignets, elle tenta de rassembler ses forces pour lui cracher au visage. C'est alors qu'elle s'aperçut que sa gorge brûlante n'avait plus une goutte de salive.

— Si tu savais à quel projet immense tu es en train de concourir malgré toi…, lui souffla-t-il, les yeux brillants.

Il venait de libérer ses poignets. Puis ce fut le tour des chevilles. Christine que la torpeur envahissait se laissa tomber à terre, sur le ciment glacé. Le flot noir de ses cheveux la recouvrit. Elle avait l'impression qu'un marteau-piqueur lui fouillait l'estomac.

— *Nein !* glapit Ernst. Debout. *Schnell* !

Elle tenta de se redresser et se retrouva sur les genoux. Déjà, le géant blond commençait à se déboutonner. Il s'attendait à ce qu'elle se mette à l'œuvre immédiatement, prête aux pires humiliations pour essayer de sauver sa peau. Au lieu de cela, elle releva lentement la tête tandis qu'une lueur

sauvage s'allumait dans ses yeux de bête frappée à mort. D'une détente incroyable, elle lui sauta au visage.

La douleur fut si violente qu'Ernst hurla. Les ongles de la jeune femme lui avaient raviné les joues, ratant de peu ses yeux. Surpris par cette attaque qu'il n'avait pas imaginée, il recula. Christine le mordait maintenant à la main gauche, ne lâchant pas sa prise, comme un chien agrippé à sa proie.

— *Himmel* ! glapit-il. J'aurais dû me méfier.

Sa main droite restée libre lui balança une gifle qui l'envoya valser à deux mètres. La tête de Christine heurta le béton du mur. Elle eut encore un soubresaut puis s'immobilisa, la tempe éclatée.

Un peu de sang coulait sur le béton.

Il se pencha sur elle et constata qu'elle respirait toujours.

— Tu ne te réveilleras plus, murmura-t-il dans son oreille. De toute façon, ne regrette rien. Tu n'aurais jamais eu le contre-poison.

Il caressa ses mèches noires où le sang brillait, gouttant de boucle en boucle.

— Dommage, que tu n'aies pas été blonde, lâcha-t-il avec une sorte de regret sincère dans la voix. Tu aurais été une recrue merveilleuse.

Il se redressa.

— Adieu, petite Française, laissa-t-il tomber.

Puis il pivota sur ses talons et claqua des pieds, militairement, ses yeux métalliques plongés dans l'œil de la caméra. Sa main droite se détendit sèchement comme le bras articulé d'un automate et s'arrêta, tendue à l'horizontale.

— Vive la grande Allemagne ! lança-t-il dans une sorte d'extase. Vive l'Empire de Mille Ans !

Il était enfin devenu celui qu'il rêvait d'être depuis si longtemps. Le chevalier teutonique, le justicier blond de l'ère nouvelle qui commençait. Il avait passé l'épreuve.

Il avait tué.

CHAPITRE II



Ghislaine Duval-Cochet écarta doucement un jeune attaché de cabinet à la tignasse décolorée qui lui vantait les mérites du programme gouvernemental en matière de culture.

— Excusez-moi, j’ai un ami à voir, murmura-t-elle avec une pointe calculée d’insolence.

Elle commença à traverser le salon, le laissant à ses beaux-arts et ses programmes d’animation théâtrale décentralisée. Tout ce que Paris comptait encore de beau linge, comme on dit, s’était rassemblé dans les deux cents mètres carrés de son duplex de Neuilly. Elle attrapa au vol une coupe de champagne sur un plateau qu’un extra faisait virevolter entre les groupes comme une soucoupe volante et fonça, bousculant des dos de diplomates, des épaules d’industriels, des tibias de trafiquants intouchables et des robes du soir d’épouses de banquiers. Ghislaine savait choisir ses invités. Aventurière du jet-set jusqu’au bout des ongles, elle avait des relations dans tous les coins, tous les bords et toutes les tendances : partout où il y avait du pouvoir, c’est-à-dire de l’argent, donc du plaisir.

Mais elle n’avait qu’un ami, avec un grand A. Et c’était lui qu’elle cherchait, à trois heures et demie du matin, sachant d’ailleurs très bien où elle allait le trouver. Tandis qu’elle fendait la foule, toutes voiles dehors, une silhouette s’imprimait dans ses rétines avec une fidélité photographique : la quarantaine aussi proche qu’insoupçonnable malgré les quelques fils blancs argentés qui couraient dans la masse noire de sa chevelure bouclée, des épaules d’athlète des plages à faires crier d’envie le syndicat des play-boys et des culturistes réunis, autant de sex-appeal que de muscles et réciproquement, un prénom de charme slave et un nom qui

évoquait la côte sauvage bretonne par nuits de tempête, enfin un métier qui n'était peut-être pas le plus vieux du monde mais presque. Bref, l'inspecteur Boris Corentin en personne, policier vedette de la Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme plus universellement connue sous son nom ancien et immortel de Brigade Mondaine. Quatre-vingts kilos tout en souplesse et la puissance de feu d'un porte-avions moyen. En somme, la force de frappe du 36, quai des Orfèvres, le siège de la police judiciaire.

Ghislaine s'aperçut au passage dans une glace suspendue entre deux aquarelles de Jackson Pollock qui valaient chacune une petite fortune. Avec sa longue jupe en moire violette sombre et sa veste gansée de passementerie noire elle faisait très veuve joyeuse sous la masse vaporeuse de sa chevelure de vraie blonde.

Elle respira un bon coup, rassurée si jamais elle en avait eu besoin, et heurta un éminent biologiste dont on commençait à parler pour le Prix Nobel. Il essaya d'entamer la conversation.

— Mon petit, coupa-t-elle, soyez adorable, allez changer la cassette, elle est finie.

Les rythmes plombés du groupe *City Streets* succédèrent à *Supertramp* pour rebondir dans le salon comme autant de billes de caoutchouc dur.

Trois heures et demie du matin, un premier janvier. L'heure où les maquillages commencent à s'en aller sans prévenir leurs propriétaires, où les manchettes des chemises oublient qu'elles furent jadis blanches, où les barbes commencent à bleuir et la fatigue ou l'ivresse à décoller les masques de mondanité. Ghislaine, elle, se sentait parfaitement en forme. Et elle savait qu'il y avait au moins quelqu'un d'autre, dans toute cette masse de gens, qui avait la même pêche.

Elle se bloqua, les yeux scintillants.

— Le salaud, fit-elle entre ses dents, j'en étais sûre. On ne peut vraiment pas le laisser seul cinq minutes.

À vrai dire, ça faisait bien une heure et demie qu'elle avait perdu Boris de vue. Si elle s'était parié un million de francs lourds, elle l'aurait gagné : l'inspecteur principal des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine n'avait pas perdu son temps en mondanités inutiles : il avait coincé une des invitées de Ghislaine entre la grande baie donnant sur la terrasse et les rideaux de velours. Laquelle ? Peu importe. Elles étaient presque toutes

ravissantes et beaucoup avaient oublié depuis longtemps les règles les plus élémentaires de la fidélité conjugale.

Ghislaine débarqua dans la cachette de Boris avec des airs de déesse de la Vengeance poursuivant le Crime.

— L'année commence bien, constata-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

Boris prit l'air hypocrite d'un chat pris la patte dans le plat.

— Comme tu vois, murmura-t-il en essayant vainement d'avoir l'air gêné. On regardait le clair de lune.

Les yeux de Ghislaine flambèrent en regardant la fille, une magnifique Sud-Américaine dont les seins avaient l'air de vouloir sortir de l'interminable fourreau de sirène pailleté d'or où ils étaient emprisonnés.

— Pardonnez-moi d'interrompre votre charmante rêverie, fit Ghislaine avec son air de panthère, mais j'ai absolument besoin de vous prendre quelques instants ce monsieur.

Elle vira vers Boris.

— Ce monsieur qui a tendance à oublier que lui et moi…

Corentin soupira :

— Pas besoin de te fatiguer, l'arrêta-t-il. Elle ne comprend pas un mot de français.

Ghislaine secoua ses boucles blondes.

— Ah ! Et dans quelle langue vous communiquiez, alors ?

— Tu sais, fit hypocritement Boris, il existe une langue universelle…

La Sud-Américaine commençait à reculer, comprenant qu'elle était de trop dans cette scène de pseudo-ménage.

— On ne s'est pas juré fidélité pour la vie, constata Ghislaine. Mais tout de même, un 1er janvier, chez moi… On peut dire que tu commences l'année sur les chapeaux de roues, en tout cas.

Elle le coinça dans l'embrasure de la baie, saisissant Boris par son nœud papillon noir.

— Et qu'est-ce que je suis, moi, alors, pour toi ?

Il se dégagea.

— Mais tu es ma vieille et grande amie, tu le sais bien. Comme tu sais qu'entre nous c'est à la vie à la mort.

Ghislaine agrippa la moire de sa jupe qui crissa sous ses ongles laqués d'un rouge sombre.

— Ta vieille amie ! se scandalisa-t-elle. Je ne dis pas que tu pourrais être mon père, encore que…

Elle l'attrapa par le bras.

— Eh bien tu vas lui montrer ce que tu sais faire, à ta vieille amie ! lança-t-elle. Viens donc dans ma chambre, on a deux mots à se dire.

La porte à peine refermée, Ghislaine se précipita sur le lit qui trônait, immense, au milieu de la pièce, entraînant Boris. Cinq secondes plus tard, sa langue explorait la bouche de Corentin. Dix secondes après, elle l'avait à moitié déshabillé et l'engloutissait avec une science consommée. Encore environ soixante secondes et elle retroussait sa longue jupe sous laquelle elle ne portait rien d'autre qu'une paire de bas noirs interminables et un porte-jarretelles qui encadrait une toison authentiquement blonde impeccablement épilée de manière à ne laisser qu'une ligne de boucles verticales montant doucement des lèvres vers le ventre : nécessaire pour porter sur les plages le genre de *strings* qu'elle adorait exhiber pour semer derrière elle des crises cardiaques à n'en plus finir.

Cinq secondes encore et elle se retournait, offrait ses fesses et Boris s'imagina le lacet de tissu qui séparait les deux rondeurs généreuses et parfaites de sa croupe, lors de ses exhibitions balnéaires.

— Tout de suite, grogna-t-elle avidement, la bouche contre l'oreiller, la jupe relevée sur ses cheveux blonds et étouffant légèrement sa voix. Tout de suite et comme tu le désires. Je veux être la première, tu entends ?

À défaut d'être la seule, comme il lui aurait été difficile de l'exiger – vu les libertés qu'il lui arrivait elle-même de se permettre – qu'elle en ait au moins « l'étrenne », à l'aube de cette nouvelle année. Leur complicité remontait à une certaine rencontre au Japon, lors d'une enquête particulièrement délicate de Corentin dans un univers spécialement glauque. Ils s'étaient tout de suite reconnus frère et sœur de race – en animaux libres qu'ils étaient.

— Je veux que tu me fasses mal, dit-elle encore d'une voix haletante. Je veux que tu me possèdes complètement. Je veux…

Suivirent, de dessous la moire violette, toute une bordée d'obscénités qui eurent la vertu d'enflammer un peu plus Boris.

— Oublie ta petite dinde sud-américaine pour le moment, souffla-t-elle encore. D'ailleurs je suis sûre que tu as son numéro de téléphone, hein ?

Pour toute réponse, Boris la redressa à quatre pattes et, ses mains enveloppant ses seins, s'enfonça avec une violence calculée dans ses reins.

La sonnerie du téléphone placé sur la table de chevet commençait à sérieusement perturber le va-et-vient de Boris au plus profond de Ghislaine. Ça ne s'arrêtait pas. À quatre heures du matin, quel était l'imbécile qui pouvait… ?

— Ne t'arrête surtout pas, murmura-t-elle.

Elle glissa comme un serpent brûlant vers l'appareil à touches et décrocha le récepteur qu'elle fit tomber sur la table de nuit. Le téléphone de Ghislaine possédait un amplificateur. Amélioration inestimable qui permettait d'entendre le correspondant et de lui répondre sans rester collé au combiné, comme autrefois.

La voix qui jaillit au milieu de la pièce, tonitruante, fit à Boris un effet analogue à l'apparition d'un iceberg en pleine mer des Caraïbes.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine en personne ! Un premier janvier à quatre heures du matin ! C'était comme s'il s'était matérialisé, là, sous leur nez, avec son costume bleu mélangé Navy et pétrole, sa silhouette osseuse poids plume et son parfum indélébile de nicotine dû à trente ans de tabagisme assidu.

— Ghislaine ! glapit l'amplificateur, j'ai parié avec moi-même dix contre un que Boris était chez vous. J'ai gagné ?

Ghislaine remua des fesses, se collant contre le ventre de Corentin qui l'écartelait délicieusement.

— Bravo, fit-elle en éclatant de rire. Il est chez moi, il n'a même jamais été autant chez moi, termina-t-elle en tortillant de la croupe, rivée au bélier qui l'empalait.

Badolini négligea les insinuations de sa vieille amie.

— Corentin, vous m'entendez ? s'égosilla-t-il. Je vous attends, ce matin, à huit heures précises, à la PJ. Vous m'entendez ?

Boris fit crier le sommier en sortant puis rentrant dans les reins de Ghislaine qui émit un petit couinement étouffé.

— Je vous entends parfaitement, admit-il. Mais, Patron, que se passe-t-il ? Il y a le feu ou quoi ?

— Peux rien vous dire de plus, siffla Charlie Badolini. Je rentre à l'instant de Roissy. Conférence ultra-secrète à Strasbourg avec des collègues allemands de la Bundeskriminalamt et de la Verfassungsschutz. La situation est gravissime. Et…

Il chercha le mot.

— Et *vertraulich* (Confidentiel). Ultra-*vertraulich* !

— *Ver* quoi ? sursauta Corentin, peu habitué à la langue de Goethe.

— Ne faites pas l'imbécile, hoqueta le chef de la Brigade Mondaine. On frôle l'apocalypse, si vous voulez savoir ! Je vous attends à huit heures au bureau, n'oubliez pas !

Ce fut l'instant que choisit Ghislaine pour se mettre à jouir sans aucune retenue tandis que Boris se répandait en elle à longs jets brûlants. Il y eut une bordée de jurons lancés par la jeune femme tandis qu'elle ruait littéralement en rivant ses fesses au pubis de son amant.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla Badolini.

— Pardonnez-moi, Patron, fit Corentin sur un ton un peu haché. Mais ici aussi, c'est l'apocalypse.

Charlie Badolini examina un instant avec une secrète admiration la silhouette de son inspecteur préféré dont les épaules carrées s'encadraient entre les deux fenêtres du bureau donnant sur la Seine, au second étage de la PJ. La nuit blanche dont Corentin sortait n'avait laissé aucune trace sur le beau visage aux maxillaires carrés. Même pas la plus petite ombre de cernes sous les yeux très noirs étirés sur les tempes qui donnaient au descendant des marins-pêcheurs qu'il était un air étrangement oriental.

— Ne vous asseyez pas, fit Badolini sèchement entre deux quintes de toux tabagiques. On repart tout de suite.

Ils laissèrent derrière eux le coffre-fort à blancs du chef de la Brigade Mondaine, son armoire à dossiers, ses fauteuils Empire disséminés sur le tapis façon Savonnerie et le bureau à cuir fauve sur lequel tant de dossiers

explosifs avaient défilé, renfermant tant de misère humaine, de vices secrets, de vengeances sanglantes et de crimes presque parfaits. La double porte capitonnée retomba dans un bruit étouffé d'air compressé.

— On va prendre une voiture en bas et on file, expliqua le commissaire divisionnaire en cherchant une cigarette.

— Où ? s'enquit Corentin.

— Près de Chantilly, dit sobrement le patron de la Brigade Mondaine. Je vous expliquerai en route.

Corentin mit son clignotant vers la droite pour sortir de l'autoroute A 1. La R16 prise une demi-heure auparavant dans le parc de la PJ gémit légèrement de la caisse quand il rétrograda en troisième. Le matériel de la police avait grand besoin d'être rajeuni.

— Si je comprends bien, résuma-t-il, on va voir une jeune fille hospitalisée dans une clinique psychiatrique, n'est-ce pas ? Et qu'est-ce qu'elle est censée nous raconter ?

Le patron des cent dix inspecteurs de la Brigade Mondaine laissa traîner son regard sur l'enchevêtrement banlieusard des pavillons et des HLM qui hérissait les bords de la nationale sous un ciel bas aux nuages uniformément gris. Charmant commencement d'année.

— Rien, grogna-t-il. On n'a pas réussi à lui arracher dix mots depuis son arrivée dans le service du professeur Wienner. Mais puisque c'est notre seule piste, il faut tout de même que vous la voyiez.

— Notre seule piste pour rechercher quoi ? maugréa Corentin qui commençait tout de même à ressentir une très légère fatigue de sa nuit blanche. Ce qu'on appelle le coup de barre.

— Je vous expliquerai, fit Badolini sèchement.

Ça devenait un refrain.

Boris Corentin se détacha de la lucarne pratiquée dans le mur de la chambre où la lueur blanche d'une ampoule centrale se reflétait à l'infini sur les murs laqués comme des miroirs.

— Vous êtes sûr qu'elle ne parlera pas ? interrogea-t-il en se tournant vers le médecin psychiatre qui se tenait près de lui.

— Essayez si vous voulez, murmura le professeur Wienner en passant une main sur son crâne chauve comme un caillou.

Ses yeux un peu exophtalmiques pétillants d'intelligence s'arrêtèrent sur le superbe policier brun en blouson de cuir noir.

— Vous aurez peut-être plus de succès que moi, fit-il remarquer.

Boris jeta encore un coup d'œil à la lucarne.

Sophie Gratz n'avait pas bougé. Recroquevillée sur son lit, immobile dans son pyjama bleu, elle avait dû être une fille de vingt-deux ans superbe à faire se retourner d'envie tous les mâles sur son passage. Elle n'était plus qu'une loque cassée, respirant à peine, les bras serrés sur sa poitrine, la bouche à moitié entrouverte et le regard fixe, exorbité, comme regardant intensément au fond d'elle-même un souvenir d'une insondable horreur.

— Je vais essayer, fit Corentin en poussant la porte de la chambre aménagée en véritable laboratoire d'observation et d'écoute.

Le hurlement qui l'accueillit le glaça. La malade bondit sur son lit et s'écrasa, raide, tétanisée, dans l'angle du mur comme si elle avait voulu y rentrer. Boris reflua précipitamment. L'expérience était concluante.

— C'est comme ça avec tout le monde, fit remarquer le professeur Wienner.

Il fit jouer machinalement la pression de son stylobille accroché à la poche extérieure de sa blouse blanche.

— Venez dans mon bureau, dit-il. Je vais vous résumer tout ce que nous avons pu recueillir comme renseignements.

Quelques instants après ils pénétraient dans une pièce aux boiseries sombres donnant sur un parc dont les branches dénudées griffaient le ciel.

— Tout a commencé, dit-il en tapotant un dossier, il y a huit jours. Mais monsieur le commissaire divisionnaire vous a peut-être déjà raconté.

— Justement non, émit Corentin en jetant un regard en biais à son chef assis à sa droite. Une situation inhabituelle : d'habitude c'était Badolini qui était derrière le bureau et Boris en face, dans un fauteuil.

— Il est temps effectivement de passer aux explications, grogna Charlie Badolini. L'affaire tient d'ailleurs en peu de mots : il y a huit jours, un habitant d'un village de Bavière confiait à nos collègues allemands une

jeune fille inconnue découverte, nue et grelottante, sur la rive du lac Würm, près de Munich. Il semble qu'on ait voulu la noyer et qu'on ait commis l'erreur de ne pas la tuer auparavant… Bref, elle a été projetée dans l'eau et le froid l'a réveillée. Réflexe de défense, etc. Elle a nagé jusqu'au bord puis s'est évanouie. Depuis, impossible de lui tirer un mot, ou presque.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier après avoir émis trois ronds de fumée parfaits.

— Il se trouve que cette jeune fille, qui s'appelle Sophie, est la fille de Léopold Gratz, directeur général de la BEC, la Banque d'Escompte et de Commerce. Il a pris sa retraite l'année dernière et est revenu s'installer dans sa ville natale, à Strasbourg. C'est lui qui a remis Sophie au professeur Wienner ici présent qu'il connaît de longue date… Bien entendu, il ne sait pas grand-chose. Sa fille était très indépendante. Elle lui avait seulement annoncé, peu avant les fêtes de Noël, qu'elle partait rejoindre une amie à Munich et qu'elle y resterait quinze jours. Elle n'y est pas allée seule, notez-le bien. Elle est partie avec une autre fille de son âge nommée Mireille Meslin dont les parents habitent à Paris.

Corentin hocha la tête. Le nom et le prénom venaient de se graver indélébilement dans une circonvolution de son cerveau.

— Les Meslin n'ont pas revu leur fille, poursuivit Badolini. Quant on sait ce qui a failli arriver à Sophie… Enfin bref, les autorités allemandes qui n'avaient rien pu tirer de la jeune Française que son identité ont prévenu la police française. Vu le caractère, disons… éventuellement sexuel, de cette affaire, la Brigade Mondaine a été alertée…

Boris fit jouer ses épaules sous le cuir de son blouson. Une fille ramassée en Allemagne, hébétée, presque folie, après qu'on ait essayé de la noyer, c'était grave, même tragique – mais ça ne méritait pas l'épithète « apocalyptique » employée quelques heures auparavant par Badolini.

Il se permit de le faire remarquer poliment.

— Attendez, fit Badolini en allumant une nouvelle Celtique. Vous ne savez pas tout, loin de là. D'ailleurs, nous attendrons pour en parler les résultats des examens auxquels procèdent les services de la clinique sur Mlle Gratz. S'ils donnent les résultats que je redoute…

Le crâne chauve du psychiatre opinait en cadence. Boris avait l'impression d'être tenu à l'écart. On lui cachait le principal. Charmant.

— Nous procédons en effet, en ce moment, expliqua le médecin, à une série de tests et de radios.

Ses yeux se dardèrent sur Corentin comme deux billes sur le point de tomber.

— En arrivant dans mon service, reprit-il, Sophie Gratz a eu une sorte de crise de… volubilité. Ça arrive souvent, chez les sujets traumatisés. Plus l'abattement et le silence sont profonds, plus l'excitation, par instants, est intense. Au milieu des cris qu'elle a poussés et des phrases parfaitement incompréhensibles qu'elle a prononcées, nous avons tout de même saisi trois ou quatre mots. Les voici. Elle a répété plusieurs fois les termes suivants : *rayons, dentiste,* et *horrible machine…*

— On dirait les propos d'une folle, constata Badolini, mais dites-vous bien, Corentin, que ce sont pour le moment nos seuls indices.

Boris carburait. Ça ressemblait à une charade.

— Un dentiste, vrai ou faux, qui aurait torturé Sophie Gratz avec un appareil effrayant émettant des rayons ? suggéra-t-il. Une sorte de savant fou, sadique ?

De chaque côté du bureau, Badolini et le professeur Wienner opinèrent du bonnet.

— Si la sinistre épopée du Reich hitlérien n'avait pas fini dans le sang et les ruines il y a plus de trente ans, je dirais que ça rappelle furieusement les médecins maudits du nazisme, souffla-t-il en grimaçant.

Charlie Badolini remua ses fesses osseuses sur sa chaise à tubulures métalliques.

— Vous ne croyez pas si bien dire, murmura-t-il. Le côté « apocalypse » de la chose commence à s'éclaircir, non ?

Boris ne répondit pas. Les vieux démons criminels, de l'autre côté du Rhin, étaient-ils en train de renaître sous la cendre du temps ? Comment répondre à une pareille question ? Et surtout : quel prix attacher aux divagations d'une malheureuse plongée en pleine crise de démence ?

Il se tourna vers Charlie Badolini :

— Si vous me disiez, Patron, que je vais aller bientôt visiter le volcan en train de se réveiller du côté de Munich, je n'en serais pas autrement étonné.

— Une fille va devenir folle, si elle ne l'est déjà, résuma le chef de la Brigade Mondaine. Une autre est portée disparue. Tout ça s'est passé là-bas,

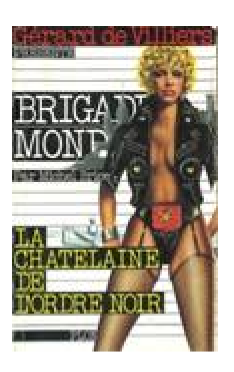
dans la capitale de la Bavière… De toute façon, même si on ne veut pas se laisser aller aux fantasmes genre film-catastrophe ou retour des morts-vivants, ces deux faits justifient déjà amplement l'enquête…

— Mais alors, fit remarquer Corentin, cette conférence ultra-secrète à Strasbourg sur un sujet gravissime, avec vos homologues allemands ?

— Vous pensez bien, coupa Badolini, qu'eux non plus, eux surtout, ils n'ont aucune envie de voir resurgir les vieux démons !

Boris Corentin se frotta machinalement les maxillaires. Il n'y avait pas de doute : pour un premier de l'an, celui-là était particulièrement réussi avec sa menace, dans l'ombre, de renaissance d'une folie qui avait fait vingt millions de morts à travers le monde.

CHAPITRE III



La lourde porte de chêne verni retomba avec un bruit funèbre et la pluie fouetta au visage les inspecteurs Boris Corentin et Aimé Brichot.

— C'est gai, murmura ce dernier en regardant sa flèche. Non seulement on fait chou blanc mais encore on se fait saucer !

Il était à peine quatre heures de l'après-midi et la cavalcade des nuages avait pris un air mélodramatique genre fin du monde, déluge ou prélude à la Troisième Guerre mondiale. Boris, qui ne se décidait pas davantage que son

adjoint à quitter l'abri précaire du porche de ce vieil immeuble du XIVe arrondissement, suivit des yeux un instant un ravissant petit derrière moulé dans un jean super-étroit qui tressautait au rythme précipité de la marche de sa propriétaire entre les flaques.

— Mince, grommela Aimé en saisissant la trajectoire oculaire de sa flèche, qu'est-ce qu'il faudrait, alors, pour te couper tes effets ?

La fille disparut avec sa croupe explosive à faire coffrer pour attentat à la pudeur tous les jeunes de sept à soixante-dix-sept ans. L'image de la Sud-Américaine draguée à la sauvette chez Ghislaine la nuit dernière lui traversa l'esprit. Avec les gestes et un peu d'anglais, on arrive très bien à se faire comprendre. La superbe créature moulée dans un fourreau de sirène en or avait accepté sans, hésitation le rendez-vous qu'il lui avait fixé chez lui pour ce soir. Encore une nuit blanche en perspective. On aurait dit qu'il avait fait le pari de ne plus dormir de l'année.

— Dis donc, fit Brichot en essuyant avec un mouchoir les gouttes qui ruisselaient de son crâne de champion de la calvitie vers sa petite moustache soigneusement taillée, si l'enquête continue comme ça, c'est Baba qui va être content !

Les Meslin, à qui ils venaient de rendre visite, ne savaient rien de plus que Léopold Gratz, le père de Sophie. Ils en savaient encore moins si c'est possible. Boris et Aimé avaient rapidement compris que Mireille, leur fille, avait déserté depuis longtemps les trois pièces minuscules et presque misérables du domicile familial. Leurs relations ne devaient pas être du genre expansif. Mireille, quand elle partait en voyage, ne donnait pas à sa mère son adresse ou son numéro de téléphone. Ça n'avait pas empêché cette dernière de s'accrocher au bras de Boris, sur le pas de la porte, pour le supplier de retrouver sa fille. Plus facile à promettre qu'à réaliser…

— On fonce ? proposa Corentin. La voiture n'est pas loin.

Ils se retrouvèrent au sec dans la R16 et le chauffage commença à rivaliser avec l'humidité dont ils dégoulinaient.

— Franchement, dit Brichot, tu y crois, toi, à cette histoire de médecins fous ou de dentistes maudits ?

Boris fonçait à travers un Paris transformé en aquarium. Les guirlandes lumineuses suspendues au-dessus des rues arrivaient à peine à trouer les bourrasques. Ça sentait la fin de la fête et les réveils difficiles dans des réalités nauséabondes.

— Je ne crois qu’à ce que je vois, dit-il entre ses dents. Et comme toi et moi on en a vu beaucoup depuis qu’on est ensemble…

Il loucha sur son coéquipier et faillit, de surprise, emboutir un cycliste, qui slalomait le long de la bande jaune des taxis, sans phare arrière.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda-t-il.

Brichot fit tournoyer entre ses mains un petit objet multicolore.

— Un *Rubik’s cube,* expliqua-t-il. Un des cadeaux que Jeannette m’a fait pour la Saint-Sylvestre. Tu sais bien, l’invention diabolique du Hongrois Ernö Rubik. Un casse-tête spécialement raffiné venu de derrière le Rideau de Fer rien que pour me torturer les méninges et faire des dégâts dans mes nerfs.

Brichot, histoire de faire une démonstration, procéda à une manipulation rapide, tentant pour la millième fois de restaurer l’ordre des couleurs du cube infernal. Sans succès évidemment. Depuis quelques mois, de l’Europe au Japon et des Etats-Unis à l’Australie, la cubomanie se répandait au rythme d’une névrose obsessionnelle collective et galopante. Un magazine américain avait rapporté l’histoire d’une femme qui demandait le divorce parce que son mari, absorbé par le cube hongrois, ne lui accordait plus la moindre attention dans le lit conjugal !

Brichot titilla dans tous les sens les faces du cube en se disant qu’il devait bien y avoir une astuce pour remettre les couleurs en ordre.

— Il y en a, ragea-t-il, qui réarrangent le tout en trente-deux secondes, paraît-il. Le moins qu’on puisse dire, c’est que j’en suis loin.

Le grésillement du téléphone radio de la R16 lui fit lâcher son jouet démoniaque. Il se mit mentalement dans une sorte de garde-à-vous respectueux : Charlie Badolini les appelait sur la bande des 450 mégahertz réservée à la police.

— Rentrez immédiatement, dit la voix lointaine du chef de la Brigade Mondaine sérieusement perturbée par la friture. Il y a du nouveau.

— C’est Baba, chuchota Aimé Brichot, employant le surnom aussi respectueux qu’affectueux, que les cent dix inspecteurs de la Brigade avaient donné au patron.

— Ne traînez pas, toussa Badolini. J’ai besoin de vous d’urgence, les résultats des analyses de Sophie Gratz viennent de m’être téléphonés. Mes prévisions les plus pessimistes sont dépassées !

Il raccrocha. Les communications par radio étaient toujours succinctes. Le moins de détails possible : pour déjouer d'éventuelles écoutes de journalistes ou de cibistes sur les canaux de la police.

Le téléphone raccroché, Boris et Aimé restèrent longtemps muets. Les essuie-glaces seuls rompaient le silence. La pluie criblait la nuit précoce. De vieux souvenirs d'une histoire qu'ils n'avaient pas vécue leur remontaient en mémoire. Il devait faire ce temps-là, cette pluie, ce froid, ces nuages lourds et chargés de menaces, quand Hitler avait tenté son putsch à Munich en novembre 1923, ou quand, dix ans plus tard, il avait été appelé au poste de Chancelier, en janvier 1933… Il faisait un temps « allemand ».

Charlie Badolini pivota sur ses boots surélevés qui ne le grandissaient d'ailleurs que moralement : il en aurait fallu beaucoup plus pour rectifier la petite taille du chef de la Brigade Mondaine.

— Messieurs, dit-il en relevant machinalement le menton, histoire de gagner au moins un demi-centimètre, vous allez comprendre enfin pourquoi j'ai employé cette nuit le mot d'apocalypse. J'aurais préféré me tromper. Hélas, les examens gynécologiques et les radiographies pratiqués sur cette pauvre Sophie Gratz ne laissent aucun doute. Non seulement la malheureuse est traumatisée jusqu'à des profondeurs que nous ne connaissons pas, peut-être même définitivement folle, mais encore elle est massacrée physiquement, estropiée à vie. Pour tout dire, ce n'est plus une femme, ce n'en sera plus jamais une !

Il regagna son bureau et chercha un paquet de Celtiques neuf dans les tiroirs.

— Le professeur Wienner, qui a travaillé avec des confrères, m'a téléphoné tout à l'heure, continua-t-il, la tête plongée dans les tiroirs. Ils ont fini par s'apercevoir que leur malade souffrait de violentes douleurs abdominales. Ils l'ont examinée et ont fait une découverte effrayante : ses ovaires sont actuellement atrophiés. Littéralement desséchés, comme si on les avait brûlés ! D'après les spécialistes réunis à la clinique radiologique, Sophie Gratz aurait été exposée localement pendant quelques minutes, peut-être trois ou quatre, à une dose de trois cent cinquante ou quatre cents röntgens[1]. Assez pour la stériliser à vie, sans compter les éventuelles

complications et les dégâts annexes qui ne peuvent pas être décelés aussi rapidement. Un fait est sûr : à vingt-deux ans cette pauvre gosse n'est plus une femme.

Aimé Brichot agrippa les bras de son fauteuil Empire terminés par des griffes de lion.

— Ça explique les mots qu'elle a bafouillés dans son affolement ; *dentiste, rayons, horrible machine*… Elle ne délirait pas tant que ça, fit-il remarquer.

Badolini ressortit la tête de ses tiroirs. Bredouille. L'instant d'après, ses yeux roulaient de satisfaction devant le paquet de Gallia que Boris Corentin lui tendait obligeamment.

— Merci, dit-il de la voix précipitée du grand drogué en manque qu'il était, côté nicotine. Et comme il n'y a pas de hasards dans la vie, il faut que je vous raconte pourquoi j'ai rencontré précipitamment mes collègues d'outre-Rhin à Strasbourg, hier soir. La police allemande est en effet sur les dents. À peine commencent-ils à voir le bout du tunnel dans leur lutte contre le terrorisme d'extrême gauche de la RAF, la *Rote Armee Fraktion* d'Andréas Baader, qu'ils sont confrontés à un nouveau danger : le néonazisme… On ne compte plus, paraît-il, les groupuscules fascisants qui rêvent de remettre sur pied la machine de mort et de haine hitlérienne. Il y a déjà eu quelques attentats en Europe, vous le savez : synagogues plastiquées, bombes à Vienne, Hambourg, Paris… Mais tout laisse penser qu'il se prépare des opérations de bien plus grande envergure. Peu à peu, les services allemands ont reconstitué des filières : braquages de banques pour alimenter les caisses, meurtres, attentats racistes, vols d'armes dans les casernes, contacts avec des organisations clandestines palestiniennes ou libyennes menant elles-mêmes leur propre guerre sur le territoire européen contre ce qu'elles appellent les « complices des sionistes »… Enfin bref, une toile d'araignée fantastique dont le centre, d'après tous les recoupements, paraît se trouver dans cette Allemagne méridionale, bavaroise, dont la capitale est Munich. Inutile de vous dire que vous allez avancer en terrain miné. Les Allemands n'ont aucune idée de l'identité du « cerveau » de ces nouveaux réseaux. Ce sera à vous de le découvrir.

Avec confine seule piste les indications d'une fille rendue à moitié folle par le traitement « médical » qu'elle avait subi. Décidément, Badolini leur confiait les affaires en or…

— C’est étrange, murmura Corentin. Cette histoire d’ovaires irradiés par les rayons X me fait penser à quelque chose. Vous avez entendu parler des « soldats biologiques » du nazisme, ces médecins dévoyés qui se sont lancés dans des expériences criminelles pour tenter de confirmer « scientifiquement » les théories raciales d’Hitler et développer la race « aryenne » tout en supprimant les autres groupes ethniques ? Des milliers de déportés sont morts sous leurs bistouris, dans des souffrances démentes… Eh bien, parmi ces médecins maudits, il y en a un en particulier, Victor Brack, membre de la Chancellerie du Führer et responsable du programme d’euthanasie que ce dernier désirait mettre au point, qui avait inventé une méthode de stérilisation particulièrement efficace et massive : il l’a expérimentée sur les détenus d’Auschwitz, sous les ordres du sinistre « docteur » Mengele… On appelait ça le « plan du Guichet » pour des raisons qu’il serait trop long de développer. Mais enfin, le résultat était à peu près le même que pour Sophie Gratz : ovaires atrophiés, atroces douleurs abdominales, brûlures radiologiques… tout ça ressemblé fort à un cauchemar vieux de quarante ans !

Il se tut. Badolini le contempla avec une secrète admiration. Les connaissances tous azimuts que Boris Corentin logeait sous sa boîte crânienne, dans son cerveau en forme de micro-ordinateur ultra-perfectionné l’épateraient toujours. Quel dommage qu’il ne puisse lui succéder ! Même après être devenu inspecteur divisionnaire (ID) comme l’était actuellement Dumont, il lui faudrait encore passer le concours de commissaire. Puis, celui-ci réussi, comme il était impossible d’en douter, Boris attendrait encore cinq ou sept ans pour devenir commissaire principal, et encore plus pour accéder à son échelon à lui, de commissaire divisionnaire. Bref, Charlie Badolini serait depuis longtemps à la retraite quand Boris viendrait s’asseoir dans son bureau, si jamais cela arrivait un jour.

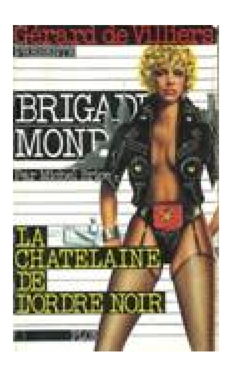
Il s’arracha à ses rêves de succession dynastique.

— Je vois que nous nous comprenons, fit-il en torturant le filtre de sa Gallia. Même si la peste brune est encore loin d’avoir l’ampleur du nazisme des années 20, et même si l’Allemagne d’aujourd’hui n’a rien à voir avec le Reich d’hier, ruiné et prêt à se précipiter dans les bras de n’importe quel « sauveur », il ne faut rien négliger pour tuer le monstre à sa naissance.

Il étala sur son bureau, tournées vers Boris et Aimé Brichot, deux photos : Mireille Meslin et Sophie Gratz. Deux filles ravissantes aux longs cheveux noirs et qui avaient l’air, sur les clichés, de receler des trésors secrets. Elles étaient parties en Allemagne pour les fêtes de fin d’année. Drôles de fêtes… Sophie avait été rapatriée, estropiée à vie. Quant à Mireille, elle avait disparu. Restait l’inconnue : celle qu’elles étaient allées rejoindre à Munich et dont on ne possédait même pas l’identité. En gros, c’était le brouillard complet.

— Vous allez remuer de la boue, messieurs, conclut le patron de la Brigade Mondaine, encourageant. Beaucoup de boue. Et il n’y aura personne pour vous protéger des éclaboussures.

CHAPITRE IV



Au même instant, à six cents kilomètres à vol d’oiseau, Klaus Thorn refermait un vieux volume usé que lui avait légué son père lorsqu’il avait fui l’Allemagne en 1945. Sa Bible : *Les Chants des Nibelungen,* le plus ancien trésor de la poésie germanique. Il soupira, et fit un effort surhumain pour s’extraire de l’espèce de fauteuil genre cathèdre où il était venu s’affaler après le dîner. La glace lui renvoya sa silhouette : un ventre en tonneau de bière, des jambes plutôt torses et une énorme paire de moustaches noires qui finissaient en favoris à la Guillaume Ier, le roi de

Prusse qui s'était fait couronner empereur d'Allemagne à Versailles dans la Galerie des Glaces en 1871, après avoir écrasé les Français. Ses yeux globuleux clignotaient derrière d'énormes lunettes d'écaille qui lui donnaient plutôt l'air d'un comptable, que du descendant de grands seigneurs germaniques qu'il était pourtant. Il traversa lourdement son cabinet de travail sans un regard pour les magnifiques boiseries en style gothique que ses ancêtres avaient fait sculpter au XIXe siècle dans du chêne sans nœud, ni pour les lustres, les candélabres, les rideaux en lourde soie verte brodée à la main et les peintures inspirées pour la plupart des scènes de la légende de Tannhäuser, le célèbre héros immortalisé par Wagner. Il appuya sur un bouton situé à gauche d'une fenêtre décorée de vitraux et suivit en esprit la sonnerie qui devait, au même instant, résonner dans les profondeurs du château, du côté des cuisines. Puis il se laissa retomber pesamment dans son fauteuil, savourant encore le goût délicieux des deux verres de vodka Eristoff qu'il avait bus après le dîner.

Dix minutes plus tard, une sorte de géant d'une cinquantaine d'années frappait à la porte puis s'inclinait légèrement en pénétrant dans le bureau de Thorn.

L'homme aux moustaches impériales secoua ses bajoues couperosées. Une fois de plus, il envia intérieurement la vitalité de Wolfenbüttel, son domestique : ils avaient tous les deux le même âge. Il lui enviait plus secrètement encore, et avec plus de dépit, son abondante chevelure blonde régulièrement et naturellement crantée. Wolfenbüttel était un parfait aryen selon son cœur : grand, musclé, avec des mains comme des battoirs et des yeux bleus parfaitement vides de tout sentiment personnel. Un prototype de ceux qui régénéreraient la race…

— Gunther, fit Klaus Thorn en tapotant machinalement des deux index le volume des *Nibelungen,* va me chercher Ernst. Je veux qu'il soit dans mon bureau dans cinq minutes. *Schnell !*

La voix était sans réplique. Klaus avait toujours adoré commander. C'était même son problème, dans la vie de tous les jours. Il fallait qu'il se surveille à chaque instant pour ne pas se mettre à crier des ordres d'une voix gutturale à ses collaborateurs, dans la compagnie d'assurances qu'il avait fondée à Munich vers les années 50, au début du formidable « miracle économique » allemand. L'Allemagne avait vite ressuscité de ses cendres. Lui aussi. Il avait rapidement redoré le blason des Thorn. À trente ans, il

fêtait son premier milliard de marks. La fortune de la famille, réduite après la débâcle de 1945 à un château en ruine, avait peu à peu repris du poil de la bête. L'une après l'autre il avait restauré patiemment les pièces croulantes du domaine. Celles qui étaient terminées avaient vraiment repris leur superbe aspect d'origine. Comme lorsque son ancêtre, Maximilien Thorn, les avait fait décorer par les meilleurs artisans allemands, dans les vingt dernières années du précédent siècle. Oui, l'Allemagne avait fourni un sacré effort pour sortir des décombres. Sur le plan économique seulement, hélas. Idéologiquement, politiquement et moralement, c'était toujours la même gabegie scandaleuse, la même décadence inacceptable.

Klaus s'arracha de nouveau au siège cathèdre et traversa la pièce en faisant craquer ses bottes impeccablement cirées par Wolfenbüttel. De l'autre côté de la fenêtre, malgré la nuit, on pouvait voir la neige tourbillonner sur un paysage englouti dans les ténèbres. L'Allemagne… Son pays. Le pays qu'il avait juré de régénérer, de restaurer, de redresser, de rendre à nouveau digne de sa longue et glorieuse histoire… Par tous les moyens. En commençant par attiser l'agitation dans les couches les plus malléables de la population : les jeunes, les travailleurs, les chômeurs. Le grand mouvement pacifiste qui secouait de part en part la République Fédérale, les groupuscules « alternatifs » ou gauchistes, les manifestations écologiques, tout cela créait peu à peu une situation qu'il suffirait, le jour venu, de récupérer. Comme avait si bien su le faire un certain caporal à la fin des années 20, justement à Munich… La colère grandissante contre l'aide américaine ainsi que les tendances qui s'accentuaient de jour en jour à la réunification des deux Allemagnes contribuaient également à semer la confusion et à enfoncer peu à peu le pays dans un chaos d'où sortirait enfin le sauveur. Déjà, de l'autre côté du Rideau de Fer, la République Démocratique Allemande contrôlée par les communistes ne parlait plus des « deux nations allemandes » comme elle l'avait fait jusque-là. On parlait de plus en plus de créer une fête nationale dont la date serait commune aux deux pays. Premier pas vers la réconciliation. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, tout un peuple s'ébranlait dans des directions confuses et contradictoires. Mais un jour viendrait où il suffirait d'un geste, d'une action d'éclat, pour qu'un homme providentiel sorti de l'ombre fasse retrouver aux Allemands la dignité et l'espoir. Cet homme-là serait le nouveau Führer, et l'Empire de Mille Ans annoncé par Hitler cesserait

d’être un rêve rapidement fracassé, comme l’avaient cru les chefs aveulis et dégénérés des démocraties.

Il gonfla sa poitrine et les sillons cramoisis de couperose qui constellaient sa face large de gros buveur virèrent au violet sous l’excitation de cette perspective. L’avenir, il s’en occupait avec patience depuis des années. Clandestinement, bien entendu. Mais un jour proche il pourrait enfin opérer à visage découvert. Alors, le château d’Osterholzer cesserait d’être le laboratoire secret d’un monde nouveau encore utopique, pour devenir le cœur radieux d’une résurrection accouchée dans le sang et les morts. Le Reich de Mille Ans cesserait d’être la distraction de week-end d’un agent d’assurances richissime à la dégaine de brave Allemand couperosé et ventripotent.

Il entendit claquer des talons derrière lui, à la militaire, et se retourna.

— Trop long, gueula-t-il. Cinq minutes pour répondre à une convocation. Quand je donne un ordre, je veux être obéi tout de suite.

Les marqueteries du parquet de chêne ciré tous les huit jours par Gisella, la femme de chambre qui était aussi l’épouse de Gunther Wolfenbüttel, grincèrent sous ses bottes.

— Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, Ernst, siffla l’agent d’assurances d’une voix soudain beaucoup plus nasillarde, presque aiguë. Les convictions et l’idéal ne suffisent pas, ni la bonne volonté, on ne s’improvise pas soldat du jour au lendemain, surtout quand on a ton passé… Etudiant en architecture, je te demande un peu ! Intellectuel !

La voix avait viré brusquement au reproche presque affectueux. Les gros yeux de grenouille de Thorn parurent s’embuer derrière les lunettes.

— Tu es beau, pourtant, modula-t-il encore de sa petite voix odieuse. Un bel aryen blond aux yeux bleus… un géant du Nord… La race de l’avenir.

Ernst Kronach était resté au garde-à-vous, menton pointé en avant, regard fixe, bras le long du corps. Une attitude parfaitement militaire malgré le costume civil pied-de-poule. Thorn hésitait encore à leur faire porter l’uniforme. C’était un peu tôt, les choses devaient avancer graduellement. Jusqu’au jour où…

En revanche, il leur imposait un signe de reconnaissance : un brassard sur le biceps gauche. Rouge et orné d’un cercle blanc à l’intérieur duquel était dessinée une tête de mort surmontant deux tibias croisés. L’insigne des

SS gardiens des camps de concentration sous le IIIe Reich. On les appelait pour cette raison « SS à tête de mort » : *Toten-kopf*... C'était l'unique rappel d'un passé de crimes et de souffrances que Klaus Thorn voulait ressusciter parce qu'il s'en souvenait comme la plus belle période de sa vie. Il avait quinze ans lorsque Hitler avait mis fin à ses jours dans son bunker de Berlin et que la folie *nazie* s'était effondrée sous les bombes des Alliés…

— Ernst, reprit Thorn en tournant autour du jeune aryen comme une énorme abeille autour de la fleur qu'elle s'apprête à butiner, je t'ai fait venir pour que nous étudiions ensemble ta prestation de l'autre jour. Satisfaisante dans l'ensemble, globalement positive, rassure-toi. Tu fais maintenant partie de ceux qui sauveront notre malheureux pays. Mais enfin, dans le détail, il y a encore des choses qui laissent à désirer…

Il donna une petite tape affectueuse dans le dos de l'ancien étudiant en architecture.

— Repos, ordonna-t-il.

Ernst Kronach se détendit comme une poupée dont on vient de relâcher le ressort. Instantanément, il parut s'animer. Une lueur d'humanité très vague sembla même s'allumer dans ses yeux de porcelaine bleus.

Au fond de la pièce, se trouvait un ancien petit autel dont avaient disparu le crucifix et les autres objets de piété. Il ne restait que le triptyque peint dans le style rococo et représentant des grappes d'anges joufflus en vol plané dans des nuages roses. Thorn fit jouer un mécanisme dissimulé dans les boiseries gothiques et le triptyque s'ouvrit, découvrant le poste de télévision qu'il camouflait, ainsi qu'un magnétoscope. Le Führer du nouveau Reich s'approcha en tressautant du ventre et appuya sur une touche.

Immédiatement, sur l'écran, apparut une pièce nue et grise, bétonnée, au milieu de laquelle une fille totalement dévêtue pendait, inanimée, sur une énorme croix de bois en forme de X.

Christine, la petite strasbourgeoise brune venue pour son malheur étudier l'art baroque en Bavière…

Ernst n'eut pas un frémissement en se voyant lui-même, sur l'écran. Ses yeux étaient parfaitement inexpressifs dans son beau visage régulier. Il se revit, approchant en souriant de la suppliciée, lui caressant les seins, en tordant légèrement les bouts. Il réentendit sa voix étrangement doucereuse :

— As-tu bien dormi ?

— Non, sifflait Christine. Et si c'est une plaisanterie…

— Ce n'est pas une plaisanterie, répondit l'Allemand posément. C'est même très sérieux.

Quelques minutes plus tard, il se revit tendant à Christine le verre rempli d'un liquide toxique, la forçant à boire le poison qui la tuerait. Puis il y eut les longs instants d'agonie, les supplications de la malheureuse, ses contorsions sur la croix, ses cris, ses injures, la pâleur intense qui gagnait son visage. Enfin vint l'ignoble chantage qu'il lui avait fait : le contrepoison en échange de son avilissement total. L'ultime mensonge à la condamnée. Car le sort de Christine avait été réglé dès l'instant où il s'était approché d'elle, la veille au soir, au *Crazy Romy.* Comme celui de ses deux amies. Les trois Allemands blonds ne faisaient que remplir leur contrat, réaliser point par point *l'épreuve* que Thorn leur avait imposée. Christine avait cru s'abandonner au charme germanique d'un jeune étudiant brillant et séduisant : elle s'était jetée dans les bras de son futur tortionnaire, qui serait aussi son assassin. Comment aurait-elle pu imaginer que ce garçon bourré de sex-appeal n'était pas comme les autres, qu'il était passé de l'autre côté de la réalité, côté cauchemar, côté rêves de sang, de revanche, d'héroïsme et de mort ? Là où la vie humaine ne valait même plus la balle qu'on utilisait pour la supprimer – ou le verre de poison…

Sur l'écran, toute l'ignoble scène se répétait. Jusqu'à la dernière tentative de la pauvre fille blessée à mort qui se jetait sur Ernst, tentait de le griffer au visage, plantait ses dents dans son bras, recevait enfin en plein visage la gifle qui lui faisait lâcher prise et l'envoyait heurter le béton du sol où sa tempe éclatait.

Ernst parti, la caméra s'attarda encore longuement sur l'agonisante. Recroquevillée dans un coin de la pièce, l'étudiante française achevait de mourir, inconsciente. Son corps nu avait encore des soubresauts rapides. À un moment, elle détendit les jambes et se retourna sur le ventre. Puis elle resta là, cuisses écartées, immobile sur le sol glacé. Elle avait cessé de vivre.

Thorn coupa l'image et le son. Les panneaux du triptyque se replièrent sans bruit sur l'ignoble spectacle. Les petits anges rococo recommencèrent à voleter dans leur ciel de pacotille.

Le Führer d'Osterholzer rompit enfin le silence.

— Encore trop sentimental, apprécia-t-il sévèrement. Intellectuel. Incorrigible. Tu as beaucoup de progrès à faire, mon petit Ernst. Comme tes camarades, d'ailleurs. Tous pourris par la décadence, la démocratie cosmopolite. Américanisés !

Il développa longuement le sujet en allant et venant dans son cabinet de travail tandis qu'Ernst Kronach s'était mis au garde-à-vous. Trente-cinq ans après la défaite des armées du Reich, l'Allemagne était malade. Seul un remède de cheval fouetterait et redresserait les échines courbées et les jarrets fourbus d'un peuple découragé qui ne pensait qu'à son bien-être et à son confort. Dès la prise du pouvoir, on fermerait les lieux de plaisir. On réapprendrait aux Allemands le sens du devoir et de l'honneur. Par la force.

— Vous êtes les pionniers de l'ordre nouveau, glapit-il. Vous devez donner l'exemple et vous êtes encore loin du but !

Ernst faisait partie des vingt-cinq jeunes gens soigneusement sélectionnés pour constituer le fer de lance de la future révolution. Ils en étaient le noyau en fusion, la matrice ardente.

— La *Légion Phénix* doit donner l'exemple au monde, fit Thorn en brandissant ses deux poings serrés à hauteur du visage, dans une sorte de tétanisation éloquente qui rappelait les crises d'hystérie d'Hitler lors de ses discours. Thorn s'était procuré de vieilles bandes d'actualité des congrès de Nuremberg, et se les repassait de temps en temps. Le moindre de ses gestes était calculé sur son modèle. Sauf qu'il avait, bien à son corps défendant, contracté le « mal » qui selon lui gangrénait l'Allemagne : son étonnante obésité faisait de lui un Allemand que rien ne distinguait des autres dans la rue et qu'on prenait facilement pour un citoyen bien tranquille de la Bundesrepublik. Les privations alimentaires des dernières années du Reich dans lesquelles il avait grandi l'avaient poussé, comme ses concitoyens, à se gaver dès que l'abondance avait recommencé. Il n'avait jamais pu se débarrasser des kilos en trop qu'il avait pris alors. D'ailleurs, physiquement, il était tout le contraire de l'idéal qu'il prônait : noir de poil, couvert d'une épaisse toison bouclée de gorille sur la poitrine, il aurait fallu se lever de bonne heure pour le considérer comme un de ces géants blonds nordiques dont il rêvait de repeupler l'Europe. Mais Hitler et les autres chefs historiques du nazisme ressemblaient-ils, eux-mêmes, à l'aryen idéal ?

— La révolution sera morale, guerrière, politique, éructa-t-il brusquement. Mais d'abord morale ! Tu entends, morale ! C'est l'âme de

l’Allemand qu’il faut redresser en priorité. L’âme de nos pères. Ton âme !

Une nouvelle fois, sa voix revint aux aigus. La surexcitation avait laissé une mousse blanche autour de ses lèvres. Il approcha son visage sanguin de celui d’Ernst.

— Tu deviendras un de mes meilleurs légionnaires, si tu fais les efforts nécessaires. Tu le peux, je le sais.

Il s’approcha encore du visage parfait de l’ex étudiant en architecture précipité volontairement dans le délire d’Osterholzer. Quand il avait rencontré Thorn, six mois auparavant, dans une brasserie de Munich, Ernst avait immédiatement décidé d’abandonner ses études. Les visions du nouveau monde de Thorn étaient communicatives. Ça faisait des années qu’Ernst, secrètement, inconsciemment, cherchait un maître. Il l’avait trouvé. Du jour au lendemain, il avait coupé les ponts avec son passé. Même ses parents ignoraient l’endroit où il vivait.

Le visage de Thorn était tout près, maintenant, de celui du jeune homme qui percevait son haleine lourde.

— Ernst…, murmura le Führer ventripotent.

Sa bouche épaisse se colla soudain aux lèvres du légionnaire qu’elle ouvrit brutalement. Ernst n’eut pas un mouvement de recul. Il avait été préparé à « ça » par ses camarades depuis longtemps. Les SS du temps du nazisme ne pratiquaient-ils pas eux aussi l’homosexualité ? Quand on se situait au-dessus du bien et du mal, rien n’était interdit… La race des seigneurs était bien au-delà de la misérable morale courante, étriquée, des millions d’esclaves qui peuplaient le monde…

Aussi rapidement qu’il l’avait étreint, Thorn se détacha d’Ernst. Son visage violacé tremblait, comme au bord de l’apoplexie.

— Exercice de nuit ! glapit-il en reculant. Va prévenir les autres. Je veux vous voir tous en tenue dans la cour, dans dix minutes !

Ernst Kronach claqua des talons, l’œil brillant. Les ordres du Führer ne se discutaient pas. Les manœuvres de nuit n’étaient pas rares. Ils devaient être disponibles à n’importe quel moment. D’ailleurs Thorn les avait avertis : dès l’instant où ils avaient franchi le pont sur le précipice conduisant au château d’Osterholzer, leur vie ne leur appartenait plus. C’était le mécanisme classique des sectes, des organisations secrètes, des milices : le fanatisme entretenu à coups de lavage de cerveau incessant, de formules apprises par cœur, de punitions et de récompenses, de faveurs du

Maître suprême accordées ou refusées hors de toute logique. Jamais un instant de répit, encore moins de solitude. La vie quotidienne des volontaires de la Légion Phénix, dans leur casernement des sous-sols, se déroulait dans la plus stricte communauté, même en ce qui concernait les besoins les plus intimes. Quant aux exercices collectifs nocturnes, ils avaient l'avantage à la fois de souder leur solidarité, de les aguerrir et de les tenir sans cesse sur le qui-vive. Méthodiquement, Thorn veillait à réduire au strict minimum cette seule part de la vie humaine qui lui restait encore inaccessible puisqu'elle était individuelle : le sommeil… Il haïssait la dernière *liberté* qu'il ne pouvait pas arracher à ses hommes : celle de rêver en dormant. D'où les alertes en pleine nuit et les manœuvres paramilitaires interminables effectuées à travers l'immense parc à des heures variables selon ses caprices. Ça ne lui suffisait pas de posséder leurs corps. C'est leur âme surtout dont il cherchait avidement à avoir la maîtrise absolue. La nouvelle société qu'il voulait imposer à l'Allemagne serait à l'image du microcosme du château : une immense caserne où les pensées de chaque cerveau n'auraient plus qu'une source unique, le cerveau du Führer. D'autres l'avaient tenté avant lui, avaient été à deux doigts de réussir : Hitler d'abord ; mais le monde entier s'était ligué pour l'abattre. Staline aussi, mais le marxisme n'était pas un poison assez puissant pour pénétrer à jamais le corps social tout entier, et l'univers soviétique s'étiolait, miné de l'intérieur par la dissidence… Mao lui-même avait échoué en Chine dans son projet de contrôle total des âmes. Il fallait tout recommencer de zéro.

Il se bloqua, boudiné dans son pull noir.

— Exécution, commanda-t-il.

Ses bottes impeccables lançaient des reflets éclatants.

— Après l'exercice, dit-il d'une voix ferme mais plus douce, tu viendras me rejoindre dans ma chambre.

Le bras droit du légionnaire blond se détendit en avant.

— Vive la grande Allemagne ! hennit Ernst Kronach d'une voix métallique.

Klaus Thorn se riva à ses jumelles à infrarouges, surexcité. Le spectacle qui s'offrait à lui, à travers le poudroiement incessant et silencieux de la neige, était extraordinaire. Toute la Légion Phénix, répandue dans un

interminable champ en longueur bordé d'immenses sapins invisibles dans les ténèbres, s'activait à creuser des trous. Les hommes en treillis militaires étaient armés de bêches avec lesquelles ils tentaient de défoncer la terre glacée. Un travail infernal si l'on en jugeait par leurs efforts. À travers les lentilles des jumelles, Thorn pouvait voir la sueur pailleter leurs fronts malgré la température glaciale : cette nuit, le thermomètre était en train de descendre vertigineusement.

Il braqua les jumelles sur Ernst et une fois de plus admira la silhouette athlétique de celui qui partagerait son lit, tout à l'heure. Les épaules carrées du jeune homme sous le treillis étaient curieusement frangées d'une sorte de halo violet tremblant dû au rayonnement des jumelles à infrarouges.

Klaus Thorn consulta sa montre à affichage digital : plus que dix minutes et l'exercice serait terminé. Il leur avait donné une demi-heure exactement pour se creuser chacun un trou suffisant pour s'y enfouir complètement. Un exercice courant dans l'entraînement des SS hitlériens. Les membres de ces troupes d'élite du Reich devaient être capables en un temps record de se fabriquer une cachette assez profonde pour s'y dissimuler. Ensuite, on faisait passer des chars sur le terrain : les retardataires qui avaient le malheur de n'avoir pas creusé assez loin, et dont la tête sortait encore, étaient impitoyablement écrasés…

Thorn n'avait pas de chars. Pas encore. Il ne disposait que d'un fusil mitrailleur, un FAMAS de calibre 5,56. Une arme légère capable de tirer à trois cents mètres et qui pouvait faire éventuellement fonction de lance-grenades. Le FAMAS 5,56 équipait depuis quelque temps l'armée française : c'était dans une caserne d'outre-Rhin que les fournisseurs d'armes de Thorn en avaient volé tout un stock lors d'un casse retentissant que les autorités françaises n'étaient jamais parvenues à élucider.

Thorn regarda encore sa montre. Encore cinq minutes. Là-bas, la plupart des silhouettes disparaissaient rapidement dans leurs caches. Il allait pouvoir déclencher son feu meurtrier. La dernière fois qu'il s'était amusé à ce genre de petit jeu avec ses hommes, il en avait tué deux. Ce qui n'était pas une grosse perte, puisqu'ils avaient fait la preuve de leur incompétence…

Il se précipita contre la terre glacée, à plat ventre, protégé du froid par son lourd manteau d'alpaga marron. Un autre avantage de FAMAS 5,56 était l'arcade arctique, une sorte de pontet amovible permettant le libre

accès à la détente même si on utilisait des gants très épais – ce qui était le cas de Thorn.

Il lâcha une première rafale de trois coups en l'air en signal d'avertissement. Sans ses lunettes à infrarouges il ne discernait pratiquement plus rien que la neige criblant interminablement la prairie.

Quelque part au fond de l'ombre, du côté des communs, les dix bergers allemands qu'il élevait se mirent à aboyer à la mort. On entendait leurs pattes griffer le grillage avec affolement. Dieu merci, les premiers voisins du château d'Osterholzer étaient à cinq kilomètres.

Il éjecta les étuis tirés vers la droite puis colla son œil au système de visée monté sur le canon par goupillage. Le fusil mitrailleur était posé sur son bipied. Il plaça un chargeur de vingt-cinq cartouches et se mit à arroser le champ. La cadence de tir était de mille coups par minutes.

Jubilant au milieu du vacarme assourdissant qui déchirait la nuit, Thorn ne s'arrêta de tirer qu'au bout d'un quart d'heure. Rien ne bougeait à travers la neige. Il se redressa et glapit un ordre. L'une après l'autre les têtes des légionnaires refirent surface. À grandes enjambées, Thorn s'approcha pour commencer l'appel et vérifier qu'il n'y avait pas de morts.

Il lui fallut cinq bonnes minutes pour s'apercevoir qu'un seul membre de sa troupe d'élite manquait : Ernst Kronach. La lueur d'une torche électrique tomba enfin sur le jeune homme, à moitié sorti d'un trou qui n'était pas assez profond pour l'enfouir tout entier.

Sa carotide avait été tranchée net par une balle. Il était mort.

Klaus Thorn eut un instant de stupeur mêlée de regret. Puis il se ressaisit.

— Vous enterrerez cet imbécile à l'endroit habituel, ordonna-t-il au groupe de soldats blonds qui étaient alignés au garde-à-vous dans les ténèbres.

Puis il regagna le château en grognant des insultes. Au moment d'y pénétrer, il leva machinalement les yeux. Au troisième étage de l'interminable façade en faux gothique, une silhouette féminine était immobile derrière la fenêtre. Elle était aussi intégralement nue que blonde. Dans la lueur qui éclairait sa chambre, on pouvait même apercevoir la tache presque transparente de sa toison pubienne au bas d'un ventre parfaitement plat.

Klaus Thorn comprit qu'elle avait assisté à toute la scène. Loin de s'en formaliser, il en ressentit une intense satisfaction.

Il n'avait aucune raison de laisser sa fille en dehors de ses immenses projets d'avenir. Elle devait être capable, comme lui, de supporter un spectacle aussi banal que la mort d'un homme.

— *Gute Nacht !* lança-t-il avec une sombre gaieté dans la voix. Bonne nuit, Raphaëla !

CHAPITRE V



L'inspecteur Aimé Brichot se cala en arrière centre le petit coussin dont les sièges de l'Airbus étaient équipés. Il grimaça : il venait de vérifier par le hublot qu'il n'y avait aucune amélioration, côté purée de pois.

— Charmant, maugréa-t-il. On est partis de Roissy par un temps de chien, et on arrive à Munich par un temps de chien. Plus ça change et plus c'est pareil.

Boris Corentin replaça dans le filet accroché au siège qui se trouvait devant lui la revue qu'il était en train de feuilleter.

— Plains-toi, fit-il remarquer : pour une fois que Baba ne nous envoie pas dans un pays tropical ! Tu n'en avais pas assez de l'Egypte, du Japon, de Hong Kong et autres pays à fœhns ou à moussons ?

L’Airbus amorçait sa descente par un virage sur la droite. Ses réacteurs grondaient. Le train claqua en sortant de son logement. La neige tourbillonnait autour de l’appareil et les nuages étaient si noirs et si compacts que l’avion avait l’air de traverser un lac de boue en ébullition.

— Au fait, murmura Brichot en essayant de penser à autre chose qu’à la rencontre inéluctable avec la piste d’atterrissage – rencontre qui était toujours chez lui génératrice d’un *stress* carabiné – au fait, tu ne m’as pas dit avec qui on doit prendre contact, à Munich.

L’ordre lumineux d’éteindre les cigarettes venait d’apparaître au-dessus d’eux. Boris écrasa sa Gallia.

— Un certain Helmut Roth. D’après Baba, un vague indicateur allemand travaillant pour l’ambassade de France. Officiellement chômeur. Les temps sont durs aussi en République Fédérale…

— Sérieux ? questionna Aimé Brichot en passant la main sur sa calvitie.

— À nous de voir. N’oublie pas que, là-bas, nous ne sommes pas des policiers. Nos passeports « officiels » fabriqués en haut lieu nous mentionnent comme de simples voyageurs de commerce.

— Même pour Helmut Roth ?

— Même et surtout pour lui. D’après l’attaché d’ambassade français qui utilise de temps en temps ses services, il n’est pas sûr à cent pour cent. Raison de plus pour se méfier. Evidemment, il doit bien se douter que nous ne sommes pas tout à fait des voyageurs de commerce. Mais l’important est qu’il ignore quelle est exactement notre fonction. Pour lui, nous cherchons discrètement à retrouver la piste d’une amie, Mireille Meslin, qui ne nous a pas donné de ses nouvelles depuis trois semaines. Nous ne voulons pas mettre la police dans le coup parce que Mireille est une habituée de ce genre de disparitions passagères. Surtout ne rien dramatiser au départ. De manière à ce qu’on n’ait pas sur le dos les autorités allemandes. Tu imagines d’ici le bruit que ça ferait : deux flics français agissant en territoire étranger sans mission officielle, sans commission rogatoire internationale !

— Compris, conclut Brichot avec une grimace. Nous n’aurons pratiquement aucune possibilité d’enquêter. C’est gai. Evidemment, si nous avions débarqué en tant que policiers, les autorités allemandes auraient pris d’office la direction des opérations… Ce que je me demande, c’est pourquoi Baba a tenu à ce que tout ça reste secret ?

— Tu penses bien que je lui ai posé cette question, pendant que tu étais à ton dîner d'adieu avec Jeannette, sourit Corentin. Il s'agit d'un accord passé à Strasbourg avec les pontes des services spéciaux de RFA. Eux non plus, ils n'ont pas envie que l'affaire s'ébruite, ça se comprend. Imagine les manchettes des journaux du monde entier, si on découvre ce que je crains bien qu'on découvre !

L'image de Sophie Gratz au ventre atrocement massacré, croupissant dans une clinique psychiatrique de la région parisienne, traversa son esprit. Ils n'atterrissaient pas seulement dans la paisible Allemagne d'aujourd'hui avec ses bons vivants buveurs de bière. Ils plongeaient aussi dans un pays mystérieux où les résurgences immondes de la bête nazie n'en finissaient pas de mourir et de renaître dans les ténèbres.

— Alors Baba a trouvé l'astuce, grogna Brichot, un indicateur louche dont on devra se méfier comme de la peste ! C'est tout indiqué pour des flics !

— On est des voyageurs de commerce qui recherchent une vieille copine, Mémé, loge-toi bien ça dans la tête.

— Et si on échoue ?

— Pas prévu au programme, soupira Boris. D'ailleurs Baba n'a pas lésiné sur les bons roses.

— Ça c'est vrai, reconnut Brichot. Mais enfin, même avec de l'argent, on est ligotés. Deux voyageurs de commerce en train d'écumer la Bavière pour retrouver la piste d'un groupuscule de fous criminels, ça va être voyant. C'est aux types de la « Piscine » qu'il fallait faire appel !

Il se réintéressa par pur masochisme à la plongée vertigineuse de l'Airbus à travers la tempête de neige. Les aérofreins hurlaient. Les masses noires des nuages s'effilochaient au tranchant des ailes.

— Si je comprends bien, fit-il d'une toute petite voix étranglée, on nous envoie au casse-pipe avec interdiction d'échouer et tout le monde s'en lave les mains. Si ça tourne mal, évidemment, on ne nous connaît pas ?

— Exactement, *my dear,* sourit Corentin tandis que les pneus de l'Airbus entraient en contact avec le tarmac de la piste parfaitement invisible. Comme d'habitude on est complètement seuls.

Les yeux hors de la tête, Aimé Brichot scrutait depuis un quart d'heure le long ruban de caoutchouc du tapis roulant sur lequel défilaient les valises. Il

commençait à trouver le temps long. Sa Samsonite tête-de-nègre n'arrivait toujours pas, alors que Boris avait déjà récupéré depuis longtemps son sac de voyage. Des sueurs froides coulaient le long de l'échine de l'inspecteur Brichot à l'idée que ses dernières folies vestimentaires – un gilet shetland, des chemises de chez Burberry's, une paire de chaussures de rechange de chez John Lobb et autres babioles représentant des mois de restrictions sur le budget familial pour satisfaire son inextinguible manie de la sape anglaise – auraient pu finir entre les mains d'un autre.

Il se carra dans son loden vert. Autour d'eux, la foule des hommes d'affaires habituels débarquant à l'aéroport de Munich-Riem. Une foule dans laquelle ils se fondraient sans problème. D'autant plus qu'ils n'avaient emporté aucune arme, *of course.* Les douaniers auraient été très intrigués de voir deux voyageurs de commerce français se balader avec des MR 73 de calibre 9 mm pouvant tirer des balles de. 38 spécial ou de 357 Magnum… De quoi se faire poser des tas de questions indiscrètes. Bien entendu, leur contact à Munich, Helmut Roth, avait ce qu'il fallait de ce côté-là. Ça faisait partie des accords passés de puissance à puissance par-dessus leur tête. Au fond, ils avaient carte blanche – à condition qu'on n'entende jamais parler d'eux ni de leur mission en Allemagne…

— Je me demande à quoi il ressemble, l'agent double, grommela Brichot.

Ils allaient être renseignés. Corentin venait de voir s'avancer vers eux un homme d'une trentaine d'années à tête d'adolescent poussé en graine qui ne devait pas faire loin d'un mètre quatre-vingt-dix, les mains dans les poches latérales d'un blouson vert crasseux, des jambes de héron dans un jean élimé. Il s'arrêta devant Corentin qu'il dominait presque d'une tête.

— *Guten Tag,* fit-il sans décrocher son mégot de cigarillo. Vous avez fait bon voyage ?

Il s'exprimait dans un français impeccable, quoique avec un fort accent allemand. Corentin revit mentalement sa fiche : il avait passé trois ans à la cité universitaire de Paris.

— Je suis Helmut Roth, énonça le géant efflanqué, vous ne parlez pas allemand ?

— Pas très bien, reconnut Boris qui se disait que ça commençait mal : on leur avait balancé une espèce de marginal au regard fuyant. Le profil même

de l’incapable professionnel. Probablement indicateur parce qu’il ne savait rien faire d’autre…

— Alors parlons français, mâchouilla Helmut de sa voix molle. On y va ? J’ai ma voiture au parking.

— Je n’ai pas encore récupéré ma valise ! gémit Brichot dont les neurones étaient complètement mobilisés dans cette unique direction.

Boris le poussa du coude.

— La voilà, ta Samsonite ! le prévint-il en montrant l’extrémité du tapis où elle venait d’apparaître de derrière le rideau de bandes de caoutchouc.

Le « voyageur de commerce » Aimé Brichot se rua vers ses précieuses sapes.

— Quand je dirai ça à Jeannette, elle ne me croira pas !

Ils approchaient de Munich. Sur l’autoroute, les panneaux défilaient : *Ost* (est), *West* (ouest), *Mittel* (milieu). Quand enfin apparut München-Zentrum, Helmut Roth mit son clignotant sur la droite et la vieille Volkswagen trembla en broutant au moment où il rétrograda.

— Si ça continue, reprit Brichot, tout ce qu’on aura vu de l’Allemagne ce sera la neige.

La visibilité était absolument nulle. À droite et à gauche, le paysage avait complètement sombré dans le brouillard. De temps en temps, émergeaient de vagues silhouettes d’usines. On devinait des murs de fabriques, ou des fenêtres allumées de HLM qui semblaient flotter dans le coton.

— C’est ce qu’on appelle un climat continental, Mémé, expliqua Corentin, très pédagogue.

Tandis que Brichot esquissait un « merci » pincé, il décida d’entrer dans le vif du sujet avec Roth.

— Comme on a dû vous l’expliquer, nous sommes à la recherche d’une amie dont nous n’avons pas de nouvelles depuis trois semaines.

Roth opina en rallumant son mégot de cigare. Corentin se demanda comment il faisait pour avoir l’air aussi crasseux. Il avait négligé de se raser et ses poils de barbe anarchiquement plantés couraient entre d’anciennes traces d’acné.

Boris posa la photo de Mireille Meslin sur le tableau de bord. Il avait décidé pour le moment de ne pas parler de Sophie Gratz. Ni de la troisième, l'inconnue.

— La voilà, fit-il. À vous de la retrouver.

L'autre siffla.

— Belle fille, apprécia-t-il. Mais si vous n'avez rien de plus comme indices, ça va être plutôt coton.

— Vous êtes là pour ça, non ? coupa Corentin qui sentait la moutarde lui monter au nez. Il paraît que vous connaissez tous les milieux de la ville…

— Pas tous, corrigea Helmut, modeste.

Sa main gauche lâcha le volant pour déblayer son champ de visibilité ombragé par des mèches longues et grasses.

— Ecoutez, murmura Corentin en détournant le regard, nous avons toutes les raisons de penser que Mireille Meslin a fait, dans les derniers jours avant sa disparition, de mauvaises rencontres…

— Que voulez-vous dire ?

— Voilà : nous sommes à peu près persuadés qu'elle a dû approcher des gens faisant partie, de près ou de loin, de groupuscules néo-nazis, comme on dit.

La surprise fit tomber de la bouche d'Helmut son increvable bout de cigarillo dont la cendre s'éparpilla dans les traînées de cambouis de son jean.

— Alors là, s'écria-t-il, vous tombez mal !

— Comment ça ? questionna Corentin, méfiant.

— Tout simplement parce que l'extrême droite, moi, j'y connais rien. Mon truc, c'est les gauchistes, les « alternatifs », les « écolos »… Pas de nostalgiques d'Hitler. Il faut dire qu'ils sont quand même moins nombreux que les autres.

— Justement, dit Corentin, sautant sur l'occasion. Ça doit être plus facile de les loger.

— Mais non, se lamenta l'autre, vous ne comprenez pas ! Je connais l'extrême gauche. Pas l'extrême droite.

Leur enquête démarrait dans des conditions idéales.

À l'arrière, Brichot avait choisi une attitude de type silence glacé. Ce qui n'était pas une image : le chauffage de la Volkswagen ne marchait pas et il avait l'impression de se transformer lentement en iceberg. Il s'absorba dans la contemplation des rues qui défilaient, repérant au passage, derrière la neige, des bouts de monuments, des clochers bulbeux d'églises baroques qui faisaient penser aux clochers dorés des cathédrales russes, des façades en faux gothique délirant, des corniches en stuc doré. Tout le centre de la ville avait été visiblement saisi par la folie architecturale des complications du rococo. Il était cinq heures et la nuit était absolue.

Helmut Roth continuait à expliquer qu'il n'avait jamais infiltré que les milieux d'extrême gauche allemands, les anciens sympathisants de la bande à Baader, les punks, les antinucléaires, les squatters.

Il stoppa le long d'un trottoir. Les lettres au néon de l'hôtel s'alignaient au-dessus de la porte : *Torbraü.*

— Voilà votre hôtel, dit-il. Vous êtes dans la Tal, à deux pas de la Marienplatz, en plein cœur de la ville.

Il les aida à descendre leurs bagages.

— On se revoit demain matin ici, fit Corentin d'une voix sans réplique. Réfléchissez bien. Vous avez la photo de Mireille Meslin. Ça m'étonnerait que vous n'ayez pas une idée : la nuit porte conseil.

Il sourit sans amitié, les yeux durs.

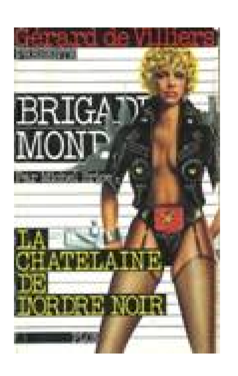
— Je sais, vous ne connaissez que l'extrême gauche. Mais justement : les extrêmes se touchent, non ?

Helmut avait l'air accablé par le destin.

Boris et Brichot le regardèrent redémarrer dans sa caisse hors d'usage.

Avec l'impression d'avoir pris place sur un rafiot en train de sombrer.

CHAPITRE VI



La Mercedes gris métallisé oscilla majestueusement comme un paquebot en haute mer puis s'arrêta dans un souffle près du perron du château, faisant à peine crisser le gravier.

Le docteur Amunnsen redressa son pince-nez d'un autre âge sur son nez minuscule aux narines dilatées complètement disproportionnées. Sa face poupine et glabre s'inscrivait dans un cercle parfait. Il avait gardé du passé l'habitude de se faire couper les cheveux très ras, à la limite de la tonsure. Avec les années, le poil s'était éclairci et on apercevait maintenant les étranges bosses qui soulevaient certains endroits de son crâne. Dommage que la phrénologie, cette prétendue discipline aujourd'hui reléguée aux oubliettes, qui envisageait l'étude des caractères d'après la forme de la tête, n'ait jamais pu devenir une science exacte. Le docteur Amunnsen pensait qu'il possédait les bosses caractéristiques d'un génie complet. D'autres auraient peut-être porté des appréciations moins agréables pour sa vanité.

Derrière la vitre du laboratoire, au second étage du château d'Osterholzer, il se figea brusquement, saisi par une vision. Cette scène, il l'avait déjà vécue. Quand ? Où ? Cette neige criblant le gravier, ces lourds nuages noirs bouchant le ciel, cette fin d'après-midi glaciale et boueuse… Il avait déjà connu tout cela. Phénomène souvent étudié par les psychologues : l'impression du déjà-vu, encore appelée *hypermnésie.* Il se mit à siffloter comme à son habitude les premières mesures de *la Traviata* et tout lui revint en mémoire. Les wagons qu'on déplombait, les commandements brutaux qui s'entrechoquaient dans la nuit, puis des grappes d'hommes et de femmes misérables, en haillons, les yeux hagards, qui sautaient à terre…

Une ondée de sueur piqua son visage. Il avait été pendant trois ans le médecin sélectionneur du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. À gauche, les vieillards, les estropiés, les femmes et les enfants de moins de

douze ans. À droite, ceux qui semblaient encore en état de fournir un travail quelconque ou de servir à des expériences « médicales ». La colonne de gauche démarrait très vite, en rangs par cinq, puis un bosquet d'arbres les dérobait à la vue. Ignorant pour la plupart de leur sort, ils allaient s'engouffrer dans le crématoire.

À l'époque, un seul geste du docteur Amunnsen suffisait pour décider de la vie ou de la mort des déportés. Il avait mis presque quarante ans à retrouver cet exorbitant et fascinant pouvoir…

Il s'arracha à son souvenir et revint vers le laboratoire. Thorn, de retour de son bureau de Munich, avait quitté la Mercedes que Gunther, le valet, s'empressait sous la neige de conduire au garage. Dans quelques instants, le Führer lui rendrait visite et exigerait des informations sur l'état de ses recherches.

En sifflotant toujours *la Traviata,* il trottina vers une pièce voisine. Pendant des années, jadis, ces premières mesures du célèbre opéra de Verdi avaient été pour des milliers de malheureux signal de souffrance, d'horreur ou de mort.

— Vous allez être content, je crois, *mein Führer.*

Klaus Thorn n'avait pas quitté son épais manteau d'alpaga où des flocons accrochés aux épaules fondaient lentement.

— Il est là ? demanda-t-il en montrant un énorme cylindre de métal qui se dressait au milieu de la pièce.

Le docteur Amunnsen tendit vers lui sa face de souris boursouflée.

— Tout est prêt, fit-il avec un petit rire servile. Voici la chambre à basse pression que nous allons utiliser pour cette série d'expériences. Elle a environ deux mètres trente de diamètre. Des bancs et des tables sont aménagés à l'intérieur. Quant à cette manette, ici, elle permet de régler la pression. Nous reconstituons ainsi les conditions atmosphériques exactes dans lesquelles se trouve un aviateur en haute altitude.

Il montra un hublot où Thorn écrasa son mufle de boucher.

— Par là, nous observerons les réactions du sujet. Voilà un téléphone qui permettra de lui donner des ordres.

Dans l'ombre bleutée de l'intérieur du cylindre, Thorn vit un homme d'une trentaine d'années suspendu par un harnais de parachutiste à une sorte de barre fixe. Noué dans ses sangles, le visage à demi caché par une sorte de groin de cuir – un masque à oxygène qu'Amunnsen lui avait donné l'ordre de placer sur son visage –, il attendait, l'œil parfaitement vide. Comme à son habitude, Amunnsen avait drogué le sujet avant de le sortir d'une des quinze cellules bétonnées du troisième sous-sol.

— Il est arrivé quand, celui-ci ? demanda Thorn.

— Hier, s'empressa Amunnsen. Amené par nos rabatteurs habituels.

Un réseau bien organisé qui avait pour mission d'attirer au château les futurs cobayes du médecin. Pour la plupart recrutés aux portes des agences pour l'emploi où les chômeurs faisaient la queue. Beaucoup étaient également recrutés par le biais involontaire d'organismes charitables genre « SOS-détresse ». On avait branché des écoutes sauvages sur leurs lignes téléphoniques. Les malheureux confiaient sans méfiance leurs soucis, leurs chagrins, leur solitude. On sélectionnait ensuite les cas sociaux les plus vulnérables.

— Un travailleur immigré ture, expliqua Amunnsen avec son petit rire sadique. On lui a promis une carte de séjour et un certificat de travail en règle.

Thorn grimaça. Il n'aimait pas connaître le détail des opérations. Pour reconstituer les conditions « idéales » d'un camp d'il y a quarante ans, il fallait agir clandestinement. Pour le moment. Plus tard, tout cela se déroulerait officiellement. Et en grand.

— Allez-y, ordonna-t-il.

Le grand caisson vertical hérissé de tuyauteries et de leviers de commande se mit à vibrer légèrement. La porte avait été fermée hermétiquement. L'ascension simulée commença. Amunnsen manœuvrait les manettes et les volants extérieurs avec une lueur d'extase dans ses petits yeux pointus. Il retrouvait sa jeunesse : à Dachau, en 1942, il avait fait pendant plusieurs mois ce genre d'expériences destinées en principe à tester la résistance des pilotes de la Luftwaffe, l'armée de l'air allemande, à des altitudes de plus de dix kilomètres sans masque à oxygène. Bien entendu, ces prétendus travaux n'apportèrent aucun résultat scientifique sérieux. Ce qui ne constituait pas une objection pour Amunnsen : le temps lui avait

manqué, jadis, c’était tout. Pour le petit homme au pince-nez, l’histoire s’était arrêtée en 1945. Elle recommençait aujourd’hui, après un grand vide.

Très vite, l’altimètre indiqua quinze kilomètres. Une altitude à laquelle les sujets les plus résistants succombent généralement.

— Ton masque ! cria Amunnsen au cobaye.

De l’autre côté du hublot, Thorn vit le Ture hésiter. La drogue l’avait privé de toute réaction personnelle sans le plonger dans l’inconscience. Tout simplement, ses réactions étaient plus lentes. Il finit par obéir, ignorant qu’il était en train de signer sa mort.

L’espèce de groin de cuir glissa et se balança dans le vide. Immédiatement, les yeux du cobaye se révulsèrent, sa bouche commença à se déformer, ses narines se dilatèrent. Il se mit à ruer dans ses sangles.

— Le mal des aviateurs, expliqua Amunnsen. Convulsions spasmodiques.

Accroché par les aisselles, il avait l’air d’une marionnette qu’un montreur fou secouait dans tous les sens.

Millimètre par millimètre, Amunnsen tourna le volant des commandes simulant la descente du parachutiste. L’aiguille de l’altimètre tremblait en rétrogradant : quatorze kilomètres et demi, quatorze, treize et demi… Le cobaye se mit à grogner, à haleter, ses membres se contractèrent. Dans un ultime effort, il tourna ses yeux hagards vers le hublot et croisa ceux de Thorn. Il y eut un cri rauque, déchirant. Puis son visage, écarlate sous l’afflux sanguin, retomba sur sa poitrine.

Le docteur Amunnsen poussa un juron.

— C’est toujours la même chose, expliqua-t-il. Le cœur lâche au-dessus de dix kilomètres et demi. Il faudrait des sujets plus résistants.

Désappointé, Thorn haussa les épaules.

— Dans le grand Reich de demain, les aviateurs qui auront à livrer les guerres à venir seront plus résistants, croyez-moi, que ces déchets des sociétés décadentes actuelles.

Amunnsen se gratta le museau. Contrarié – d’un strict point de vue scientifique : la mort d’un homme lui importait peu. Au camp, jadis, les détenus volontaires pour ses expériences se pressaient en foule aux portes du laboratoire sur la simple promesse d’un peu plus de nourriture. La plupart n’en ressortaient jamais.

— Combien de cobayes, actuellement ? demanda Thorn.

— Dix. Six femmes et trois hommes. Enfin deux, maintenant.

Dix êtres humains enfermés dans les caves du château qu'on avait divisées en cellules hermétiquement closes.

— Ne pensez plus à celui-ci, fit Thorn, consolant. Mes hommes viendront le chercher tout à l'heure pour l'enterrer. Consacrez-vous à vos recherches en toute tranquillité. Ici vous êtes en sécurité. Ça n'a pas toujours été le cas.

Il savait de quoi il parlait. Le docteur Amunnsen, après une rapide ascension dans la hiérarchie nazie, à Berlin au cours des années 30, avait fait partie des têtes pensantes de ceux que, sous le IIIe Reich, on nommait les « soldats biologiques ». Plus que des médecins, des envoyés du Führer dont la mission était de chercher scientifiquement à inscrire dans les faits, par tous les moyens, la domination de la race germanique sur les races « inférieures ». Chargé de l'inspection sanitaire de la Waffen SS puis muté à Dachau et enfin à Auschwitz, il y avait travaillé sous les ordres du sinistre Mengele. La suite, évidemment, était beaucoup moins brillante, si l'on peut dire : à partir de 1945, Amunnsen n'avait plus cessé de fuir. Terré d'abord dans un hameau perdu de la Souabe, il avait gagné l'Italie en 1946, puis l'Espagne et enfin l'Amérique latine. Traqué par les chasseurs de nazis, il n'avait plus connu un instant de répit. Même au fond de la jungle, il se savait pourchassé. Jusqu'au jour où il avait appris par les réseaux d'anciens SS avec lesquels il était resté en contact que, là-bas, dans son pays natal, dans un coin de Bavière, un homme était en train de relever le défi des nations et de reconstituer morceau par morceau le rêve détruit du Führer. Malgré ses soixante-dix ans, il avait tout de suite décidé de courir le risque de le rejoindre. Thorn n'était d'ailleurs pas un inconnu pour lui. Oswald Thorn, son père, avait été l'assistant d'un autre « soldat biologique » du Reich, Viktor Brack, chargé entre autres d'appliquer le programme d'euthanasie des déportés préconisé par Hitler. Oswald Thorn en 1946 était allé se balancer au bout d'une corde : condamné à mort par le tribunal de Nuremberg et pendu… Une peine bien douce, somme toute, si on pensait aux centaines de morts qu'il avait sur la conscience.

— Passons aux expériences importantes, dit Thorn. Expliquez-moi où en est le plan du guichet.

Amunnsen le suivait en trottinant à travers une longue galerie coiffée d’un plafond à caissons en épicéa. Des marqueteries, des colonnettes, des mosaïques multicolores, donnaient l’impression qu’on avait rassemblé dans un seul endroit une dizaine de chapelles mi-gothiques, mi-byzantines, et qu’on en avait entassé en désordre les éléments.

Passés les murs ripolinés du « labo » d’Amunnsen, on replongeait dans la folie exubérante typiquement bavaroise du château.

— Au préalable, murmura le docteur, je voudrais vous demander une petite faveur. Cette jeune Française qui se trouve dans un cachot depuis huit jours, pourrais-je en disposer librement cette nuit ?

— Evidemment, conclut Thorn brutalement. Race inférieure : une brune, probablement d’origine italienne ou espagnole. Sang corrompu. Ensuite, elle servira aux expériences du guichet, j’y tiens. On doit se servir des sous-êtres pour l’amélioration de la race des seigneurs.

CHAPITRE VII



Au même instant, sur la Marienplatz, le centre géographique de Munich, un drame intime parfaitement déchirant était en train de se dérouler. Les yeux exorbités derrière ses lunettes Amor de myope hors mode, Aimé Brichot regardait avec une désolation infinie la boue gluante de neige fondue coller sur ses chaussures toutes neuves de chez John Lobb.

— Pas possible, se lamenta-t-il. On va patauger comme ça encore longtemps ?

Sur la plus ancienne place de la ville, le vent sifflait en rafales. Boris Corentin referma son caban en gabardine doublé de laine. C'était vrai que l'Allemagne, en janvier, n'avait qu'un rapport lointain avec les tropiques.

— Au lieu de pleurer sur l'irréversible, regarde ça, murmura-t-il en poussant du coude son coéquipier.

Au sommet du Neues Rathaus, l'hôtel de ville bâti au XIXe siècle évidemment dans le style gothique délirant, l'horloge du beffroi venait de commencer à sonner cinq coups. Immédiatement, à quelque quatre mètres de hauteur, plusieurs figurines violemment coloriées se mirent en mouvement. Elles tournèrent tout le temps que dura le carillon, alternant des danses et des scènes de tournoi.

— Mince, siffla Brichot en pensant à ses jumelles, c'est Rose et Colette qui seraient contentes si elles voyaient ça !

Boris s'était déjà replongé dans l'examen de la carte de Munich. Il poussa une exclamation en pointant une rue.

— Sendlingerstrasse, voilà ! C'est là qu'on a rendez-vous avec Helmut Roth. Dans l'Asamkirche.

— Une église, soupira Brichot. Je me demande bien pourquoi. Enfin : c'est reparti pour la bouillasse…

Ils se remirent en marche. Les Munichois rasaient les murs dans la nuit glaciale, visiblement pressés de rentrer chez eux. On avait beau savoir qu'on se trouvait dans l'Allemagne méridionale, ça ne réchauffait pas l'atmosphère.

— Je vous rends la photo de votre amie. Pour moi c'est fini. Je n'en saurai pas plus.

À regret, Corentin empocha le cliché représentant Mireille Meslin.

— Ecoutez, fit-il d'une voix tendue mais sans hausser le ton dans le grand silence de l'église, vous venez peut-être de nous rendre un service, mais votre travail est loin d'être terminé. Vous avez accepté cette mission, oui ou non ?

Le jeune Allemand secoua ses mèches crasseuses. Il ne semblait même pas s'être déshabillé pour dormir, la nuit dernière : il portait le même blouson verdâtre et son jean élimé. Il se tortilla sur le banc de bois dur où ils avaient tous les trois pris place.

— Je ne vois pas en quoi je pourrais vous être encore utile, affirma-t-il.

Corentin commençait à s'énerver. Autour d'eux, dans la pénombre de l'Asamkirche, c'était une véritable explosion de rococo, un festival kitsch. L'église, plutôt petite, avait des faux airs de grotte dégoulinante de tortillons de stuc, de marbres torsadés, de fers forgés tressés en forme de scoubidous. Le tout dans le plus pur style tarte à la crème géante.

— Moi je vois très bien, coupa Corentin. J'ai dû mal me faire comprendre, monsieur Roth, mais je vais réparer cette erreur. La jeune fille que nous recherchons est sans doute en danger de mort, vous saisissez ?

Il remarqua que la lèvre inférieure de l'indicateur tremblait légèrement.

— J'ai déjà retrouvé sa piste, grommela Helmut. Enfin, je connais l'endroit où elle a sans doute passé sa dernière soirée : le *Crazy Romy.* Ce n'est déjà pas si mal. Je vous ai même apporté une information supplémentaire : elle y était avec deux autres Françaises…

Sophie Gratz et la fameuse inconnue qu'elles étaient venues rejoindre à Munich pour les fêtes de fin d'année.

— À vous de jouer, maintenant, termina Helmut.

— Non, grinça Boris à voix basse. Ce soir, vous venez avec nous dans cette boîte de nuit.

L'autre eut l'air brusquement effrayé. Le temps d'un éclair, Corentin se demanda s'il ne leur cachait pas quelque chose. Il était décidément bizarre, leur indicateur…

— On gèle, fit remarquer Brichot en enfonçant les poings dans les poches de son loden. Si on allait chez vous ? Vous nous avez dit que vous n'habitiez pas très loin…

Nouveau regard effaré d'Helmut, qui pâlit encore un peu plus.

— Je ne peux pas, se récria-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que…

Il hésita et avoua :

— Je vis dans un immeuble occupé par des squats…

— Des quoi ? fit Brichot d'une voix rauque.

— Des squatters, si vous préférez. On occupe les maisons vides… Ici, en Allemagne, le mouvement, squat est devenu très important, même politiquement.

— Et alors ? ironisa Brichot. Vous avez honte de nous ?

L'Allemand effleura les deux « voyageurs de commerce » de son regard fuyant.

— C'est pas ça, mais ils n'ont pas l'habitude de me voir avec des gens comme vous…

— On réglera cette affaire plus tard, conclut Corentin sur un ton menaçant. Pour le moment, vous nous accompagnez ce soir au *Crazy Romy.* Vu ?

Le ton était celui d'un chef. Sans réplique. L'autre se voûta un peu plus.

Quand le nain apparut sur la scène, la salle croula sous les applaudissements. On l'avait affublé d'ailes dorées dans le dos et il portait une perruque bouclée. Son corps difforme était enveloppé dans une minuscule chemise de nuit. Avec l'arc et les flèches qu'il tenait dans la main droite, il figurait une sorte d'Amour caricatural et dérisoire dont ni Corentin ni Brichot ne perçurent le comique. Pourtant, les gros notables sablant le champagne, comme les « freaks » assis par terre et se refilant des joints, n'arrêtaient pas de rire à chacune de ses mimiques. Seuls deux ou trois punks, accoudés au bar, hirsutes et vêtus de costumes noirs savamment déchirés, gardaient leurs masques austères de survivants cadavériques et hargneux d'une guerre atomique.

Soudain, une longue fille en fourreau rose déboucha de derrière le rideau de velours rouge et vint s'allonger sur le lit qui trônait au milieu de la scène. Boris, qui était plus occupé à étudier du coin de l'œil Helmut Roth, assis entre eux devant une petite table ronde, qu'à regarder le spectacle, ne fit guère attention à la saynète qui s'y déroulait. Elle n'avait d'ailleurs d'autre but que de conduire la fille à s'agenouiller sur le lit et à attendre, dans une position sans équivoque, l'arrivée du gnome costumé en Amour. Celui-ci sauta près d'elle, releva lentement son fourreau rose avec des mimiques qui

faisaient hurler de rire la salle. Lorsqu'il lui eut dégagé complètement les fesses, il se hissa sur un oreiller et un traversin pour être à la bonne hauteur. Ses mains minuscules s'agrippèrent à la croupe de sa partenaire. Tout le temps que dura l'accouplement sordide, le silence régna dans la salle. À la fin, il y eut un tonnerre d'applaudissements qui redoubla lorsque la fille se releva : son fourreau était toujours troussé et chacun pouvait se rendre compte qu'il s'agissait d'un travesti.

C'était Berlin – années 30. Le grand sabbat de débauche qui avait précédé en Allemagne la prise du pouvoir par Hitler. Sauf que dehors, sur le trottoir, il n'y avait pas de SA en train de lyncher un clochard dont la tête ne leur revenait pas. Du moins pas encore.

Le rideau rouge s'était refermé. Boris regarda les couples qui s'agglutinaient pour swinger sur un rock *new wave.* C'était donc ici que Mireille Meslin, Sophie Gratz et leur amie inconnue passèrent sans doute leur dernière soirée avant le grand plongeon dans le mystère…

Il se penchait vers Helmut pour lui poser une question lorsqu'il vit deux mains atterrir sur les épaules de ce dernier. Levant les yeux ;, il put se rendre compte que ces deux mains étaient attachées par deux poignets très fins à deux bras nus. Le reste suivait : une robe en voile de coton et un pull turquoise. Enfin, un visage de blonde comme Corentin n'en avait jamais vu : des cheveux longs bouclés, vaporeux, descendant jusqu'aux épaules, des cils incroyablement clairs, presque transparents sur des yeux couleur de lac de montagne. Il nota aussi l'adorable lèvre supérieure imperceptiblement gonflée et boudeuse, comme une dernière trace d'enfance. Immédiatement, Boris se dit qu'il la voulait et qu'il l'aurait.

— Helmut, s'écria la jeune fille en allemand, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu me présentes à tes amis ?

L'indicateur parut se recroqueviller imperceptiblement puis fit avec mauvaise grâce les présentations.

— Des Français ? apprécia-t-elle. J'adore parler français. Je peux m'asseoir ?

— J'allais vous supplier de le faire, Cosima, s'empressa Corentin qui venait de happer son prénom au passage.

Elle commanda une vodka Eristoff au garçon très maquillé qui remuait des fesses entre les tables et, à la faveur de ses mouvements, Boris acquit la certitude qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Ce qui aurait d'ailleurs été

parfaitement superflu dans son cas. Sous le pull, Boris aurait pu dessiner sa poitrine haute avec des pointes drues, et peut-être même quelques taches de rousseur entre les seins.

— Vous faites quoi à Munich ? demanda-t-elle dans un français parfait.

— Touriste, fit Corentin sobrement. C'est-à-dire, que, bien entendu, je vous cherchais.

Elle regarda les épaules de boxeur du Français brun aux yeux noirs en amande avec l'air de penser qu'elle aussi n'attendait que lui. Elle posa les coudes sur la table, carrément, regard plongé dans le sien.

— Maintenant que vous m'avez trouvée, questionna-t-elle sans complexe, qu'est-ce que vous allez faire ?

Elle semblait avoir complètement oublié les deux autres. Il fallait reconnaître que la musique couvrait les trois quarts de leurs échanges verbaux.

— Changer d'air avec vous, répliqua Boris sur le même ton.

Sans rien dire, elle se leva, imitée immédiatement par Corentin. Le temps pour elle de reprendre son manteau au vestiaire, et pour lui de faire comprendre à Helmut Roth qu'il avait besoin des clés de sa Volkswagen, et ils étaient tous les deux dehors. Suivis par le regard médusé de Brichot qui décidément n'arriverait jamais à s'y faire – même si ça durait comme ça depuis quinze ans.

Dès que la porte de l'ascenseur du *Torbraü* se fut refermée sur eux, Boris reprit une exploration qu'il n'avait pu qu'esquisser dans la voiture. Ils avaient à peine dépassé le premier étage qu'il parvenait à ouvrir quelques boutons de son pull turquoise. Encore un étage et il tenait ses seins à pleines mains, exactement fermes, laiteux et constellés de taches de son comme il les avait supposés. La jambe droite de Cosima qui s'était glissée entre les siennes lui fit monter dans les artères un véritable geyser d'adrénaline. Il passa une main sous sa jupe et elle s'ouvrit pour lui faciliter l'accès à ses cuisses. En même temps, sa langue brûlante allait à la rencontre de celle de Boris, ils ne savaient même plus ni l'un ni l'autre dans quelle bouche. Si l'immeuble avait eu trente étages, ils auraient sûrement fait l'amour dans l'ascenseur.

Quand il s'arrêta au quatrième, Cosima déboucha sur le palier, les seins en bataille. Elle et Boris, ébouriffés, avaient l'air de sortir d'une mêlée de rugby. Sans se quitter, enlacés, ils tanguèrent jusqu'à la porte de la chambre de Boris.

Une employée qui poussait devant elle un chariot de linge les regarda s'engouffrer dans la pièce, les yeux arrondis en billes de loto.

— Je ne sais même pas ce que tu fais dans la vie. Je ne connais rien de toi, à part ton prénom.

La voix de Cosima sortait de dessous ses aisselles. Les bras relevés derrière la nuque, elle exhibait deux taches d'or presque transparentes. Il ne fallait pas être très observateur pour s'apercevoir qu'elle n'avait aucun complexe. La porte à peine refermée, elle s'était laissée tomber sur le lit et avait arraché ses vêtements. À présent, totalement nue, elle l'attendait, jambes largement ouvertes, genoux repliés.

Elle le vit, nu lui aussi, s'approcher d'elle, dur et épais.

— Moi non plus, je ne sais rien de toi, fit Boris sans quitter des yeux la fourrure, étonnamment fournie pour une blonde, qu'elle offrait à son regard. À la fois épaisse et vaporeuse, couvrant les creux inguinaux et descendant en boucles de plus en plus fines le long des lèvres qui commençaient à se gonfler en une longue fente rose turgescente entre ses cuisses.

— Moi c'est simple, dit-elle. Depuis que je ne milite plus parmi les *chaoten*[2], je gagne ma vie en faisant des photos de mode et je baise.

Ça avait le mérite de la franchise.

— Helmut aussi est un *chaoten* ? questionna Boris en se couchant contre elle.

— Evidemment. Il ne te l'a pas dit ?

— Moi, tu sais, la politique…, fit Boris vaguement.

Elle s'empara de ses épaules où roulaient des paquets de muscles.

— Evidemment, dit-elle, à ton âge on n'a plus d'illusions.

— À mon âge ? tiqua Boris. Tu me crois si vieux que ça ?

Elle se blottit contre ses pectoraux.

— Tais-toi, dit-elle. Tu pourrais être mon père, c'est ça qui m'excite.

Précision charmante. Effectivement, joignant le geste à la parole, elle glissa vers son ventre et il se sentit soudain englouti par une bouche fiévreuse.

Cosima allait et venait, et à chaque mouvement ses lèvres s'enfonçaient un peu plus profondément dans les boucles de son pubis, au point que son sexe heurtait le fond de sa gorge. Le visage de Cosima avait disparu sous le halo électrique de ses cheveux blonds. Boris se sentit très vite au bord de l'explosion. Alors, doucement, il l'écarta et la remit sur le dos. Lorsqu'il se coucha entre ses jambes, il la sentit tressaillir longuement. L'instant d'après, elle relevait très haut les cuisses, jusqu'à y enfermer le torse de son amant. Boris avait l'impression de n'être jamais entré si loin dans une femme, tant elle s'ouvrait à lui le plus qu'elle pouvait, creusant le ventre, gonflant ses seins, cambrant ses fesses, tandis que les lèvres de son sexe, mues par une force indépendante, s'ouvraient et se refermaient élastiquement autour de l'épieu de chair qu'elles engloutissaient. Au bout de quelques minutes, elle commença à émettre un long miaulement sourd. Enfin elle se mit à crier lorsque Boris se répandit en elle à longs jets, et il entendit ses dents grincer sous l'effet du plaisir.

Ils en étaient à leur sept ou huitième whisky et le cabaret commençait à se vider. Les yeux vitreux, le teint plombé, Aimé Brichot rampa des coudes sur la table vers son vis-à-vis au moins aussi saoul que lui.

— C'est tout de même bizarre, cette fille, Cosima, grogna-t-il d'une voix hésitante. Elle n'a pas du tout l'air d'appartenir au même univers que vous.

Quelque chose clochait dans tout ça. Les vapeurs de l'alcool n'avaient pas complètement noyé son sens critique.

— Comment vous expliquez ça ? reprit Brichot, insistant comme seul un ivrogne sait l'être.

L'autre essaya de le repousser, les cheveux dans les yeux.

— Cosima mon cul, fit-il avec un rire vulgaire. Elle l'a bien eu, en tout cas, c'est le moins qu'on puisse dire.

Brichot ne releva pas. La tête dans les bras, le visage congestionné, il était en train de se demander pourquoi Helmut Roth avait trois paires d'yeux et deux nez.

Dressé sur un piton rocheux des Alpes bavaroises, le château d'Osterholzer découpait dans la nuit ses tourelles et ses créneaux de forteresse moyenâgeuse de pacotille. Le vent était glacial et le lac, au pied de la façade ouest, se ridait sous les bourrasques. Les sapins hurlaient dans le vent.

Dans sa chambre du troisième étage, tout près de son laboratoire, le docteur Amunnsen était en train de s'attaquer pour la troisième fois à sa jeune prisonnière française. Il avait beau l'avoir droguée, elle commençait à réagir. Lorsqu'il l'eut couchée sur le ventre au milieu du lit et qu'il eut commencé à l'ouvrir brutalement avec les doigts, elle se mit à crier. Le coup de poing qu'elle reçut dans la nuque la fit taire immédiatement. Ensuite, le « soldat biologique » Amunnsen écrasa son ventre énorme contre ses fesses. Bientôt, son membre turgescent commença à la forcer. Au passage du gland, elle eut l'impression qu'il la déchirait de part en part. Puis le reste suivit, avalé par l'anneau de chair distendu, jusqu'au fond de ses reins comme s'il cherchait à la transpercer.

Lorsque l'ancien médecin maudit d'Auschwitz commença à jouir, Mireille Meslin s'évanouit, plongeant dans des ténèbres de honte et de désespoir.

Brichot ne sut jamais comment il avait regagné leur hôtel, le *Torbraü.* Le couloir du quatrième étage tournoyait et il dut presque ramper pour parvenir à la porte de sa chambre. Lorsqu'il l'eut repoussée derrière lui, il s'affala sur la moquette, recroquevillé en chien de fusil. La dernière lueur qu'il aperçut avant de sombrer fut l'affichage lumineux de l'horloge électronique sur le tableau de commandes de son poste de télévision.

À quatre heures du matin, Amunnsen sonna et fit reconduire la Française dans son cachot par Gunther Wolfenbüttel. Le domestique dut soulever Mireille Meslin dans ses bras : elle n'était pas sortie de son évanouissement.

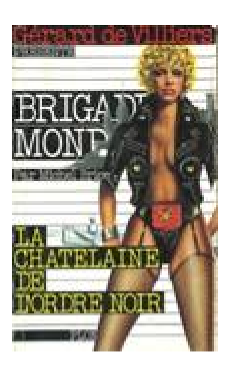
— Pas de nourriture pendant trois jours, ordonna Amunnsen. Ça lui apprendra à faire la mijaurée.

Tout dormait au château. Klaus Thorn dans son lit à baldaquin au troisième, les détenus au sous-sol sur leurs grabats. Les légionnaires de l'ordre futur dans les anciennes écuries réorganisées en chambrées. Amunnsen saisit sur sa table de chevet une brochure et commença à la lire :

— Je m'abstiendrai à l'égard des malades de toute intervention malfaisante ou inutile… Je ne conseillerai jamais à personne d'avoir recours au poison et en refuserai à ceux qui m'en demanderont. Lorsque j'irai visiter un malade, je ne penserai qu'à lui être utile, me préservant de tout méfait volontaire…

Il ponctuait sa lecture de petits rires suraigus. *Le Serment d'Hippocrate*… Il n'y avait pas un article de ce texte – que les futurs médecins doivent lire solennellement à la fin de leurs études – qu'il n'eût violé cent fois au cours de sa longue et lugubre carrière.

CHAPITRE VIII



La première chose que vit Boris Corentin en se réveillant fut la place vide auprès de lui. La seconde, fut le petit carré de papier laissé sur l'oreiller où Cosima s'était endormie : *Je dois partir, mon père serait furieux. Je t'appelle ce soir,* avait-elle écrit.

La troisième chose qu'il vit faillit lui donner un choc cardiaque : il n'était pas seul dans la chambre. Quelqu'un était allongé sur la moquette.

Il bondit du lit, et tout de suite se mit à sourire.

— Mémé, murmura-t-il sur un ton de reproche maternel, tu crois que c'est sérieux, à ton âge ?

Ça sautait aux yeux, Brichot avait pris une cuite carabinée avec Helmut après son départ, hier soir, et il s'était trompé de porte en rentrant.

Voyant que son coéquipier ne bougeait pas, il s'accroupit et l'arracha au sol pour le déposer délicatement dans le lit. Heureusement Brichot, tout en nerfs et en os, ne pesait pas très lourd.

À peine sous les draps tièdes, il se tortilla pour s'y lover confortablement.

— Jeannette, grogna-t-il doucement, tu peux faire chauffer le café, s'il te plaît ?

Dans ses rêves, il était retourné à son F 4 conjugal du Kremlin-Bicêtre. Boris n'eut pas le cœur de l'en arracher.

— Je te jure qu'Helmut m'a dit quelque chose d'important, cette nuit, au *Crazy Romy.* Mais quoi ? Si je n'avais pas une telle gueule de bois, j'arriverais peut-être à m'en souvenir.

Il avait fallu à Aimé Brichot deux bonnes heures, plusieurs Alka-seltzer et de nombreux cafés noirs pour effacer un peu les effets de sa biture monumentale de la veille. À présent, ils piétinaient à nouveau dans la neige boueuse des trottoirs de Munich.

— Ne t'inquiète pas, ça va te revenir, assura Boris.

Il avait sorti de sa poche une liste de noms et d'adresses relevés ce matin dans l'annuaire et recherchait des rues sur la carte de la ville.

— Je ne t'ai pas dit que Baba m'avait appelé, tout à l'heure ? demanda-t-il.

Brichot faisait des efforts surhumains pour libérer ses neurones du mal de crâne infernal où ils étaient prisonniers.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il voulait surtout savoir où nous en étions. J'ai commencé par le remercier pour Helmut. Un indicateur comme ça, dans une enquête, c'est un vrai cadeau. Je lui ai aussi parlé du *Crazy Romy.* Puis je lui ai annoncé qu'on allait commencer à faire le tour des dentistes…

— Les dentistes ? répéta Brichot, ahuri.

— Souviens-toi, Mémé, fit Corentin patiemment : les mots que Sophie Gratz a prononcés… *Dentiste, rayons, horrible machine*... Tu y es ?

— Ça vient lentement, fit Brichot qui avait l'impression de déblayer dans son cerveau les débris laissés par un typhon. Par recoupements, on en est arrivés à penser que certains dentistes de Munich pratiquent des expériences de stérilisation par rayons X sur leurs patientes, c'est ça ?

— Exactement, murmura Corentin. Encore que ce ne soit qu'une hypothèse de travail.

— Et on va maintenant faire la chasse aux dentistes munichois ? gémit Brichot. On en a pour des années ! lis sont combien ?

— Près d'une centaine, fit vaguement Corentin pour ne pas décourager son coéquipier.

— Sans compter qu'on risque gros, fit Aimé en relevant ses lunettes sur son nez osseux.

— Comment ça ?

— Ben oui, quoi : les rayons X… La stérilisation… Qui te dit qu'ils ne s'attaquent pas aussi aux hommes, après tout ?

Un ange passa, brandissant de redoutables ciseaux castrateurs et les ailes frappées de croix gammées.

— Effectivement, reconnut Corentin.

Il s'étira en brandissant sa carte de Munich.

— Allons, un peu de courage ! Après tout, si on se retrouve privés de notre virilité, on pourra toujours se dire qu'on en aura bien profité, du temps où on était des hommes, non ?

— Toi peut-être, fit Brichot de fort mauvaise humeur en lui emboîtant le pas.

Le cabinet était exigu avec une grande baie en verre dépoli d'où tombait la grisaille du ciel hivernal. Mais l'énorme projecteur que Brichot avait en plein visage l'aveuglait complètement. C'était le quatrième dentiste de la matinée et il commençait à en avoir assez de se faire massacrer de vieux plombages et de se découvrir des douleurs imaginaires sous prétexte d'enquête. Tout ça n'allait pas arranger son mal de crâne…

Le praticien fourragea dans ses instruments. Brichot tentait tant bien que mal de le surveiller malgré la lampe éblouissante qui lui tombait dessus. Hélas, il le savait, l'autre allait bientôt faire basculer son siège en arrière pour le charcuter et il ne pourrait plus rien contrôler.

En plus, le dentiste ne parlait pas un mot de français. Brichot avait dû se faire comprendre exclusivement par gestes.

Tout se passa comme prévu. Le siège pivota et Brichot fut projeté jusqu'à l'horizontale. À partir de là, tout pouvait arriver.

« Adieu, mes chéries », pensa l'inspecteur parisien en songeant à quelque chose qu'il avait pris l'habitude, avec le temps, de croire définitivement accroché solidement au bas de son ventre.

Il ferma les yeux, tandis qu'un instrument métallique pénétrait dans sa bouche. Se disant qu'il était peut-être en train de faire le sacrifice de sa virilité pour la paix du monde.

— Alors ? Rien ?

— Rien, fit Brichot en se passant une main sur le crâne. Enfin j'espère. Ça n'agit pas à retardement, au moins ?

— Rassure-toi, murmura Corentin, tu t'en serais déjà aperçu.

Ils s'étaient donné rendez-vous dans un self de la Bayerstrasse, le *Mathäser Bierstadt.* Dans le genre bavarois, style *Auberge du Cheval Blanc,* on ne faisait pas mieux. Chacun de son côté, ils avaient écumé en vain une dizaine d'adresses.

— On continue cet après-midi ? questionna Brichot, inquiet, en se battant avec ses tranches de raifort.

— Evidemment, il n'y a aucune autre solution. C'est la seule piste dont nous disposions pour retrouver Mireille Meslin et son amie.

Il bloqua ses mâchoires.

— À condition qu'elles soient encore vivantes, fit-il entre ses dents. Ce qui resterait à prouver.

L'ancienne salle des héros, baptisée ainsi lors de la construction du château parce que les peintures murales y représentaient les aventures légendaires des héros nordiques dont l'histoire plongeait dans la nuit des temps, était partagée dans toute sa longueur par une table de bronze doré. Au fond, se trouvait un piano sculpté dans du bois d'érable. Sur les murs, s'alignaient des trophées de chasse à perte de vue. Ramures d'élans ou de cerfs, coqs de bruyère naturalisés dont la queue était déployée en éventail, aigles aux ailes étendues. Un ours empaillé se dressait dans une niche, comme prêt à bondir.

Les six filles étaient debout, alignées le long de la table. Six brunes intégralement nues que le docteur Amunnsen, monté sur la table, passait lentement en revue en sifflant *la Traviata.* Il y en avait pour tous les goûts : une mince, presque filiforme, avec des seins menus aux gros bouts bruns et longs ; une petite et dodue avec des cuisses larges et une poitrine maternelle ; une autre dont la toison étonnamment fournie montait quasiment jusqu'au nombril ; une intégralement rasée dont le sexe creusait son long sillon vers le ventre ; une encore aux cheveux courts, aux épaules carrées de nageuse olympique ; une dernière enfin, très jeune, presque une adolescente, qui souriait vaguement et n'avait toujours pas réalisé, visiblement, qu'elle était tombée en enfer.

C'étaient à la fois les détenues, les esclaves d'amour et les cobayes d'Amunnsen. Secrètement, il les appelait ses « petits lapins ». Un souvenir de Dachau, c'est-à-dire de sa période de « gloire », où il prélevait impunément sur chaque nouveau convoi celles qui seraient sacrifiées à sa « science » délirante…

La plupart étaient allemandes, recrutées par les rabatteurs de Thorn ou draguées par les jeunes aryens de la Légion Phénix, les soirs où leur Führer les envoyait en mission spéciale dans ces lieux bien connus de la décadence de l'Occident que sont les boîtes de nuit, les cafés et autres cabarets. Il n'y en avait que deux d'origine étrangère : une Iranienne et une Française. Toutes les six, bien entendu, étaient jeunes et jolies. Condition expresse donnée par le « soldat biologique » Amunnsen à ses chasseurs d'esclaves.

Pourquoi ne pas unir l'utile et l'agréable lorsqu'on en a le pouvoir ? Toutes étaient brunes aussi – autre condition draconienne. Mais celle-là, il n'avait pas besoin de la rappeler aux rabatteurs ; elle allait de soi puisqu'elle découlait directement de ce que Thorn appelait les « nouvelles tables de la loi raciale ». Le Führer d'Osterholzer avait en effet accouché d'une théorie qu'il exposait à ses intimes comme un renouvellement et un élargissement de celle d'Hitler. Selon lui, ce dernier s'était gravement trompé dans sa persécution obsessionnelle des juifs. Il fallait aller plus loin, beaucoup plus loin et dans une direction plus logique. Puisque l'avenir de l'humanité était dans cette race « aryenne » descendante des hommes blonds aux yeux bleus, des Hyperboréens venus jadis du Nord à travers des forêts illuminées d'aurores, la grande œuvre biologique du nouveau Reich consisterait en priorité à éliminer les autres races – à commencer par les hommes et les femmes bruns ou noirs, tout en favorisant au maximum le développement démographique et la fécondité de ceux et de celles qui correspondaient aux nouvelles normes. C'est à ces deux tâches que s'employait Amunnsen. Du moins en jetait-il les bases « scientifiques ». Sans doute était-il déjà trop vieux pour espérer voir se lever l'aube du monde nouveau promis par Thorn. Sa consolation c'était qu'il y aurait contribué de toutes ses forces dans les deux directions cruciales : la stérilisation progressive de tous les non-aryens, quelles que soient les ethnies ou les nations ; et la multiplication illimitée des rejetons de la race supérieure. Pour le moment, bien sûr, on travaillait à échelle microscopique, expérimentale. Un jour, les choses pourraient se faire en grand, officiellement. U fallait que, ce jour-là, les travaux d'Amunnsen soient parfaitement au point. Il avait calculé qu'en quatre ou cinq générations, lorsque les procédés de stérilisation seraient sérieusement appliqués, le nombre de non-aryens aurait déjà diminué de plus de la moitié. Tandis que la « race des seigneurs », elle, se serait développée de façon galopante.

Ses recherches sur la stérilisation portaient le nom sans équivoque d'*Opération Arbre Mort.* Le plan du guichet en faisait partie. Pour le réaliser, ou du moins pour en expérimenter l'efficacité, on avait fait appel à de nombreuses complicités à l'extérieur. Cinq ou six dentistes de Munich et à peu près autant de gynécologues étaient dans le coup. Chaque jour, la toile d'araignée dont le centre était le château d'Osterholzer s'étendait un peu plus, inexorablement. Bientôt, Thorn et Amunnsen auraient des hommes dévoués corps et âme à travers toute la République Fédérale. D'ailleurs, de

récents sondages effectués par des psychosociologues de l'Institut Sinus de Munich n'avaient-ils pas prouvé que 13 % des Allemands de l'Ouest étaient restés profondément nostalgiques du nazisme ? Il suffisait de savoir frapper aux bonnes portes. Hitler lui-même n'avait-il pas commencé beaucoup plus bas ? En 1932, moins d'un an avant sa prise du pouvoir, son parti avait péniblement recueilli 8 % du total des suffrages des électeurs…

Le docteur Amunnsen gonfla le torse puis, après avoir parcouru du regard les filles dévêtues, se racla la gorge :

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, commença-t-il. Du moins pour deux d'entre vous. Ces deux-là ont de la chance : elles vont être libérées.

Il y eut un murmure imperceptible, comme un frisson électrique qui secoua les épaules des prisonnières. Toutes se regardèrent, hébétées, chacune se sentant parcourue d'un espoir fou. Malgré la dose massive de méthaqualone, une drogue hypnotique aux effets euphorisants de longue durée qu'il leur faisait absorber chaque matin, elles se rendaient parfaitement compte de leur situation. Certaines étaient prisonnières depuis déjà deux mois. Coupées de toute réalité, enfermées dans des cellules bétonnées, elles n'avaient plus de contact avec le monde extérieur qu'à travers Gunther, le domestique, ou Amunnsen, le médecin diabolique du château.

Affaiblies, sous-alimentées, droguées, humiliées quotidiennement par les caprices sexuels du « savant », elles avaient perdu toute volonté autonome, toute possibilité d'initiative ou de révolte. Le désespoir seul les habitait.

Amunnsen scruta de ses petits yeux en vrille derrière le pince-nez son superbe et misérable cheptel : il les avait toutes possédées, nuit après nuit, et de toutes les façons possibles et imaginables. Il commençait à en être fatigué. On pouvait désormais les sacrifier. Pour la Science…

— Deux seulement seront libres ce soir, reprit-il de sa petite voix aiguë. Bien entendu, vous vous demandez lesquelles. Eh bien, c'est très simple : celles qui l'auront voulu le plus fort, le plus ardemment, et qui l'auront prouvé. Ça ne dépend donc que de vous. De vous seules…

Il s'approcha de la première, une grande fille mince aux seins minuscules armés de gros bouts étrangement disproportionnés. Monté sur la table, tandis qu'elles étaient debout sur le sol, il avait son bas-ventre à la hauteur de leurs bouches. Il se déboutonna en souriant.

— Vous avez compris, je pense, quels sont les gestes qui feront bientôt de deux d'entre vous des femmes libres, hoqueta-t-il avec un petit rire. Il vous suffira d'être les meilleures. Ne vous inquiétez pas : je suis un juge impartial !

Il heurta la bouche de la fille. Celle-ci, réprimant le haut-le-cœur de honte et de dégoût qui montait en elle, ouvrit les lèvres et plongea. Elle avait perdu toute notion de fierté, d'amour-propre ou de dignité. Amunnsen était vieux, laid, répugnant et sadique. Elle, était belle et jeune. Dans un autre monde, le vrai, celui qui était si loin de ce cauchemar, elle se souvenait vaguement d'avoir été l'épouse d'un brillant avocat de Munich. Mais c'était loin, très loin, et son mari qui l'avait sûrement fait rechercher n'avait pas été capable de l'arracher à son enfer. Elle avala le sexe du médecin fou, ne pensant plus qu'à une chose : sauver sa peau.

À l'autre extrémité de la rangée, Mireille Meslin ferma les yeux. Le docteur Amunnsen se rapprochait peu à peu, passant d'une bouche à l'autre avec un petit rire satisfait, le sexe toujours dressé. Elle aussi ne songeait plus qu'à sa vie, sa propre vie et c'est tout. En quelques jours, on lui avait fait descendre tous les échelons de la dignité humaine. Elle savait maintenant ce qu'on peut faire d'un être, lorsqu'on en est le maître absolu. Elle n'ignorait plus qu'elle était capable de devenir une véritable bête, prête à n'importe quelle bassesse pour survivre. Son âme naturellement droite s'était d'abord révoltée, cabrée contre cet instinct qu'elle sentait monter en elle, ce réflexe sauvage de préservation qui lui aurait fait, au besoin, préférer la mort d'une autre pourvu qu'elle échappe elle-même au martyre. La petite secrétaire sans histoire qu'elle avait été, à Paris, dans un temps qui lui paraissait à présent si lointain, n'aurait jamais pu imaginer une telle métamorphose. À présent, violée, souillée, torturée, elle ne se souvenait même plus de rien, jusqu'à cette soirée d'avant Noël où, avec ses deux amies d'enfance, elle avait fait la connaissance de trois jeunes Allemands blonds et séduisants… Tout cela avait basculé dans l'ignominie de sa condition actuelle.

— À toi, grinça Amunnsen.

Elle rouvrit les yeux. Le membre du médecin était contre son visage. Derrière sa silhouette sphérique, l'alignement barbare des trophées de

chasse parut basculer dans le champ de son regard. Elle dut faire un effort surhumain pour se ressaisir et se plaqua, bouche ouverte, contre le triple ventre gras de son bourreau.

En même temps qu'elle l'absorbait, veillant à le lécher le plus doucement possible, descendant jusqu'aux bourses et à l'aine qu'elle mouillait de la langue, puis s'empalant à nouveau de façon à ce qu'il se sente heurter brutalement le fond de sa gorge, une vieille prière remontée de son enfance pieuse lui revenait en mémoire. Elle tenta de la chasser, se scandalisant elle-même d'associer des paroles religieuses à cette ignoble fellation, mais elle n'y parvint pas. C'était plus fort qu'elle. Plus elle s'acharnait à faire de ses lèvres et de sa langue une sorte de ventouse absorbante, genre pieuvre, plus la prière recommençait dans sa mémoire. Après tout, ne lui avait-on pas appris à implorer Dieu précisément dans les moments de désespoir ? N'était-elle pas arrivée à cet instant suprême où seule une volonté divine pouvait encore la sauver ?

Elle sentit que le membre de la brute grossissait encore, et qu'il parvenait à l'extrême limite de l'excitation. Alors, elle décida de jouer son va-tout. Elle recula et, saisissant le sexe d'Amunnsen à deux mains, en dirigea le gland vers son visage.

Le médecin se vida sur ses paupières et ses joues. Elle se laissa souiller de son immonde jouissance qui coulait lentement jusque sur son cou. Gorge renversée, elle tenta du mieux qu'elle put de donner l'impression d'une extase infinie.

— Bravo, murmura le médecin en se reboutonnant. Greta et toi, vous avez gagné.

Il désignait une autre fille, la plus petite, aux gros seins maternels.

Les autres n'eurent pas un geste de dépit. Le méthaqualone était aussi très efficace, côté résignation.

Elles se laissèrent reconduire à leurs cachots respectifs par Gunther sans une protestation.

— Vous, ordonna Amunnsen en pointant le doigt sur Greta et Mireille. Au labo, avec moi.

À nouveau, ce fut l'horreur. Dès que la porte des salles spéciales réservées aux expériences du médecin furent refermées, Amunnsen fit allonger les deux élues sur deux tables gynécologiques. Des lanières de cuir bloquèrent leurs mains et leurs chevilles.

— Je vous ai promis que vous seriez libres ce soir, ricana-t-il avec son petit rire odieux, mais je ne vous ai pas précisé de quelle façon. C'est très simple : après les petites interventions que vous allez subir, vous serez libres… Libres de faire l'amour aussi souvent que vous le voudrez sans risquer d'avoir d'enfants…

Il était en train de remplir une grosse seringue d'un liquide blanc. Une préparation spéciale qu'il était impatient d'expérimenter.

— Vous n'allez pas souffrir, assura-t-il. Enfin, pas trop.

La dose de méthaqualone avait été triplée, le matin même.

— En plus, ajouta-t-il, vous aurez la gloire de contribuer à des recherches qui vont révolutionner l'espèce humaine. Dans l'ordre nouveau qui va inéluctablement s'instaurer bientôt en Allemagne, l'Etat déclarera indignes de procréer – et en empêchera matériellement – tous ceux qui appartiennent aux races inférieures. Celles-ci ne doivent plus continuer à répandre par le monde leur hérédité souillée.

Il s'approcha de Mireille et caressa les boucles noires de ses cheveux.

— Et votre hérédité souillée, c'est ça, ajouta-t-il à Mireille stupéfaite.

Les deux filles haletaient, terrorisées. Mireille dut faire un effort colossal pour prononcer les mots qui se pressaient à ses lèvres.

— Vous êtes un monstre, cracha-t-elle enfin.

Le docteur Amunnsen ricana.

— C'est ce qu'on dit toujours à ceux qui défrichent les terres vierges de l'avenir.

Il se tourna vers Greta. Horrifiée, Mireille vit la grosse seringue glisser dans le sexe de la malheureuse jusqu'à l'utérus. Tout le temps que dura l'injection, Greta hurla d'une voix stridente. Le produit, une solution de liquide caustique destinée à boucher ses trompes se répandait en elle, épais comme un ciment. Greta avait l'impression que son abdomen éclatait. Lorsque l'opération fut terminée, le lit gynécologique était couvert, entre ses jambes, d'une large flaque de sang.

— Hémorragie normale, apprécia Amunnsen. On recommencera l’opération dans huit jours.

Une des lanières de cuir maintenant son poignet droit s’était relâchée. En se mordant la main pour cesser de hurler de douleur, Greta s’était sectionné le pouce jusqu’à l’os.

Mireille eut un soubresaut d’horreur et s’évanouit.

Quand elle se réveilla, la première chose qu’elle aperçut fut un énorme appareil de métal blanc dirigé vers son bas-ventre. Elle tenta de se débattre, mais ses sangles étaient solides. Quant à crier, elle n’avait plus assez de forces pour ça depuis longtemps.

Couvert d’un masque spécial doublé de plomb – un métal qui a la propriété d’arrêter les rayons nocifs – les mains gantées, Amunnsen surveillait l’opération. Il avait aussi disposé sur le torse et les jambes de Mireille Meslin une sorte de bâche protectrice à base de plomb destinée à prévenir les inflammations dangereuses ou même les brûlures d’une radiodermite éventuelle.

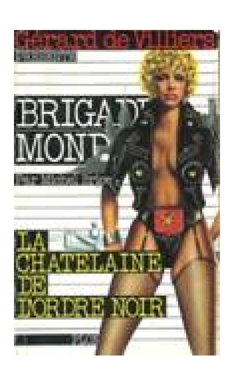
Les radiations durèrent près de dix minutes dans un silence de mort. Amunnsen lui-même était muet.

Dans sa mémoire passait les souvenirs des précurseurs de jadis : les « soldats biologiques » du Reich qui, avant lui, avaient expérimenté les méthodes de stérilisation par les rayons X : les docteurs Clauberg, Schumann, Brack, Dering… Tous les pionniers du grand Reich que l’opinion publique avait par la suite traité de bouchers sanglants.

Au bout de dix minutes, Amunnsen débrancha l’appareil de roentgenthérapie. Mireille avait été soumise à une dose de quatre cents roentgens. Dans les soins normaux, on ne dépasse jamais deux cent vingt-cinq roentgens environ… C’était la seconde fois qu’il opérait de cette façon. La première, Sophie Gratz, en était devenue folle et il avait donné l’ordre de la noyer dans le lac voisin, à Würm. Mireille Meslin semblait moins fragile…

Greta ne s’était pas réveillée de son évanouissement. La flaque de sang, sur le lit gynécologique, continuait à s’élargir entre ses cuisses.

CHAPITRE IX



Boris Corentin jeta un regard fatigué à son coéquipier qui s'escrimait sur son *Rubik's cube* multicolore, histoire de s'asticoter les nerfs. Il en faisait tourner les faces frénétiquement, dans l'espoir fou de tomber par hasard sur la bonne configuration. Les meilleurs manuels de rubicubomanie affirment que ce procédé a une chance sur quarante-trois milliards de milliards de réussir.

— Comment ça marche ? gémit-il. Mais comment ça marche, bon Dieu ?

Corentin sourit mollement. Depuis huit jours ils écumaient Munich. Avec l'impression de tourner en rond. Ils avaient visité un paquet de cabinets dentaires et la nuit ils rêvaient de caries, de détartrages et d'hommes diaboliques en blouses blanches en train de leur arracher la mâchoire. Boris soupira. Tout piétinait. Helmut Roth traînait des pieds avec une visible mauvaise volonté, Badolini au bout du fil s'impatientait sans rien pouvoir faire pour eux. De jour en jour les chances de retrouver Mireille Meslin vivante s'amenuisaient, et ils en avaient assez de courir en vain derrière les fantômes sinistres d'un hitlérisme criminel qu'ils auraient pensé révolu à jamais. Somme toute, le seul rayon de soleil dans tout ce brouillard, c'était Cosima qui venait le rejoindre presque chaque soir dans sa chambre d'hôtel et déployait des talents qui le stupéfiaient un peu plus, au fur et à mesure que les jours tombaient.

La seule chose qui l'intriguait, c'était le silence qu'elle avait imposé, presque dès le début, sur le reste de sa vie, se réfugiant derrière des obligations de famille, un père possessif qui la tuerait s'il apprenait sa liaison. Parfois, Boris avait l'impression de deviner la présence d'autres secrets, derrière la limpidité de ses yeux bleus. Mais c'était une sensation fugitive, que Cosima savait lui faire oublier rapidement dans sa frénésie amoureuse. Il se rassurait en se répétant qu'après tout, il ne savait rien de l'âme germanique.

Ils étaient venus s'asseoir quelques instants sur un banc du Hofgarten, un grand jardin public planté de marronniers et de tilleuls, au nord de la ville. La neige avait cessé de tomber, mais le vent soufflait en rafales coupantes comme des rasoirs.

Soudain, Brichot hurla… Les carrés multicolores de son cube étaient sur le point de s'ordonner parfaitement. Il émit un gémissement déchirant : une fois de plus c'était l'échec.

— Tu n'es pas prêt pour les championnats, constata Corentin. Allons, courage, on a encore des visites à faire.

— Où ? demanda Brichot dont la déception mettait du temps à s'effacer.

Corentin consulta sa liste.

— Odeonsplatz, murmura-t-il. C'est à deux pas. Moi, je vais Ludwigstrasse, pas très loin non plus. On se retrouve ensuite dans un bistrot ?

— OK, maugréa Brichot.

Il tendit brusquement le cube à Corentin :

— Prends ça, supplia-t-il, et garde-le jusqu'à ce que nous soyons rentrés à Paris. Je deviens fou : la nuit, j'essaie toutes les combinaisons possibles jusqu'à deux heures du matin ! Ça ne peut plus durer.

Une fois n'est pas coutume, Boris Corentin, en entrant dans la petite brasserie qu'ils avaient repérée sur l'Odeonsplatz avant de se séparer, commanda une vodka Eristoff à l'orange. Ça ne faisait pas très couleur locale mais il commençait à en avoir pardessus la tête de la bière blonde ou brune en pintes d'un demi-litre dont il ne buvait habituellement que le tiers

ou le quart, lorsque le froid ou la neige les contraignaient à chercher l'abri réchauffant d'un café.

Il commençait à siroter sa vodka-orange lorsqu'il vit apparaître Brichot, moustache en bataille et regard exorbité derrière les lunettes Amor. Détail inquiétant : il n'avait boutonné ni sa veste ni son loden, et sa cravate avait glissé de travers. Impensable, habituellement, chez un malade du self-control *made in England* comme Aimé.

— On dirait que tu n'as pas fait chou blanc comme moi, commenta Boris lorsque Brichot eut fendu la salle en quelques enjambées désordonnées.

— Tu parles ! s'écria son coéquipier en tombant sur une chaise, en face de lui.

— Explique-toi calmement, fit Corentin.

Cette recommandation n'eut pour effet que de provoquer chez Aimé Brichot une explosion de gestes fébriles qui firent se retourner quelques buveurs de bière du cru.

— Le dentiste de l'Odeonsplatz, glapit-il, il est dans le coup, j'en suis sûr !

Corentin consulta ses notes : il s'appelait Peter Halle.

— Tu es certain que tu n'as pas rêvé ? Tu souffres peut-être d'une overdose de cabinets dentaires ?

Brichot se mit à sautiller sur sa chaise, genre de Funès s'étranglant dans ses explications.

— Tu parles, éructa-t-il, j'ai peut-être même été irradié !

Il s'expliqua précipitamment. À peine installé sur le siège pour se faire une fois de plus examiner les dents, Brichot avait aperçu, parmi les appareils classiques de l'installation habituelle – la grosse lampe au bout de son bras articulé, le conduit d'air chaud, les pulvérisateurs, les seringues d'eau chaude, les crachoirs, etc. –, une sorte de boîtier insolite.

— Depuis huit jours, tu penses que j'ai l'habitude de leurs instruments de torture, précisa-t-il. Eh bien, cet appareil-là, je n'en avais jamais vu de comme ça. En plus, il était dirigé vers moi, exactement à hauteur du bas-ventre. J'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait d'un émetteur de rayons X miniaturisé. J'allais me lever précipitamment, quand le dentiste est sorti de la pièce. Ce qui m'a confirmé dans mes soupçons : il ne tenait pas à être irradié avec moi ! J'ai sauté immédiatement du fauteuil et suis allé

m’asseoir à l’autre bout du cabinet. Quand il est revenu, il m’a fait un grand sourire et m’a invité à reprendre place. Avec des gestes parfaitement naturels, il a fait pivoter le boîtier et l’a éloigné de moi. Puis il a entrepris de me détartrer les dents et la suite s’est passée normalement.

Boris réfléchissait à toute allure.

— Mémé, dit-il finalement, je te demande pardon de m’être moqué de toi tout à l’heure. Tu as peut-être mis la main sur le pot aux roses…

— Tu crois ?

Maintenant qu’il avait réussi à convaincre sa flèche, il se sentait torturé par une angoisse.

— Et si, malgré toutes mes précautions, j’avais quand même reçu des radiations du côté des…

Il bondit sur ses jarrets, blanc comme linge.

— Excuse-moi, souffla-t-il. Je reviens tout de suite.

Après s’être enfermé dans les toilettes, il défit à toute allure son pantalon et commença un examen minutieux. Au bout d’un quart d’heure, il gratta son crâne lisse.

— Rien, murmura-t-il. Enfin, apparemment.

À moitié rassuré, il regagna la table où l’attendait Boris.

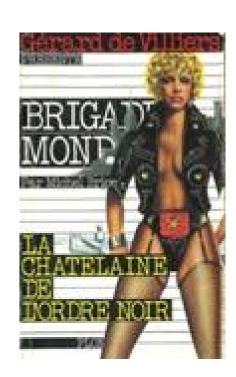
— Tu es bien sûr que les effets se feraient sentir tout de suite ? questionna-t-il, fou d’anxiété.

— Tu n’as rien, soupira Corentin, et c’est tant mieux : si je t’avais ramené à Jeannette avec les bijoux de famille rabougris et brûlés, non seulement je ne me le serais jamais pardonné de ma vie, mais en plus elle aurait parfaitement été en droit de m’arracher les yeux.

Il passa la main dans ses boucles noires.

— N’empêche que nous devons en avoir le cœur net, pour ce Peter Halle. Je vais aller téléphoner à Helmut. Il faut qu’il nous procure un passe-partout. Ce soir, Mémé, on plonge dans l’illégalité la plus complète !

CHAPITRE X



Boris Corentin se retourna, envahi par l'envie frénétique de botter l'arrière-train de chat de gouttière d'Helmut Roth.

— On ne vous demande pas de discuter, gronda-t-il, mais de faire le nécessaire. Et vite.

L'indicateur secoua ses cheveux crasseux. Visiblement, l'idée de revoir les deux « voyageurs de commerce » français beaucoup trop accrocheurs ne lui disait rien du tout. D'autant plus que ceux-ci l'entraînaient dans une histoire de cambriolage nocturne qui risquait de très mal tourner.

— Si on est coincés, grommela-t-il, je suis bon pour la taule.

Il n'ajouta pas l'essentiel : de la taule, il en avait déjà fait, jadis, du temps où il « portait des valises » pour des membres de la bande à Baader. Une époque sur laquelle il était généralement très discret.

— Vous êtes payé pour nous aider, oui ou non ? siffla Corentin. Vous avez reçu des instructions précises à ce sujet, n'est-ce pas ? Eh bien, vous nous aidez, que ça vous plaise ou non. Si ce métier ne vous convient plus, vous n'avez qu'à en changer. Mais seulement quand nous serons repartis pour la France. Jusque-là, vous êtes à notre service. C'est clair ?

Helmut Roth regarda en biais le colosse brun teigneux. Décidément, il ne faisait pas le poids.

— Et s'il est là, le dentiste ? murmura-t-il piteusement pour la forme, histoire de faire tout de même un baroud d'honneur.

— Il n'est pas là, coupa Brichot. Pour qui nous prenez-vous ? On s'est renseigné : c'est seulement son cabinet, ici. Son domicile est à l'autre bout de la ville. Alors, on prend racine, ou quoi ?

Il n'y avait plus d'autre solution pour Helmut que de plonger le nez dans sa trousse de cambrioleur. Corentin, au téléphone, lui avait demandé de se munir de quoi ouvrir la porte du praticien de l'Odeonsplatz. Il avait apporté ce qu'il avait de plus professionnel : un parapluie de serrurier, un outil capable de s'adapter à la plupart des modèles des serrures à pompe dites de sûreté.

Pendant qu'il s'escrimait, Boris et Aimé restèrent silencieux derrière lui, sur le palier.

— On ne trouvera rien, soupira Brichot. Pas la peine d'insister. Il s'est méfié, c'est clair.

Dès leur entrée, ils avaient dirigé la torche électrique sur l'installation dentaire. Le boîtier dont Brichot avait parlé s'était évanoui. Démonté en hâte par Peter Halle après sa visite, c'était évident. En cherchant bien, ils finirent par découvrir, fixé dans la porte qui communiquait avec le réduit où le dentiste s'était retiré quelques instants, un œilleton comme ceux que l'on pose sur les portes d'entrée des immeubles de manière à identifier les visiteurs. Halle avait surveillé Brichot à travers la lentille grossissante. Il avait vu son client français se lever dès son départ et examiner le boîtier, puis s'en éloigner. Tout était clair. Halle faisait partie du monstrueux réseau clandestin.

Soudain ils sursautèrent. Derrière eux, le téléphone sonnait, faisant dans le silence un bruit du tonnerre. Il y eut plusieurs sonneries, puis on raccrocha. Quelques instants après, on recommença. Puis l'appareil se tut définitivement.

— Filons, grelotta Helmut, on va avoir les flics sur le dos.

Boris méprisa son intervention. Dans le rayon lumineux de la torche électrique, il examinait le revêtement du mur : de minces feuilles de liège collées. Du bout de l'ongle, il en arracha un minuscule morceau.

— Mémé, s'exclama-t-il d'une voix étouffée, viens voir. Tu as gagné le gros lot.

Sous le liège, le mur était tapissé de plaques de plomb : précaution élémentaire dans les lieux où se déroulent des séances de rayons X.

— Cette fois, on tient le bon bout, fit Corentin.

Dans le lointain, une sirène de police mugit.

Helmut tressaillit. Déjà, le bruit s'éloignait.

— Demain matin, reprit Boris, on établit notre plan de bataille. Ce soir, j'ai rendez-vous avec Cosima dans un bar du Schwabing. D'ici à demain, j'aurai réfléchi à ce que nous devons faire…

— Je rentre seul, alors ? fit Brichot, désappointé.

— Si vous le voulez, je vous raccompagne, s'empressa Helmut. Ma voiture est en bas.

C'était bien la première fois qu'il prenait une initiative. Il était en progrès.

— Enfin un bon mouvement, apprécia Corentin.

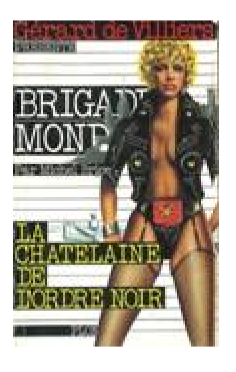
C'était visiblement un camion appartenant aux Messageries de la presse allemande. Il s'était engagé dans la Marstallstrasse, venant de la droite, alors que la Volkswagen d'Helmut commençait à y brinquebaler. Brusquement, il cala. Helmut freina à mort, le capot contre le flanc du camion.

— Qu'est-ce que c'est que cet abruti ? grogna Brichot, à cent lieues d'imaginer ce qui était en train de lui arriver.

Il ne disposait pas, comme Helmut, d'un rétroviseur latéral. Il ne vit donc pas l'Opel Ascona bleue qui stoppait derrière eux, juste contre son pare-chocs. Il ne vit pas les deux hommes qui en surgissaient et se ruaient vers sa portière. À peine celle-ci fut-elle ouverte qu'il reçut un violent coup de matraque sur le crâne. Il ne fut pas assommé et tenta de se débattre, avec l'énergie des nerveux secs et musclés dans son genre, malgré les apparences. Il perdit très vite ses lunettes. Sous les coups qui pleuvaient, il se dit vaguement qu'Helmut ne faisait pas grand-chose pour l'aider. Il n'eut pas le temps d'en tirer les conséquences logiques. Il finit par s'évanouir et s'effondra sur le trottoir.

Il reprit connaissance une demi-heure plus tard, sur le siège arrière de l’Opel. La route filait à perte de vue dans les ténèbres et, sous l’éclairage des phares, la neige des bas-côtés semblait bleue. Il voulut faire un mouvement et s’aperçut qu’on l’avait ligoté. Devant lui, il n’y avait rien d’autre que les nuques de ses deux agresseurs. Muets, immobiles, ils avaient l’air de deux robots. Malgré l’obscurité, leurs chevelures parfaitement blondes étincelaient dans l’ombre.

CHAPITRE XI



Cosima se releva sur les poignets. Puis elle se redressa encore et se cambra, faisant saillir ses seins aux larges aréoles roses dont les pointes dures semblèrent augmenter de volume. Boris, les mains autour de ses hanches, ne bougeait pas. Il sentit les fesses de Cosima se mouvoir lentement vers son bas-ventre tandis que sa toison blonde commençait à effleurer la naissance de son propre pubis.

La lampe, au-dessus du lit de sa chambre d’hôtel du *Torbraü,* l’aveuglait. Couché sur le dos, dans la position que Cosima avait exigée pour changer un peu, il recevait la lumière d’aplomb en plein dans les yeux.

Il leva un bras, cherchant la poire de l’interrupteur.

— Non, souffla Cosima dont le ventre, par une lente reptation presque sur place, se rapprochait du sien. Si tu éteins, c'est fichu. Tu me coupes tous mes moyens !

— Tiens, pourquoi ? s'étonna Corentin. D'habitude, ce sont les filles qui…

— J'aime voir ce que je fais, coupa Cosima d'une petite voix volontaire.

Son léger accent allemand rendait chacun des mots qu'elle prononçait encore plus excitant. C'était comme une sorte de caresse rauque un peu enfantine, entrecoupée de syllabes brusquement avalées dans un coup de cravache.

— Et puis, il y a quelque chose que je ne veux pas rater pour un empire, dit-elle en posant une main sur son visage.

— On peut savoir quoi ? questionna-t-il.

Elle passa les doigts sous les yeux de Boris.

— Ces petites rides, là, quand tu jouis. Ce sont tes plis du plaisir. Tu ne peux pas savoir ce que je donnerais pour les voir… On ne t'en a jamais parlé ?

— Jamais, avoua Boris.

— Tu vois, soupira-t-elle, tu as beau avoir connu des tas de femmes avant moi, j'ai encore des choses à t'apprendre.

Il n'eut pas le temps de répondre. Elle avait glissé la main entre leurs deux ventres, l'avait saisi et dirigé en elle. Il se sentit glisser longuement, délicieusement, tandis qu'elle se refermait sur lui centimètre par centimètre. Elle rejeta la gorge en arrière et Boris saisit ses seins à pleines paumes, dressés en avant comme deux proues. Déjà, un sifflement rauque annonciateur du plaisir commençait à monter des poumons de la jeune Allemande.

Brusquement, Boris se bloqua.

— Arrête, chuchota-t-il.

— Quoi ?

— Arrête, s'il te plaît. Tu n'entends rien ?

Elle arrondit les épaules au-dessus de lui.

— Qu'est-ce que je devrais entendre ? demanda-t-elle, le souffle encore coupé. Pourquoi ces airs de conspirateur, tout à coup ?

Boris fit un geste de la tête.

— De l'autre côté du mur. Ecoute : la chambre de mon copain.

Effectivement, dans le silence, une voix montait de la chambre de Brichot, traversant la paroi. Presque imperceptible d'abord. Mais si l'on tendait l'oreille, elle devenait plus nette. Sans qu'on puisse saisir ce qui se disait.

— C'est bizarre, murmura Corentin, soucieux.

Il jeta un coup d'œil vers sa montre à quartz posée sur la table de nuit.

— Quatre heures et demie du matin. Il a une insomnie ou quoi ?

— Ne t'inquiète pas comme ça, fit Cosima, agacée, en tentant de reprendre au-dessus de lui ses mouvements de va-et-vient. Il appelle sa femme à Paris. Tu m'as bien dit qu'il était marié, non ?

— Je ne reconnais pas sa voix, chuchota Boris légèrement angoissé.

Il avait quitté son coéquipier vers minuit. Avec Cosima, il avait eu le temps de déambuler au moins deux heures dans les voies piétonnes de la *Neuhauser Strasse* envahies, même en hiver, de routards de tous les coins du globe venus là gratter leur guitare. Que Brichot ne dorme pas encore stupéfiait Corentin.

— Il faut que j'aille voir, soupira-t-il. Il a peut-être besoin de moi ?

Les yeux bleus de Cosima, toujours empalée sur lui, devinrent brusquement durs comme deux saphirs.

— Ecoute, gronda-t-elle d'une voix coupante, tu n'es ni sa mère ni son grand frère, hein ? Si tu me quittes, je file et tu ne me revois plus.

Devant tant de violence soudaine, Boris eut une faiblesse. Le lit était chaud, le ventre de Cosima brûlant et c'était vrai qu'il n'était pas la maman de son coéquipier Aimé Brichot, marié et père de deux jumelles. Il caressa de la main droite les reins et les fesses de Cosima.

— Excuse-moi, fit-il doucement. On oublie tout et on recommence ?

Dans la chambre de Brichot, un jeune homme blond d'à peine vingt-cinq ans reposa doucement le récepteur téléphonique.

— Tout va bien, murmura-t-il en allemand. Le Français est arrivé au château.

Il ressaisit le récepteur en regardant près de la porte, un autre homme aussi blond, aussi grand et aussi jeune que lui.

— On s'occupe de l'autre ? souffla-t-il en montrant la mince paroi qui les séparait de la chambre du second Français : Boris Corentin.

Un instant plus tard, Cosima, excédée, poussait un juron dans sa langue natale. Le téléphone venait de les faire sursauter. Boris décrocha.

Il y eut un petit silence. Puis, stupéfait, il tendit l'appareil à la jeune fille.

— C'est pour toi, souffla-t-il. Qu'est-ce que je fais ?

— Pour moi ? Tu es fou !

Il nota que la stupeur qui tendait les traits de la jeune Allemande ne gagnait pas ses yeux bleus parfaitement fixes et calmes. Décidément, il lui restait beaucoup de choses à apprendre sur l'âme féminine germanique.

— Quelqu'un t'attend à la réception, paraît-il, fit Boris en se grattant le bout du nez. Tu veux que j'y aille ?

— Qui peut savoir que je suis ici ? s'exclama Cosima en sautant du lit.

Elle se bloqua, très pâle.

— Mon père ? Si c'est lui, ça va être horrible.

— Je viens avec toi, lança Boris en s'extrayant à son tour des draps.

Elle avait déjà enfilé sa robe et cherchait ses chaussures.

— Non, s'écria-t-elle précipitamment. S'il te voit, il m'arrachera les yeux. Sans toi, j'inventerai bien un mensonge quelconque.

Devant un tel argument, Boris réintégra les couvertures. Déjà, la chevelure vaporeuse de Cosima s'envolait dans l'entrebâillement de la porte. Il tâtonna jusqu'à son paquet de Gallia qu'il trouva enfin, tombé sous le lit. Un instant plus tard, les yeux fermés, il tirait de voluptueuses bouffées de sa cigarette en rêvant aux dons multiples de la volcanique Cosima.

Il commit l'erreur fatale de ne pas relever immédiatement les paupières lorsqu'il entendit la porte se rouvrir. Il tira encore sur sa Gallia presque terminée, attendant que Cosima vienne à nouveau se lover contre lui.

À la place d'un corps féminin aux seins durs et chauds, aux cuisses enveloppantes, il eut l'impression de recevoir de plein fouet l'assaut de la division *Das Reich* tout entière.

Quand il rouvrit les yeux, c'était déjà trop tard. Au-dessus de lui, une matraque télescopique comme en utilisent les forces de l'ordre allemandes, voltigeait, lui infligeant sur le crâne et la figure des dégâts qu'on espérait visiblement irréparables. La brute qui maniait avec une telle dextérité cette arme dissuasive était blonde, maxillaires carrés, prunelles bleu aigue-marine, et mastiquait sourdement des injures en allemand à chaque coup qu'elle assenait.

L'autre brute s'occupait gentiment de son ventre avec une telle sollicitude que bientôt Boris, l'estomac au bord de l'implosion, envisagea sérieusement de cesser de lutter. L'éblouissement qui le parcourut lui donna l'impression que son cerveau éclatait. En bas, on s'attaquait maintenant à ses testicules à coups de pied. La douleur monta en éclair jusqu'au cœur, y faisant pétiller un jet d'étoiles scintillantes. Il s'évanouit.

Du fond de la nuit, une voix lui disait de se réveiller et elle répétait son ordre avec tant d'insistance qu'il finit par y obéir. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il comprit que c'était lui-même – ou plutôt ce qui clignotait encore de conscience en lui – qui lui avait ainsi parlé. À travers ses cils, il vit très nettement l'un des inconnus qui s'approchait de son bras, une seringue à la main. Boris décréta alors la mobilisation générale de ses muscles endoloris. Lentement, il rassembla ses jambes tandis que les deux brutes blondes penchées sur son bras le croyaient encore évanoui. La détente n'en fut que plus efficace. Au passage, ses pieds fauchèrent la tête d'un de ses agresseurs puis, continuant leur course au-dessus du visage de Boris comme s'il esquissait un roulé-boulé sur lui-même en arrière, allèrent frapper la lampe qui surplombait le lit. C'était le seul éclairage de la pièce. L'ampoule décapitée claqua sourdement. L'obscurité recouvrit instantanément la pièce.

D'un bond dont il ne se croyait lui-même pas capable, avec son bas-ventre tuméfié, sa tête tambourinante et son cœur battant la chamade, Boris se retrouva près de la porte. Il y rencontra le corps d'un des Allemands qui se replia comme une charnière avec un bruit mou lorsqu'il lui enfonça son poing dans le plexus. Derrière lui, il entendit le tintement de la seringue qui se brisait en tombant. Déjà, il détalait dans le couloir de l'hôtel.

Il courut sur la moquette de l'interminable couloir qui faisait un coude et s'immobilisa : Cosima remontait tranquillement l'escalier. Quand elle le vit, intégralement nu et l'arcade sourcilière sanguinolente, elle se bloqua. Boris eut l'impression fugitive qu'une fois de plus il y avait quelque chose qui ne

collait pas dans son personnage. Au lieu de s'affoler et de courir vers lui, elle restait muette, le regardant avec un air stupéfait et presque hostile.

La sensation ne dura qu'un instant. Déjà, elle se ressaisissait.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle en montant quatre à quatre les dernières marches.

Boris lui expliqua.

— On nous a tendu un piège, conclut-elle. Il n'y avait personne à la réception, évidemment.

Il se rua de nouveau vers sa chambre, Cosima sur ses talons.

Personne. Les deux brutes blondes avaient disparu. Il se précipita vers la chambre voisine, celle de Brichot. Vide elle aussi. Le lit n'avait même pas été défait.

Il revint chez lui et décrocha le téléphone.

— Tu as une drôle de vie pour un représentant de commerce qui fait du tourisme en Bavière, ironisa Cosima redevenue parfaitement maîtresse d'elle-même. Tu peux me dire, à la fin, qui tu es exactement ?

Le récepteur dans la main droite, Boris faillit tout lui dire, ne serait-ce que pour y voir plus clair en parlant. Un réflexe de prudence l'arrêta.

— Ecoute, murmura-t-il, rentre chez toi, sois gentille. J'ai besoin de remettre mes idées en ordre. Appelle-moi demain. Je te raconterai tout, c'est promis.

Cosima, vexée, alla chercher son manteau de fourrure en boule sur un fauteuil. Lorsqu'elle eut claqué la porte derrière elle, Boris demanda à la réception le numéro d'Helmut Roth.

— J'arrive, annonça-t-il sans attendre que l'indicateur, réveillé en sursaut, ait retrouvé ses esprits. Et vous avez intérêt à être chez vous.

Puis il se dirigea vers la salle de bains, histoire de se rafraîchir dans le lavabo ses ecchymoses qui commençaient à lui bleuir le visage.

Helmut tortillait du bout de ses ongles noirs une mèche qui lui tombait, raide et sale, entre les sourcils.

— Ça sent mauvais, répéta-t-il pour la troisième fois.

Boris rapprocha sa chaise du lit où l'indic était revenu se coucher après lui avoir ouvert. Il faisait un froid glacial dans l'appartement, et le chauffage électrique dont le filament parabolique grésillait avait un rôle de pure figuration pas même intelligente. L'immeuble où habitait Helmut était promis à la démolition. Il s'élevait au milieu d'un terrain vague vers la sortie est de Munich, tout près de la Maximilianstrasse, un quartier où tous les monuments portent le nom du roi Maximilien II : le pont sur l'Istar s'appelle le Maximiliansbrücke et le Parlement bavarois le Maximilianeum… Sur la façade de l'immeuble, les squatters avaient accroché des banderoles contre l'installation des fusées américaines Pershing sur le sol allemand.

— Ecoutez, dit Corentin, depuis que nous sommes ici vous avez manifesté une parfaite mauvaise volonté. Bravo. Seulement, maintenant, les choses commencent à tourner au vinaigre. Mon ami a été kidnappé et j'ai failli subir le même sort. Ceux que nous cherchons et qui ont probablement enlevé Mireille Meslin nous ont repérés. De chasseurs, nous sommes devenus chassés, et ils n'ont visiblement pas l'intention de nous faire de cadeaux. Preuve, s'il en était, que nous avons mis dans le mille tout à l'heure en « visitant » le cabinet de Peter Halle, le dentiste. Maintenant, vous allez me dire tout ce que vous savez. En commençant par Aimé Brichot. Qu'avez-vous fait avec lui, quand je vous ai quittés sur l'Odeonsplatz ?

Un gémissement monta d'entre les draps.

— Je l'ai déposé devant votre hôtel, mentit Helmut. Après, je suis rentré. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus ?

Corentin lui saisit le poignet et commença à serrer.

— Je veux savoir qui l'a enlevé, gronda-t-il. Vous entendez ?

— Lâchez-moi, supplia Helmut. Vous me faites mal.

Corentin laissa retomber le bras de l'indicateur avec dégoût.

— Je veux également des armes, dit-il. Je sais que vous en avez. Où sont-elles ?

Il y eut un silence. Boris se leva.

— Vous me le dites de vous-même, ou bien je vous fais retrouver la mémoire ? menaça-t-il.

— Dans l'armoire, fit enfin l'Allemand, à regret. L'attaché-case. Sous les boîtes à chaussures.

Boris ouvrit la mallette où se trouvaient deux superbes gros calibres tout neufs, deux pistolets Sig Hammerli P 240. Des calibres 38 Spécial, fraîchement sortis des ateliers de la célèbre société suisse Hammerli de Lenzburg.

— Parfait, apprécia-t-il en saisissant l'une des armes et en faisant coulisser la culasse dans la glissière. Il y avait aussi une réserve impressionnante de cartouches.

Boris revint vers l'indicateur.

— Je vous laisse jusqu'à demain matin pour retrouver vos esprits, conclut-il. A 9 h 30, je redébarque… et je vous jure que vous allez m'aider.

Son regard tomba sur une photo à moitié glissée dans l'encadrement d'une glace brisée du haut en bas.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

La fille était magnifique, avec de grands yeux profonds et noirs fendus en amande vers les tempes. Une chevelure bouclée d'un noir intégral descendait sur ses épaules.

— C'est ma femme, expliqua Helmut. Elle s'appelle Shirin : elle est iranienne.

Boris tombait des nues. Il n'aurait jamais imaginé que l'indicateur pût être marié.

— Elle était étudiante en Allemagne, expliqua Helmut. Quand la Révolution de Khomeiny a éclaté, elle n'a pas voulu repartir chez elle. On s'est mariés pour qu'elle puisse avoir la nationalité allemande…

— Où est-elle ? questionna Corentin.

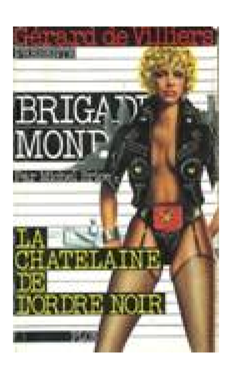
— À Paris, répondit Helmut, les yeux dans le vague. Elle est allée rendre visite à ses parents qui se sont exilés en France. Elle doit revenir dans une quinzaine de jours.

Sans savoir très bien pourquoi, Boris manœuvra pour en savoir plus sur la ravissante épouse de Roth. Décidément, cette union lui paraissait de plus en plus saugrenue. Comment expliquer qu'une fille belle comme Shirin ait épousé ce déchet visqueux et fuyant ? Le statut de réfugiée politique n'expliquait pas tout.

Helmut se laissa sans trop de résistance tirer les vers du nez, indiquant au passage le nom des parents de Shirin. Corentin gagna la porte, sa précieuse mallette à la main.

— N’oubliez pas : demain matin, 9 h 30, dit-il avant de sortir. Et dormez bien.

CHAPITRE XII



Depuis quelques instants, l’inspecteur Aimé Brichot de la Brigade Mondaine de Paris avait engagé un dialogue muet avec l’apparition cauchemardesque qui s’était encadrée dans son champ de vision dès qu’il avait rouvert les yeux. Peu à peu, malgré l’absence de ses lunettes sans lesquelles le monde était pour lui envahi d’un brouillard opaque, la silhouette s’organisa. Non, il n’avait pas été enlevé par des extraterrestres, comme sa myopie le lui avait d’abord laissé supposer. Le monstre qui se dressait de l’autre côté de la pièce était intégralement en ferraille. Il reconnut les plaques d’acier, les gantelets, les jambières, le heaume grillagé surmonté d’un plumet rouge : pour impressionnant qu’il fût, le personnage qui lui faisait face n’était qu’une vulgaire armure semblable à la dizaine d’autres qui garnissaient la salle, au milieu de buissons flamboyants de bannières et de drapeaux frappés d’écussons et d’emblèmes. Il se demanda quelques instants s’il n’avait pas été enfermé dans un musée.

Il tenta de bouger et s'aperçut qu'il était solidement attaché aux roues d'un énorme canon du XVIIIe siècle en fonte, que dix hommes comme lui auraient eu de la peine à traîner.

— J'espère que vous avez bien dormi, fit une voix derrière lui. *Guten Morgen*, monsieur Brichot.

L'inspecteur français se tordit la tête pour voir arriver à sa hauteur une paire de bottes impeccablement cirées surmontées de ce qui aurait pu être la silhouette d'un colosse mais n'était – compte tenu d'une longue hérédité d'amateurs de bière – qu'un Allemand ventripotent et couperosé, un Bavarois typique qui aurait sûrement été plus à l'aise avec un petit chapeau de feutre à plume de paon, des knickers de velours et des chaussures de marche. Brichot nota les moustaches noires tombantes rejoignant les favoris, dans la tradition impériale teutonne.

— Vous êtes étonné de vous trouver ici, n'est-ce pas, monsieur Brichot ? reprit la voix. Personnellement, je suis flatté que la France s'intéresse à moi de si près. Bien sûr, comme vous pouvez l'imaginer, j'ai beaucoup de questions à vous poser et je suis sûr que vous allez y répondre. Amunnsen, rendez-lui ses lunettes.

Un petit homme en blouse blanche que Brichot n'avait pas encore repéré sembla surgir de l'ombre volumineuse de son maître et s'approcha du prisonnier. Quand ses Amor de myope furent à nouveau sur la bosse de son nez, Brichot vit l'univers se réorganiser miraculeusement avec ses contours habituels, sauf que dans son champ de vision il avait les petits yeux de porc de l'homme en blanc et que ça lui était assez désagréable.

— Vous voyez, reprit le moustachu, nous sommes coopératifs. J'espère que vous n'allez pas nous décevoir.

Les bottes craquèrent en se rapprochant.

— Evidemment, vous êtes voyageur de commerce comme je suis pape, reprit l'Allemand. Je pense en réalité que vous n'êtes qu'un flic. Mais j'ai besoin d'en avoir la confirmation, bien entendu, et je l'aurai grâce à vous. J'irai plus loin : vous ignorez vous-même dans quel univers vous venez de faire irruption par votre vilaine curiosité. Vous n'avez aucune idée de ce qui se prépare ici, de la révolution immense qui y bouillonne en secret.

Essayant de garder son sang-froid, Brichot réfléchissait à toute allure : il y avait eu, hier soir, la visite nocturne chez le dentiste de l'Odeonsplatz, puis la traversée de Munich à bord de la Volkswagen d'Helmut, et le guet-

apens pour finir. Ce qui était certain, c'était qu'Helmut était dans le coup. Aimé se souvenait maintenant parfaitement de sa passivité lorsque ses deux agresseurs blonds avaient commencé à le frapper.

« Boris, gémit-il intérieurement, méfie-toi de l'indicateur ! »

Il revit ensuite la longue route droite et les champs couverts de neige. Où était-il ?

— Pourquoi m'avez-vous kidnappé ? Où suis-je ? demanda-t-il.

— Dans un endroit assez discret, assez isolé, assez insoupçonnable, fit l'homme aux grosses moustaches tombantes, pour que personne ne vous retrouve. Même si votre ami, ce M. Corentin, alerte la police allemande. Ce qu'il ne fera d'ailleurs pas puisqu'il se trouve lui-même en état d'illégalité parfaite, si mon hypothèse est exacte.

Il saisit brutalement Aimé Brichot par le bout du nez et lui releva le visage en le pinçant.

— Je m'appelle Thorn. Klaus Thorn. Je regrette que votre espérance de vie soit désormais aussi limitée, sinon vous auriez entendu parler de moi d'ici quelques années.

Thorn se retourna vers l'homme en blanc.

— Malheureusement, vous ferez bientôt partie des chers disparus, ajouta-t-il en riant, approuvé par le petit ricanement servile d'Amunnsen.

Il s'accroupit devant Brichot, qui put contempler en gros plan les striures de sa couperose.

— Votre ami Corentin a échappé à mes hommes, cette nuit, fit-il. Mais nous avons bon espoir qu'il nous rejoigne sous peu… En fait, il est déjà pratiquement entre nos mains.

Il se releva.

— Dans cette Allemagne pourrissante de la fin du siècle, dans notre pays divisé et dépecé que nos ennemis américains et russes occupent toujours, trente-cinq ans après la fin de la guerre, la situation mûrit lentement pour nous. Tous les gauchistes, les antinucléaires, les pacifistes et les squatters qui agitent la surface du corps social, travaillent sans le savoir pour notre prise du pouvoir. C'est du chaos, oui, que va naître notre étoile… pas la leur ! Les bons citoyens sont exaspérés par l'anarchie rampante. La crise économique cogne à nos portes, à nouveau, comme il y a quarante ans. Les valeurs traditionnelles sont en désintégration accélérée. Seul un pouvoir fort

va pouvoir rétablir l’ordre dans cette nation. Seul un chef débarrassé des ridicules préjugés démocratiques actuels saura faire couler le sang nécessaire au redressement du pays, À nouveau l’Allemagne va étonner le monde.

Il se redressa.

— Cet homme, ce chef, ce sera moi. Cet ordre, ce sera celui qui s’élabore ici, en secret.

Brichot cligna des yeux. Il avait affaire à un fou. Ce qui, d’ailleurs, n’arrangeait rien. Thorn était visiblement très équilibré, dans son délire. Après tout, Hitler aussi était un dingue, et ça ne l’avait pas empêché de…

Il reçut une gifle qui lui fit virer la tête en arrière.

— Ta profession ? gronda Thorn. Flic, je sais. Mais d’où, de quel service ? Et pourquoi es-tu à Munich ? Réponds.

— Je suis voyageur de commerce, s’obstina Brichot. Je fais du tourisme en Bavière. J’adore l’art baroque.

Les petits yeux noirs de Thorn se mirent à flamber.

— J’ai tout mon temps, fit-il. La seule chose que je regrette, ce sont les souffrances que je vais être obligé de t’infliger. Tu pourrais avoir une mort douce, si tu parlais tout de suite.

Il balança à Brichot un coup de poing dans l’estomac.

— Qui es-tu ?

— Un voyageur de commerce, répéta Aimé plus faiblement.

Thorn se releva, secouant le tonneau de bière qu’il avait à la place du ventre.

— Parfait. Amunnsen, appelez Gunther. Nous allons faire visiter nos installations à cet hôte de marque qui nous tombe du ciel. Ce n’est pas tous les jours que nous avons l’honneur d’intéresser un Français.

Le cou pris dans une sorte de collier d’acier relié à une chaîne dont Gunther Wolfenbüttel tenait l’extrémité, les poignets toujours enserrés par des menottes dans le dos, Aimé Brichot avait l’impression de toucher le fond de l’horreur. Le « soldat biologique » Amunnsen lui faisait les honneurs de son laboratoire du second étage du château.

En une heure, il lui semblait être remonté quarante ans en arrière, quand les médecins criminels du nazisme exerçaient leurs talents de bouchers sur des hommes et des femmes traînés des quatre coins de l'Europe dans le cauchemar des camps de concentration. Bien entendu, la folie de Thorn et d'Amunnsen ne s'exerçait encore que sur un tout petit nombre d'individus. Mais il était évident qu'ils avaient déjà de nombreux morts sur la conscience. Et qui pouvait jurer que ça ne s'étendrait pas, un jour, à l'échelle de tout un pays ? Une fois, déjà, des hommes implacables avaient pris le pouvoir en Allemagne, après avoir clairement annoncé leur programme démoniaque. Hitler et son gang de tueurs avaient été légalement portés au sommet de l'Etat. Pourquoi Thorn et son nouveau gang n'y parviendraient-ils pas, eux aussi, si les circonstances leur étaient un jour favorables ?

Sous les magnifiques boiseries centenaires du château, les projets infernaux d'Amunnsen prenaient un air encore plus atroce. Brichot avait déjà eu droit à un exposé sur ses méthodes de stérilisation de toutes les femmes considérées comme non aryennes. En quelques instants, tout l'écheveau qu'ils avaient essayé au fil des jours, Boris et lui, de dévider, s'était éclairé d'une lumière brutale. Parti du château, le projet monstrueux de Thorn s'étendait et se ramifiait. Complicités nombreuses dans la police, l'administration. Contacts pris avec certains médecins gynécologues et certains dentistes qui acceptaient d'appliquer, sur leurs patientes ou leurs patients, les procédés de stérilisation mis au point par Amunnsen.

— Vous n'avez peut-être pas entendu parler, monsieur Brichot, du plan du guichet, expliqua ce dernier. Un excellent collègue à moi, Viktor Brack, avait mis au point dès 1941 une méthode de castration et de stérilisation pratiquement parfaite. À haute dose, il s'était rendu compte que les rayons X détruisaient la sécrétion interne de l'ovaire ou des testicules. Des doses plus faibles paralysaient seulement temporairement la capacité de procréation. Poursuivant ses travaux, il avait fini par établir que la dose nécessaire pour les hommes était de cinq cents à six cents roentgens, alors qu'elle n'était que de trois cent cinquante à quatre cents pour les femmes. Afin de ne pas provoquer la panique parmi les patients ainsi traités, il avait eu l'idée du plan du guichet : il suffisait de faire approcher les sujets à irradier d'un guichet où on leur demandait de répondre à quelques questions, ou de remplir un formulaire quelconque… La personne assise derrière le guichet manœuvrait l'appareil, mettant en action deux ampoules

émettrices de rayons X. Ainsi, cent cinquante à deux cents personnes pouvaient être stérilisées chaque jour. Le *Reichsführer* Himmler a donné le feu vert pour les expériences, et nous avons commencé à travailler à Auschwitz… Eh bien, monsieur Brichot, ce plan du guichet, interrompu par la défaite, j'en reprends point par point le projet, et je l'applique. Le dentiste auquel vous avez rendu une visite nocturne parfaitement illégale, cette nuit, fait partie de nos excellents amis. Déjà une dizaine de ses clients et de ses clientes ont été grâce à lui libérés des soucis de la procréation.

— Vous êtes un monstre, fit Brichot en frissonnant.

Les petits yeux porcins du docteur Amunnsen s'allumèrent.

— Pourquoi, monsieur Brichot ? Au XIXe siècle, l'Eglise catholique elle-même osait faire castrer les enfants de chœur de la Chapelle Sixtine afin d'obtenir d'eux une voix parfaite de soprano. D'autre part, pourquoi la société de demain se résignerait-elle à laisser les êtres héréditairement tarés et souillés se reproduire comme les autres, et continuer à se multiplier ? De tout temps, les hommes ont essayé de se débarrasser des éléments asociaux ou dangereux. Maintenant que la science nous donne la possibilité d'accomplir cette grande tâche d'une façon enfin efficace et totale, pourquoi refuserions-nous cette chance ? Regardez mon petit musée, monsieur Brichot.

D'une bourrade dans le dos, Gunther Wolfenbüttel qui tenait toujours Aimé par sa « laisse » de métal, le fit se retourner sur lui-même. Ce qu'il vit lui donna un violent haut-le-cœur.

— Le musée des sous-hommes, annonça Amunnsen souriant.

C'était, sur une étagère, un sordide alignement de bocaux où, conservés dans le formol, une dizaine de lambeaux de chair blanchâtre flottaient. Ce n'était pas la peine de s'approcher pour deviner de quoi il s'agissait : les pièces anatomiques en question avaient constitué, jadis, la fierté virile de malheureux, morts probablement sous le scalpel du médecin maudit.

— Il est dommage que vous n'ayez pas l'esprit plus scientifique, regretta Amunnsen. Un flic n'est pas, pour un savant comme moi, un interlocuteur très valable. Si vous aviez été médecin, je vous aurais expliqué mes découvertes. Elles sont étonnantes. Les êtres de races inférieures ont des anomalies bien intéressantes…

Brichot se secoua. Il ne pouvait plus se retenir.

— Vous finirez dans un asile ! se révolta-t-il. C'est là qu'on soigne les monstres de votre espèce.

Amunnsen hocha la tête.

— Vous êtes bien naïf pour un policier, émit-il. Le monde nous attend les bras ouverts, contrairement à ce que vous imaginez. Les hommes ont besoin qu'on leur dicte leur conduite. Ils sont las de cette liberté que leur laissent les démocraties et dont ils ne savent que faire.

Il fit un signe au domestique.

— Je n'espère pas vous convaincre, dit-il encore, mais demain vous assisterez à une nouvelle expérience prodigieuse. Et vous comprendrez alors que nous avons l'avenir pour nous.

Il tourna les talons en sifflant *la Traviata.*

Brichot suivit son gardien qui tirait sur le collier. Amunnsen avait dit « demain ». Ça lui laissait encore vingt-quatre heures d'espérance de vie. Dans la situation où il se trouvait, il ne pouvait pas se montrer difficile.

Toujours enchaîné en bout de table, Brichot assista au déjeuner hebdomadaire que Thorn offrait à sa troupe d'élite, la vingtaine de membres de la Légion Phénix, tous blonds comme les blés, athlétiques et dociles comme des robots. Après le saumon frais du Rhin et les coupes glacées aux fruits, l'atmosphère tourna très vite, la bière aidant, à l'orgie. Avec comme chef d'orchestre Klaus Thorn en personne. Le Führer obèse avait visiblement l'habitude de s'offrir ses jeunes légionnaires, qui semblaient accueillir ses caresses comme des dons du ciel. Thorn s'était levé et passait de l'un à l'autre, distribuant des caresses qui se situaient nettement au-dessous de la ceinture. Il semblait avoir complètement oublié la présence de Brichot. Finalement, il en choisit un, à l'autre bout de la table, et le fit se lever.

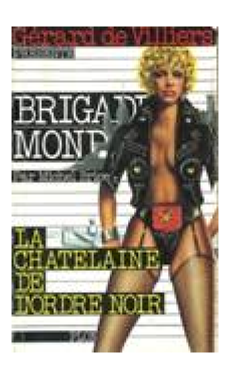
— Friedrich, dit-il en allemand, déshabille-moi.

Brichot vit le jeune homme blond s'approcher de Thorn, ses yeux bleus complètement vides. Il se demanda quelle folie, quelle perversion de l'esprit, quel désespoir ou quels problèmes personnels avaient pu pousser tous ces garçons à suivre avec enthousiasme la brute ventripotente qui ne rêvait que de rallumer les monstrueuses persécutions de l'ère hitlérienne. Le

jeune homme déboutonnait Thorn, dont le ventre libéré jaillit, débordant en plis de graisse sur sa virilité.

Brichot écarquilla les yeux. Le Führer bavarois offrait aux caresses de son favori du moment un sexe rabougri et comme calciné surmontant deux testicules pratiquement inexistants qui semblaient avoir été brûlés par le feu.

CHAPITRE XIII



Boris s’approcha de la fenêtre. L’aube se levait sur les rues salies de neige de Munich. Dans la brume qui décolorait tout, la seule tache lumineuse était le bulbe doré d’un clocher d’église.

Il n’avait pas dormi de la nuit, remuant alternativement trois sujets de préoccupation qui peut-être n’en faisaient finalement qu’un. Premièrement, l’enlèvement de Brichot. Deuxièmement, l’attitude d’Helmut Roth. Troisièmement, celle de Cosima. Le tout formait un nœud d’interrogations qu’il lui allait falloir trancher d’urgence. De gré ou de force.

Il se dirigea vers le téléphone et le décrocha. Le veilleur de nuit, dans le hall du *Torbraü,* mit dix minutes à répondre. Il était sept heures quinze du matin. Quand Boris lui demanda Paris, l’employé de la réception prit la voix de quelqu’un à qui on confie une mission-suicide.

Boris raccrocha, attendant la communication. Il avait étalé sous ses yeux deux photographies : Mireille Meslin, la disparue, et Sophie Gratz, la stérilisée devenue folle. Toutes les deux jeunes, belles et brunes. Mentalement, il en ajouta une troisième : Shirin Ziya Ed-Din, l'épouse d'Helmut. Jeune, belle et brune également. Tant pis si son hypothèse était folle ou idiote. Tant pis aussi s'il réveillait Charlie Badolini pour rien. Dans la situation où il se trouvait, il n'avait pas le droit de négliger la moindre piste.

À neuf heures trente pile, le taxi arrêta Boris devant l'immeuble occupé par les squatters, près de la Maximilianstrasse. À temps pour voir décoller du trottoir, à vingt mètres, une vieille Volkswagen défoncée à l'arrière qui se souvenait à peine d'avoir été jadis verte. Au volant, bien découpé dans le jour gris, le cou de poulet et le crâne en forme d'ampoule électrique d'Helmut Roth.

Corentin crispa la main droite sur la poignée de la mallette contenant le P. 240 : il avait été bien inspiré de les emporter.

— Suivez cette voiture, fit-il.

Le taxi n'eut pas de réaction pour cause de barrière des langues et il fallut à Boris deux bonnes minutes, par gestes, pour lui expliquer ce qu'il voulait. Enfin, il démarra.

Le compteur égrenait ses kilomètres et ses marks. Heureusement que Charlie Badolini avait été généreux, côté bons roses. La Volkswagen d'Helmut semblait avoir décidé de visiter tout Munich, du nord au sud en passant par l'ouest. L'un après l'autre, les monuments se mirent à défiler dans le jour glauque. Les églises baroques aux façades de marbre vert pour la plupart miraculeusement épargnées par les bombes alliées à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'ancienne et la nouvelle pinacothèque, la vieille Porte de l'Istar, enfin, enjambant la rue. On revenait presque au point de départ. Jusqu'où Helmut Roth avait-il décidé de le promener comme ça ? Le taxi, qui devait se croire dans un policier américain de série B, slalomait entre les voitures, veillant à en laisser toujours deux ou trois entre eux et la Volkswagen. Finalement, Helmut vira vers la Marienplatz où il vint stopper de force dans un embouteillage monstre.

Par-dessus les toits des voitures, on pouvait apercevoir des rangées de banderoles se balançant au-dessus d'une foule compacte. Les *chaoten.* Une fois de plus, réuni par la grande peur nucléaire, tout ce que la Bavière comptait de gauchistes, écologistes, squatters, punks et autres agités de la politique « alternative » allemande, affrontait les forces de police. Les plus dures de toute l'Allemagne, de l'avis des observateurs les mieux informés. Les policiers bavarois sont connus pour avoir le coup de matraque facile, et féroce. Après tout, c'est en Bavière qu'est né l'hitlérisme, naguère… Boris sortit du taxi bloqué au milieu de l'embouteillage. Une banderole dominait toutes les autres : « Besser Rot Als Tôt » : le slogan d'une majorité écrasante de la jeunesse allemande de l'Ouest, qui ne semblait pas s'être demandé si être rouge n'était pas synonyme d'être mort. Le cortège qui bloquait la célèbre place, où l'hôtel de ville ruisselait de décorations compliquées et dorées, brandissait des torches qui flamboyaient dans le faux jour de cette matinée pluvieuse et lugubre. Le spectacle était fantastique et inquiétant. Impossible de ne pas se souvenir du goût des nazis, jadis, pour les défilés avec torches. Impossible d'oublier non plus que c'était sur cette place, précisément, qu'Hitler avait tenté son putsch avorté de novembre 1923. Décidément, comme l'avait dit Boris à Helmut, les extrêmes se touchaient. Inconsciemment, involontairement, une partie de la jeunesse allemande retrouvait les ornières dangereuses de la génération précédente. L'histoire ne se répétait pas, elle bafouillait.

Il y avait d'ailleurs de tout, dans le cortège : écologistes, socialistes, communistes, et même des réfugiés de l'Allemagne de l'Est brandissant des pancartes demandant à Brejnev de leur rendre leurs enfants ou leurs parents restés derrière le Rideau de Fer. Il y avait aussi des anarchistes, balançant leurs drapeaux noirs frappés d'un À enfermé dans un cercle. Les oriflammes rouges, noirs, verts, oscillaient dans le vent glacé. Un petit orchestre pop couvrait de temps en temps les slogans hurlés dans les mégaphones. Quelques groupes marginaux, crypto-nazis, élevaient des pancartes où l'on pouvait lire : « Les Prêtres de Wotan », « les Adorateurs d'Odin », la « Secte du Saint-Graal »… Tout le panthéon païen de la vieille Allemagne d'avant la christianisation. Il y avait même un « Groupe de Thulé » – et il était difficile de ne pas se rappeler qu'Himmler avait présidé jadis un pareil groupe. Un petit vieux coiffé d'un chapeau vert à plume de paon exigeait, à en croire sa pancarte, la libération de Rudolf Hess ! Tout le

melting-pot de la contestation qui secouait la République Fédérale semblait s'être agglutiné sur la place.

Corentin vit approcher les casques des policiers et la forêt blanche de leurs matraques télescopiques. Un groupe de garçons et de filles qui grelottaient de froid, intégralement nus et badigeonnés de blanc des pieds à la tête. Sur la poitrine, les jambes, la figure, ils s'étaient peints, en noir, le dessin d'un squelette.

Les boucliers, les matraques et les casques chargèrent. Il y eut une formidable bousculade et l'océan des têtes des manifestants oscilla en arrière. En dix minutes, la place fut dégagée.

Corentin remonta dans la voiture. Le taxi lui donna son opinion sur l'affaire mais comme c'était en allemand, les échanges d'idées tournèrent vite, court. La Volkswagen d'Helmut avait redémarré. La course poursuite reprenait. Sans que Boris ait pu se rendre compte si l'indicateur l'avait repéré.

Helmut fit encore quelques zigzags à travers la ville puis s'engagea dans les quartiers périphériques du nord par la Schleissheimerstrasse. Une banlieue lugubre étalait ses usines et ses immeubles sociaux sous un ciel sans espoir. Stupéfait, Boris aperçut un panneau : Dachau, 21 kilomètres.

Il avait oublié que le premier camp de concentration ouvert par les nazis en 1933, dès leur arrivée au pouvoir, se trouvait si près de Munich. Cela lui fit comme un petit frisson désagréable dans le dos.

L'Allemagne était un beau pays hérissé de souvenirs sinistres.

Le camp de concentration transformé en lieu de pèlerinage et en mémorial de la barbarie du Reich se trouvait à la sortie de la ville de Dachau, au bout d'une petite route bordée par les rails rouillés du chemin de fer. Impossible d'oublier les trains de déportés épuisés et terrorisés qui se déchargèrent ici pendant plus de dix ans, presque quotidiennement.

Bien avant l'entrée du camp, Corentin sortit du taxi qui l'attendrait et s'approcha à pied. Helmut venait de s'engouffrer dans le parking.

Boris suivit de loin l'indicateur qui pénétrait dans l'enceinte. Les murs gris, les barbelés, étaient restés intacts. Seuls les quinze baraques, les « blocks » où s'entassaient les détenus, avaient disparu. On en avait reconstruit un, à titre de témoignage. Là-bas, dans le fond, s'élevaient des bâtiments en briques noircies : le crématoire et la chambre à gaz camouflée en salle de douche.

Boris se bloqua à la porte du camp. L’indicateur venait de rejoindre une jeune femme blonde qui l’attendait, emmitouflée dans son manteau d’astrakan garni de renard et d’opossum.

Corentin, le cœur battant la chamade, eut l’impression qu’une série de flashes éblouissants l’aveuglait.

En un instant, sous ce ciel immense et gris qui avait plané jadis sur des milliers d’hommes et de femmes promis à la mort, le puzzle venait de se mettre en place.

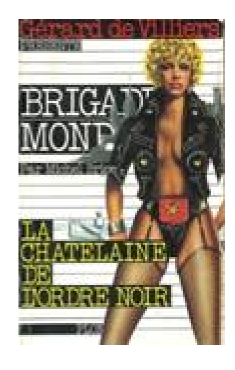
Helmut Roth avait rendez-vous à Dachau avec Cosima.

Dans le hall du *Torbraü,* le portier avait l’air de n’attendre que lui : on l’avait appelé de Paris et on lui demandait de retéléphoner. Boris se précipita dans sa chambre.

Dix minutes plus tard, il raccrochait, bouleversé. L’avant-dernière pièce du puzzle venait de s’emboîter dans les autres.

Il ne lui restait plus qu’un coup à jouer, et il ne devait pas le rater.

CHAPITRE XIV



Helmut Roth allongea le nez vers son assiette de saucisson-frites. Boris avança du buste au-dessus de la table du petit restaurant de la Kellerstrasse où Helmut lui avait donné rendez-vous pour dîner. Il s'agissait d'un complexe de cinq établissements installés dans un ancien théâtre. Chaque restaurant avait ses spécialités. Ils s'étaient retrouvés au premier étage : le restaurant allemand. C'était loin d'être le meilleur.

— Depuis combien de temps votre femme ne vous a-t-elle pas donné de ses nouvelles ? répéta Corentin.

Helmut lui jeta un regard fuyant. Le Français était musclé au moins trois fois comme lui. En plus, il était bien placé pour savoir que ce qui bosselait la poche de sa veste n'était pas un joujou pour enfants de chœur mais un P. 240 tout neuf en acier bruni et luisant.

— Elle me téléphone de temps en temps, fit-il en haussant les épaules. Pourquoi me parlez-vous de Shirin ?

Corentin tourna son verre de bière entre ses doigts. Tout était clair, maintenant. Tout était devenu clair à partir du moment où il avait su qu'Helmut mentait. Et depuis le début. Qu'il était au courant de beaucoup plus de choses qu'il ne voulait bien le dire. Et qu'il avait de très bonnes raisons pour ne pas parler. Des raisons qui le touchaient de près. Qui l'atteignaient au point vulnérable : dans son amour pour la jeune Iranienne qu'il avait épousée.

À partir du moment où il avait admis qu'il mentait, et qu'il mentait par amour, tout le reste suivait : Brichot avait été enlevé avec sa complicité. Boris avait failli l'être aussi, et Helmut était au courant.

Tout cela par peur. Les kidnappeurs de Brichot, les ravisseurs de Mireille Meslin, les bouchers qui avaient brûlé le ventre de Sophie Gratz, le tenaient et le manœuvraient comme un pion sur leur échiquier sanglant. Lui, l'ancien complice de la bande à Baader, le squatter gauchisant qui arrondissait ses fins de mois de chômeur en fournissant des renseignements à l'ambassade de France, était devenu malgré lui le jouet d'un groupe de néo-nazis qui tiraient dans l'ombre les ficelles du pantin dérisoire qu'il était.

En réalité, depuis qu'ils avaient posé le pied sur le sol de Munich, à l'aéroport, Corentin et Brichot avaient été entre ses mains. Ils avaient eu tort de le prendre pour un incapable et un lâche. Helmut était sans doute un incapable et un lâche, mais c'était aussi et surtout un traître. Il renseignait leurs ennemis depuis le début.

— Vous avez eu tort de me dire que votre femme se trouvait à Paris, murmura Corentin. Je me suis renseigné.

Il posa les mains à plat sur la nappe.

— Mettons cartes sur table, fit-il. Je suis policier et vous le savez très bien, n'est-ce pas ?

Helmut l'avait deviné tout de suite. Et il l'avait dit à ses honorables correspondants. Sans pouvoir toutefois déterminer le service auquel Brichot et Corentin appartenaient.

— Il m'a suffi d'un coup de fil, continua Boris, pour vérifier que jamais Shirin n'avait mis les pieds en France ces derniers temps. Ses parents n'ont pas eu de ses nouvelles depuis des mois. Et vous non plus.

Badolini, à Paris, avait fait vite. Rabert et Tardet, l'autre équipe de policiers des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, s'étaient rendus immédiatement chez M. et Mme Ziya Ed-Din. Corentin avait eu l'information une heure auparavant, en arrivant à l'hôtel. Il avait tout de suite appelé Helmut qui venait de rentrer chez lui, après sa petite virée à Dachau.

— Qu'est-ce qui vous permet d'insinuer… ? commença l'indicateur en secouant ses mèches.

Boris crispa les poings.

— Je suis pressé, gronda-t-il. Pressé et nerveux. Il n'y a plus un instant à perdre. Je vais vous dire ce que je sais : votre femme ne s'est pas rendue à Paris pour la bonne raison qu'elle a été enlevée. Enlevée par ceux qui ont enlevé mon coéquipier, qui ont kidnappé Mireille Meslin et massacré une autre fille dont je ne vous ai pas encore parlé. Vous savez ce qu'ils lui ont fait ?

Helmut commença à trembler de la lèvre inférieure. Il rougissait par plaques, à toute allure.

Visiblement, il savait. Les ravisseurs avaient dû le menacer de faire subir un sort analogue à l'Iranienne s'il n'obéissait pas.

— C'est absurde ! dit-il en criant presque. Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. Votre hypothèse est complètement idiote.

— Puisque vous en êtes certain, siffla Corentin, voici ce que je compte faire : je vais vous enfermer et prévenir les ravisseurs de votre femme que

vous m'avez tout avoué. Dans huit jours, vous recevrez un petit paquet contenant ses ovaires…

Il tripotait son pistolet automatique dans la poche de sa veste.

L'Allemand eut un air de bête traquée. Corentin sentit que quelque chose craquait en lui.

— Vous êtes dingue, souffla-t-il. Par pitié, ne faites rien de tout ça. Ils vont la tuer, ce sont des monstres.

Boris avala une gorgée de bière. L'autre n'était plus qu'un pauvre type pitoyable prêt à trahir tout le monde pour sauver sa femme.

Boris reposa son verre.

— Vous allez tout me raconter, fit-il durement. Je vous l'ai dit, je suis pressé.

Corentin récupéra l'addition que le serveur venait d'apporter et convertit mentalement en francs. Le cours du mark n'était pas avantageux pour les touristes français.

— Où se trouvent les prisonniers ? interrogea-t-il d'une voix glaciale.

— Si je le savais, je vous l'aurais dit, murmura Helmut. Vous pensez bien qu'ils ne me l'ont pas révélé. J'ignore même qui est leur chef…

Il avait l'air, cette fois, de dire la vérité. D'une voix lamentable, il avait tout déballé : l'enlèvement de sa femme, trois semaines auparavant, ses premiers contacts par téléphone avec les ravisseurs. Ceux-ci connaissaient parfaitement ses activités d'indicateur et savaient qu'il était solidement infiltré dans les milieux gauchistes. Des milieux qui intéressaient énormément les néo-nazis, malgré les divergences politiques évidentes. Les nostalgiques d'Hitler ne pensaient qu'à attiser le chaos grandissant de l'Allemagne de l'Ouest.

— Ils ne feront rien à Shirin tant que je leur obéirai, fit Helmut. Quand vous êtes arrivés à Munich, je les ai immédiatement prévenus. C'est eux qui m'ont donné l'adresse du *Crazy Romy*…

— C'est eux aussi qui ont organisé la rencontre avec Cosima ? questionna Boris.

— Evidemment.

Il se mit spontanément à raconter son rendez-vous avec cette dernière à Dachau, quelques heures auparavant. Il ne mentait plus. Sa voix n'était plus qu'un souffle de détresse.

— Que voulait-elle ? interrogea Corentin.

— Que j'organise un guet-apens pour vous faire enlever, expliqua-t-il. Je devais vous donner rendez-vous dans une église, demain matin. Elle aurait pu le faire elle-même. Mais, depuis l'agression ratée à votre hôtel, la nuit dernière, elle a l'impression que vous vous méfiez.

Effectivement, elle n'avait pas rappelé Boris. Celui-ci gambergea à toute allure.

— Vous n'allez pas vous rendre à ce rendez-vous, termina Helmut sur un ton lugubre, et ils tueront Shirin.

Il s'abattit sur les coudes, la tête dans les mains.

— J'ai voulu me tuer, gémit-il. Mais je suis trop lâche, trop lâche !

— Calmez-vous, ordonna Corentin. De toute façon, que vous m'ayez parlé ou non, votre femme est en danger. Ils n'enlèvent pas toutes ces filles rien que pour le plaisir. Vous savez ce qu'ils ont fait subir à l'amie de Mireille Meslin. Mais ce que vous ignorez sans doute, c'est qu'il y avait une troisième française avec elles…

Helmut releva la tête, des larmes dans les yeux.

— Je sais, dit-il avec des sanglots dans la voix. Ils me l'ont dit dès le début, ça aussi : ils l'ont tuée le soir même. Un de leurs hommes, paraît-il, a reçu la mission de l'exécuter. Ça fait partie des épreuves : on doit donner une preuve éclatante de son attachement au futur Reich de Mille Ans…

Boris passa une main sur son front et s'aperçut qu'il était en sueur. S'il en réchappait, il se souviendrait longtemps de cette enquête au carnaval germanique des fous.

— Le pire, dit-il en riant sans gaieté, c'est qu'au départ je n'avais qu'une hypothèse complètement idiote, absurde : la couleur des cheveux des deux Françaises enlevées et de votre femme ! Toutes les trois brunes. J'ai longtemps refusé de penser qu'il pouvait y avoir des êtres humains assez dingues pour vouloir supprimer tous ceux qui ne correspondent pas à l'image d'Epinal de l'« aryen » classique blond aux yeux bleus…

La blondeur vaporeuse de Cosima passa dans sa mémoire.

— Ecoutez, souffla Boris, cessez de pleurer. Votre femme ne sera pas tuée. Je vais me rendre à ce rendez-vous qu'ils veulent me fixer dans l'église. Quant à vous, voilà ce que vous allez faire…

Klaus Thorn souleva le rideau de velours bleu. Son domaine s'étendait presque à perte de vue. Des centaines de sapins couverts de neige, pétrifiés sur les pentes des collines descendant jusqu'au petit lac, tel un miroir de glace, qu'ils entouraient.

Il laissa retomber le rideau et traversa la pièce. La gifle claqua, aller et retour. Les cheveux blonds de Raphaëla voltigèrent.

— Putain ! glapit le gros homme. Tu t'es fait baiser par lui, hein ?

Raphaëla se tut. Elle avait commis le péché de plaider la cause d'un non-aryen, de demander qu'il soit épargné.

— Race inférieure, gueula Thorn en la giflant à nouveau. Tu veux donc te souiller avec des sous-hommes ?

Raphaëla baissa la tête, sanglotante. Elle avait été nourrie des doctrines hitlériennes de son père en même temps qu'elle apprenait à lire. Si sa mère n'était pas morte deux ans après sa naissance, peut-être aurait-elle eu une autre vision des choses. Mais c'était son père qui l'avait élevée et elle avait appris à tout voir à travers lui. C'est dur de renier son père, quand on n'a plus que lui et qu'il s'est jalousement chargé de votre éducation, en évitant soigneusement que vous rencontriez d'autres enfants ou d'autres adolescents de votre âge.

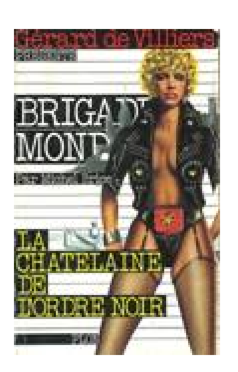
Elle valsait sous les coups qui s'abattaient sur elle. Dans un éclair, une fois de plus, elle se demanda comment ses parents, si bruns tous les deux, avaient pu l'avoir, elle, si blonde. C'était une question qu'elle se posait depuis longtemps.

Soudain, Thorn s'arrêta de cogner. La porte de son bureau s'était ouverte puis refermée précipitamment. Pas assez vite toutefois pour que Raphaëla n'ait le temps d'apercevoir la chevelure blonde de Gunther, le domestique.

Ce n'était pas la première fois que Gunther apparaissait alors que son père la battait. Ce n'était pas non plus la première fois que son père cessait de la rouer de coups à son arrivée. Thorn, qui ne cédait devant personne, semblait avoir peur de son valet. À moins que…

Souvent, depuis qu’elle était petite, Raphaëla avait eu l’impression que Gunther la protégeait.

CHAPITRE XV



Les trois prêtres en costume civil noir étaient agenouillés devant l’autel de la Peterkirche, la plus ancienne église de Munich rebâtie au XVIIIe siècle dans le style auquel Boris était maintenant habitué. Tarte à la crème de stucs, corniches délirantes, guirlandes de décorations multicolores, nuages sculptés dans le bronze, angelots et draperies taillées dans le marbre ou l’argent. En Bavière, le rococo avait l’air de sortir de terre comme les champignons à l’automne.

Boris se racla discrètement la gorge. Ça faisait dix minutes qu’il était arrivé, ponctuel au rendez-vous-guet-apens fixé par Cosima et transmis par Helmut. Inutile d’avoir beaucoup d’imagination pour deviner que les trois « prêtres » étaient là à son intention. Leurs chevelures parfaitement blondes brillaient autant que le grand soleil coulé dans l’or, au-dessus de l’autel, à l’intérieur duquel on apercevait la Colombe du Saint-Esprit aux ailes déployées.

Finalement, les « prêtres » se décidèrent. Boris les vit faire ensemble un signe de croix et se relever.

Puis ils tournèrent les talons, marchèrent de front dans la travée centrale, le dépassèrent sans le regarder, et revinrent sur leurs pas.

Boris se dit que, s'il n'avait pas décidé de se jeter de lui-même dans la gueule du loup, il n'aurait guère eu de difficulté à éventer leur ruse. Ils remontaient dans son dos, à présent, avec une discrétion toute germanique malgré leurs précautions.

Il les laissa approcher sans broncher. De toute façon, il n'avait pas d'arme. Après bien des hésitations, il avait confié les P. 240 à Helmut.

Ce dernier attendait dehors, planqué dans sa voiture selon leurs accords.

Boris ferma les yeux en pensant que, dans quelques heures, il allait retrouver Brichot.

Le coup de matraque fut appliqué assez maladroitement sur sa nuque. Il ne perdit pas conscience. Toutefois, il se laissa rouler à terre, feignant d'être évanoui.

Pour le moment, tout se déroulait comme prévu.

Helmut leva le pied du champignon d'accélérateur. L'Opel Ascona bleue, devant lui, à deux cents mètres, avait quitté l'autoroute de Garmisch-Partenkirchen pour s'enfoncer dans une petite route de campagne. Les collines étaient uniformément couvertes de neige. De temps en temps, on traversait un village. Toujours les mêmes rues bordées de petites maisons bariolées de fresques multicolores. Ça tenait étrangement à la fois du bourg montagnard et du village italien. Avec un côté très Disneyland.

Helmut avait relevé le numéro minéralogique de l'Opel dans laquelle Corentin avait été transporté. Suivant scrupuleusement les ordres du policier français, il filait la voiture des ravisseurs à bonne distance. Plus il se rapprochait du but, et plus son cœur battait la chamade.

Soudain, il fut envahi d'un sentiment qu'il connaissait bien : la panique, une panique folle, irraisonnée, paralysante. Il fit ce qu'il ne devait pas faire, tout en sachant parfaitement qu'il avait tort de le faire : il stoppa brusquement sur le bas-côté, abandonnant la filature. Très vite, l'Opel disparut dans la brume. Helmut fit demi-tour sur la route déserte et reprit la route de Munich. La peur au ventre. Une fois de plus, sa lâcheté avait gagné.

— Je vous avais promis une révélation grandiose, *Herr* Brichot. Je pense que vous n'allez pas être déçu.

Aimé grimaça sans pouvoir se gratter le nez. Et pour cause : on ne lui détachait les menottes que pour manger, dans la cellule du sous-sol, où il avait passé la nuit à se morfondre. Le reste du temps, ses mains restaient attachées dans son dos.

— Cette fois, reprit le docteur Amunnsen de sa petite voix aiguë qui finissait les phrases en couinements, vos sentiments humanitaires ne vont pas être choqués, du moins je l'espère. Il ne s'agit pas de castrations ni de stérilisations. Au contraire : j'ai trouvé le moyen scientifique de multiplier la race…

Le médecin soufflait les bouffées de son cigare dans la figure de Brichot. Celui-ci recula et bouscula légèrement Gunther, immobile derrière lui, tenant la chaîne à laquelle était attaché son collier. Machinalement, Brichot s'excusa et s'en voulut tout de suite de cette stupide réaction instinctive : un réflexe de civilisé qui n'avait pas de sens au milieu des barbares.

Curieusement, il surprit un sourire presque imperceptible de Gunther. Plutôt une lueur dans les yeux. Le domestique était-il moins inhumain que les autres ?

— *Herr* Brichot, reprit le docteur Amunnsen en mélangeant allègrement l'odeur âcre de son cigare aux parfums écœurants qui flottaient dans le laboratoire – éther, formol et autres dérivés pharmaceutiques – vous vous doutez bien que notre seul but n'est pas de dépeupler la planète des races inférieures. Nous voulons aussi la repeupler. Peu à peu les sous-hommes disparaîtront, et de purs chevaliers blonds les remplaceront. Pour cela, il faut que les mères aryennes soient toutes en état de donner naissance à des jumeaux : il faut que la fécondité aryenne se développe dans des proportions encore jamais vues. Nul ne sait, en principe, comment faire à coup sûr des jumeaux. Moi, j'ai trouvé !

Brichot écarquilla ses yeux de myope derrière ses grosses lunettes Amor. C'était donc ça, le rêve insensé du dément au pince-nez ! Qu'au moins deux fois plus d'enfants blonds aux yeux bleus voient le jour ! Encore un vieux projet diabolique des apprentis sorciers du IIIe Reich repris de zéro par Amunnsen.

Ce dernier avait suivi jadis les expériences de Mengele sur la question, à Auschwitz. Les jumeaux déportés étaient mis à part, dès leur arrivée au camp. On procédait sur eux à un nombre incroyable d'expériences. Mais, pour découvrir le secret de la gémellité, Mengele était persuadé qu'il fallait examiner au scalpel les cadavres des malheureux ensemble et en même temps. Il fallait donc s'arranger pour qu'ils meurent au même moment. Rien de plus simple, d'ailleurs : Mengele les tuait lui-même, en leur enfonçant une longue aiguille dans la poitrine.

— Depuis quarante ans, *Herr* Brichot, reprit le médecin avec son odieux petit rire, la science a évolué. Nous possédons maintenant une méthode infaillible : le *clonage*. Grâce à cette découverte, la race aryenne croîtra et se multipliera… Hélas, le procédé, parfaitement au point pour certains animaux, ne l'est pas encore en ce qui concerne l'espèce humaine. C'est pourquoi, à mon grand regret, je suis obligé de poursuivre encore mes recherches sur des sujets vivants…

D'un geste rapide, il souleva un drap qui recouvrait une des tables d'opération. Brichot exsuda d'une sueur glacée : sous le linceul, il venait d'apercevoir deux petits corps blafards et recroquevillés l'un contre l'autre. Deux jumeaux enlevés à leur mère, récupérés et tués par Amunnsen il ne savait comment. Une boule se mit à obstruer sa gorge.

Le médecin fou continuait ses explications. Dans une envolée lyrique, il se retourna. Brichot ne l'écoutait plus : il s'était évanoui et Gunther, le domestique, le tenait inerte dans ses bras.

— Dommage, fit Amunnsen. Aucune curiosité. Race d'esclave. Dès que son complice sera ici, nous les liquiderons tous les deux. Pour le moment, conduis-le en salle de réanimation.

Boris releva tout doucement la tête. On l'avait jeté sur la banquette arrière de l'Opel et on n'avait même pas pris la précaution de lui bander les yeux. Mauvais signe : de toute évidence, ce devait être son dernier voyage.

Il aperçut à travers le pare-brise un paysage suffocant : au fond, la chaîne des monts du Thannheimer. Plus près, les premiers massifs des Alpes bavaroises. Un lac pétrifié de glace, entre les deux, entouré de collines recouvertes de sapins. Et, au sommet de l'une d'elles, un château de rêve, une véritable folie de clochetons, de donjons, de tourelles, de créneaux et de

façades à pic sur le rocher. La route en lacet s'enfonçait sous les sapins dont les branches secouaient au passage leur fardeau de neige. C'était une débauche de baroque et de gothique, un véritable délire genre *Belle au Bois Dormant.* Boris faillit se pincer : derrière les murailles de l'étrange construction, la bête qu'il chassait depuis des jours et des jours se terrait, l'attendait.

L'Opel passa sur un pont-levis Simili-moyenâgeux qui enjambait un torrent. Le pont se releva derrière eux, les coupant du monde.

« De toute façon, pensa-t-il, Helmut Roth les a suivis. Selon mes instructions, il va contacter la police. »

Il referma les yeux sur cette certitude.

Quelque chose de très doux titilla Brichot à peu près au niveau du bas-ventre. Il crut d'abord à des agacements de Jeannette. Il décida de vérifier.

Deux filles étaient agenouillées à ses pieds, dans la « salle de réanimation » où on l'avait transporté. Drôle de réanimation. La plus mince, avec des cheveux courts très noirs, s'activait à une fellation consciencieuse parfaitement réussie.

— Je vous en prie, bafouilla Brichot qui ne savait plus ce qu'il disait.

Les images conjugales lointaines battirent en retraite. À chaque fois qu'il avait trompé Jeannette, il en avait gardé des souvenirs cuisants. Cette fois, évidemment, il avait des circonstances atténuantes : on ne lui avait pas demandé son avis pour le livrer aux deux filles intégralement nues agenouillées contre lui. Il referma les yeux avec l'impression d'être caressé par cinquante langues et autant de paires de mains agiles et zélées. Sous la surveillance de Gunther.

— Ça suffit, dit une voix qui lui fit rouvrir les yeux.

Alors seulement, il aperçut, cachée dans une moulure du plafond, l'œil d'une caméra. Le haut-parleur ne devait pas être loin.

Comme des automates, les deux filles s'arrêtèrent net et se relevèrent. Gunther les poussa dans le couloir. À regarder ces corps magnifiques qui obéissaient comme des robots, la vérité apparut à Brichot, soudaine et aveuglante : elles faisaient partie des détenues du château, de ces

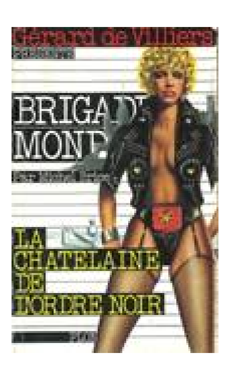
malheureuses créatures dont il avait entendu, cette nuit, les sanglots à travers les murs de sa cellule.

— Chasse gardée de Thorn ? interrogea-t-il lorsque Gunther fut revenu.

Brichot ne s'attendait pas à une réponse. Il fut d'autant plus stupéfait de voir le domestique hausser les épaules.

— Thorn n'a jamais touché une femme de sa vie, laissa-t-il tomber avec quelque chose comme une nuance d'irrespect dans la voix – insolite en ces lieux où tout le monde semblait dressé à crier à perpétuité la gloire du nouveau Führer.

CHAPITRE XVI



Les yeux ronds, Aimé Brichot vit se recroqueviller à vitesse grand V ce qui, tout à l'heure, s'était si victorieusement dressé dans la bouche d'une inconnue brune, nue et bourrée d'une drogue qui la rendait obéissante au doigt et à l'œil.

C'était d'ailleurs tout ce qu'il pouvait apercevoir de sa personne, le reste étant intégralement protégé par un champ plombé. En comprenant ce qui allait lui arriver, il se dit qu'il était parfaitement inutile de crier, et il en éprouva au fond un certain soulagement : à l'instant suprême, il ressentait à peine de la peur. Plutôt un intense sentiment d'absurdité. Il avait failli, au

cours de sa carrière, mourir de bien des façons. Mais il n'avait jamais imaginé qu'il finirait ainsi, entre les mains d'un savant détraqué, sacrifié à un rêve démentiel et meurtrier au fond d'un château de Bavière.

Un énorme cylindre chromé était suspendu au plafond et dirigé vers son bas-ventre : l'installation de rayons X. Il y avait échappé chez le dentiste, l'autre jour. Ce soir, il allait y passer. S'il survivait à l'expérience, on le tuerait ensuite, de toute façon.

— Pourquoi cette cruauté inutile ? dit-il en faisant un effort pour virer de la nuque vers Amunnsen qui s'affairait autour des manettes et des cadrans. Finissez-en tout de suite puisque mon sort est réglé. Tuez-moi.

Il était attaché par les mains et par les pieds sur le lit gynécologique.

— Vous n'avez aucun esprit scientifique, *Herr* Brichot, murmura le savant, je vous l'ai déjà dit, je crois. Si nous vous tuions tout de suite, je perdrais une précieuse occasion de faire avancer mes recherches. Elles sont si rares ! Je ne sais pourquoi, mais dans la société actuellement et provisoirement dominante, la vie humaine est encore considérée comme un trésor qui n'a pas de prix. Bien sûr, nous vous tuerons. Mais pas avant de vous avoir irradié. Cela me permettra ensuite de pratiquer des fructueux examens sur vos chères parties génitales…

Il vérifia que les plaques de plomb étaient correctement disposées.

— Allons, fit-il. Le moment est venu.

Brichot tourna la tête, disant mentalement adieu à Jeannette, aux jumelles, au Kremlin-Bicêtre, à Paris, à Badolini même, et à toute la PJ, à sa vie en somme, à tous ceux et celles qu'il avait aimés. Il mit ainsi ses souvenirs en ordre, s'étonnant lui-même de son calme – et se demandant pourquoi Boris Corentin le regardait, hagard, derrière la porte vitrée du laboratoire…

— Boris !

Il avait hurlé en réalisant que l'apparition de sa flèche n'était pas un produit de son délire d'agonisant. Boris était bel et bien là, en chair et en os, prêt à le délivrer des griffes du médecin fou !

Sauf que Boris était enchaîné selon la méthode habituelle au château : un lourd collier relié par une chaîne que tenait Gunther. Boris, lui aussi, était prisonnier.

Brichot retomba sur le lit, sous l'appareil émetteur de rayons X.

Tout était perdu.

— Monsieur Corentin, dit Thorn en se raclant la gorge, votre collègue nous a déjà fait le coup du voyageur de commerce. Vous devez bien imaginer que nous ne sommes pas complètement idiots. Je n'ai pas eu besoin de vous pour comprendre que vous étiez en réalité des policiers. Je ne veux plus qu'une seule chose : une petite précision que vous allez sûrement me fournir. Sinon…

Il montra Brichot à travers la vitre. Brichot entravé sur le lit gynécologique. Brichot couché sous l'appareil à rayons X, et qui allait subir – s'il ne parlait pas – la dose fatale d'irradiations après laquelle il ne serait plus un homme.

S'il parlait, il aurait peut-être un sursis. Quelques minutes, quelques heures. Le temps pour Helmut Roth de convaincre la police allemande de cerner le château et de le prendre d'assaut.

Il n'y avait pas à hésiter.

— Relâchez-le d'abord, fit-il. Je vais parler.

Il était inutile de demander à Thorn de leur promettre la vie sauve en échange d'aveux. Dès le premier regard, Boris avait compris qu'il était dans un autre monde, où les sentiments normaux n'avaient pas cours…

Sur un signe de Thorn, Amunnsen releva l'appareil meurtrier avec une petite grimace de dépit et de déception. Puis il ôta les feuilles de plomb et fit rouler la table gynécologique vers la porte.

— Alors ? interrogea Thorn.

— Brigade Mondaine de Paris, laissa tomber Corentin, brusquement las de toute cette folie. Vous êtes content ?

— Pourquoi mettez-vous le nez dans nos affaires ?

— Vous le savez très bien, fit Boris en haussant les épaules. Sophie Gratz, Mireille Meslin… Et cette troisième fille que vous avez tuée. Et probablement bien d'autres. Ça ne suffit pas, à votre avis, pour qu'on s'intéresse à vous ?

Thorn caressa ses favoris d'un noir lustré.

— Je suis évidemment très flatté que la France ait jugé utile de nous envoyer ses meilleurs policiers – car vous êtes ses meilleurs policiers, n'est-ce pas ? Je regrette simplement qu'elle doive vous perdre si vite. Car vous imaginez bien que nous ne vous avons pas amenés ici dans le seul but de vous éclairer sur nos projets d'avenir ?

Il considéra Boris des pieds à la tête.

— Néanmoins, reprit-il, vous m'intéressez. Beaucoup plus que votre collègue qui est le type même du sous-homme, le produit de la dégénérescence de la race. Vous, vous êtes fort, grand et beau. J'aime les hommes beaux et forts.

— Qu'avez-vous fait de Mireille Meslin ? coupa Boris d'une voix blanche.

L'Allemand secoua les épaules, ce qui eut pour effet de soulever et de rabaisser convulsivement son ventre.

— Vous la verrez tout à l'heure, dit-il. Individualité sans importance, oubliez-la. Pourquoi se préoccuper des esclaves, monsieur Corentin ?

Boris faillit parler aussi de la femme d'Helmut Roth et se retint *in extremis*. C'était difficile de ne pas cracher à la figure de ce gros homme aux yeux de porc tout ce qu'il avait sur le cœur. Maîtrisant la nausée qui montait en lui, il tenta l'impossible : le dialogue.

— De quel droit jugez-vous que tel être humain fait partie des esclaves et tel autre des maîtres ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Question sans intérêt, monsieur l'Inspecteur. La loi même de la nature impose l'inégalité des races. Le métissage est le péché suprême. Seuls les aryens blonds sont purs de tout mélange avec d'autres races.

— Les races n'existent pas, dit Corentin stupéfait de voir renaître un discours qu'il croyait effacé à jamais de la surface du globe. Il n'y a que des ethnies. Nous sommes le produit de croisements inextricables de cultures. Une race « pure » comme vous l'entendez serait une race morte, stérile, refermée sur elle-même.

Il se dit qu'il parlait dans le désert. Il se tut. De l'autre côté de la vitre, Brichot, débarrassé de ses feuilles de plomb, se rhabillait.

— Il y a beaucoup trop d'idées fausses dans votre tête pour que nous puissions nous entendre, Inspecteur, fit Thorn après un long silence.

Corentin était partagé entre le dégoût et l'envie irrésistible de sauter à la gorge de l'Allemand.

— Je l'espère bien, gronda-t-il entre ses dents.

En même temps, il calculait ses chances, s'il se jetait sur lui.

Thorn eut l'air de deviner ses pensées secrètes.

— Monsieur Corentin, murmura-t-il ironiquement, vous commettriez une lourde erreur.

— En faisant quoi ? se cabra Boris.

— Par exemple, en essayant de vous sauver. Le château est équipé d'un système d'alerte ultra-perfectionné. Vous ne seriez pas au bout du couloir, que vous auriez déjà toute ma garde personnelle sur le dos. N'espérez rien, Inspecteur. Vous êtes perdu.

Thorn recula, les mâchoires contractées, jaugeant toujours Corentin.

— Au surplus, ajouta-t-il, je sais que vous êtes venus dans mon pays tous les deux à titre de touristes et non de policiers. Vos homologues allemands ne sont pas prévenus de votre présence en République Fédérale. Nous ne courons donc aucun risque si vous disparaissez.

Boris masqua le feu noir de ses yeux. À l'heure qu'il était, Helmut Roth avait dû ameuter la police allemande.

Du moins, il fallait s'accrocher à cet espoir. C'était le seul. Le dernier.

Il frissonna. Sachant ce qu'il savait sur l'indicateur, c'était plus qu'inquiétant de ne devoir compter que sur lui.

Thorn avança ses doigts boudinés vers la chevelure noire de Corentin.

— Quel dommage, Inspecteur, soupira-t-il, que vous ne soyez pas de la race des seigneurs…

Boris recula instinctivement. De dégoût.

— On ne peut pas dire non plus que vous soyez un prototype de l'aryen blond aux yeux bleus, grinça Corentin, employant son vocabulaire abject.

Thorn tira sur les poils bruns de ses énormes favoris.

— Accident génétique, grogna-t-il en tendant son cou de taureau. Même phénomène que pour notre précurseur, le Führer Adolf Hitler. Un jour, nous découvrirons aussi le moyen scientifique de corriger au besoin ces anomalies de la nature. Imaginez, Corentin, ce que sera la terre dans cent ans, quand nous l'aurons purgée de toutes les larves misérables qui y

grouillent. Imaginez ce nouveau monde enfin débarrassé des parasites qui l'empoisonnent.

Boris avait, en quinze ans de métier, croisé sur son chemin bien des criminels, des pervers, des détraqués de toute sorte, il avait combattu des hommes aux mains couvertes de sang innocent, il avait pénétré dans des mondes inquiétants, secrets, où s'agitaient des fous dangereux. Mais tous ces hommes et parfois ces femmes qui lui faisaient horreur, lui inspiraient, la plupart du temps, même fugitivement, de la pitié ; car qui peut jurer qu'un être soit totalement responsable des actes ignobles qu'il commet ? C'était la première fois, aujourd'hui, en face de Thorn, qu'il avait envie de tuer. Une envie sourde, irrépressible, qu'il tentait de combattre mais qui remontait en lui irrésistiblement à chaque mot que prononçait la brute épaisse qui le narguait.

— À quoi pensez-vous, Inspecteur ? siffla Thorn.

— Je vous imagine en train de vous balancer au bout d'une corde. Comme vos précurseurs nazis à Nuremberg.

Le gros homme éclata de rire.

— La peine de mort n'existe plus en Allemagne, monsieur Corentin !

Il redevint sérieux.

— Mais je la rétablirai, bien entendu, quand je serai au pouvoir.

Il claqua dans ses doigts et Gunther, le domestique, tira sur la chaîne scellée au collier qui emprisonnait le cou de Corentin.

— En avant, ordonna-t-il.

Il regarda Boris.

— Je vous ai dit que j'aimais la force, Inspecteur. Eh bien, vous allez avoir l'occasion de prouver la vôtre…

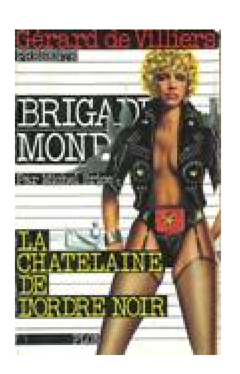
Le regard de Corentin et celui de Brichot se croisèrent. Humides tous les deux d'amitié et d'angoisse. Celui d'Aimé Brichot disait en gros : « Boris, qu'est-ce qui s'est passé ? La police allemande est au courant, n'est-ce pas ? » Et celui de Corentin lui répondait : « Ne t'inquiète pas, ce n'est plus qu'une question de minutes. »

Le cortège se mit en marche à travers les couloirs aux parquets marquetés.

Helmut Roth essaya de se lever de son lit, mais il y retomba. Complètement saoul. Un vague remords s’agitait encore au fond de sa conscience noyée d’alcool. De toute façon c’était trop tard. Par lâcheté, il n’avait pas poursuivi la filature jusqu’au bout. Les deux policiers français allaient mourir. Shirin, sa femme, également.

Sa main tremblante rampa à terre, cherchant parmi les mégots du cendrier renversé la bouteille de whisky.

CHAPITRE XVII



— Voici le *dojo*, annonça Thorn en poussant Corentin en avant.

Selon les règles, la pièce était vaste et claire, sans décorations fantaisistes qui pourraient troubler la concentration. Thorn avait fait supprimer toutes les moulures baroques et arracher les boiseries imitation gothique qui, ici comme partout dans le château, habillaient les murs. Ceux-ci étaient ripolinés en blanc cassé. Le sol était réglementairement couvert de plaques de paille tressée entourées de cadres de bois : les tatamis traditionnels.

Dès son entrée, Corentin vit, debout le long des parois, une vingtaine d’hommes immobiles vêtus de *judogis,* la veste et le pantalon de toile

d’usage pour l’exercice des arts martiaux. Tous blonds, le regard clair couleur d’océan.

Boris, qu’on avait habillé comme eux, n’en paraissait, par contre, que plus brun, avec son épaisse chevelure aux boucles noires.

Poussé également dans le *dojo* par Gunther, Brichot apparut à son tour. Puis Amunnsen.

Thorn claqua dans ses mains.

— Allez chercher le prisonnier, commanda-t-il.

Deux des robots blonds se détachèrent du mur et glissèrent sur les tatamis d’un pas mécanique.

— Monsieur Corentin, fit Thorn en faisant craquer ses bottes sur la paille tressée, ce n’est pas par hasard que le IIIe Reich s’était allié au Japon, durant la dernière guerre. Ce lointain pays a plus de traits communs qu’on ne croit avec le nôtre. En particulier sa tradition militaire qui remonte à la nuit des temps. J’ai une grande admiration pour la féodalité japonaise et sa passion des arts martiaux. Ce sont les *daymios,* les ancêtres des *samouraïs,* qui ont inventé les méthodes de lutte à mains nues, le jiu-jitsu, le judo ou le karaté. Des sports réservés à une élite… Tous mes hommes sont passés maîtres dans ces disciplines.

Il eut un petit rire.

— Je me suis dit que ce serait passionnant de vous voir les affronter. Mais tout d’abord…

Il s’interrompit. Les légionnaires de Thorn revenaient, traînant un homme d’une trentaine d’années aux yeux fous. À sa maigreur, à ses yeux cernés, il était facile de deviner qu’il avait été sous-alimenté, dans les cachots du sous-sol où il avait croupi probablement pendant des semaines… Lui aussi était vêtu d’un *judogi.* Corentin se dit qu’il devait être d’origine turque. Probablement un travailleur immigré à qui des complices de Thorn avaient promis du travail au château !

— Avant de vous voir à l’œuvre, commenta le Führer d’Osterholzer, voici un petit divertissement préliminaire.

Boris fit un pas en avant. Le Ture n’était pas de taille à affronter l’un des colosses blonds de Thorn. Hagard, épuisé, pétrifié d’angoisse, il se casserait en deux au premier coup que lui porterait son adversaire.

— Finissons-en, fit Corentin. Laissez tranquille ce malheureux qui tient à peine sur ses jambes. Je suis prêt à combattre.

Thorn l’ignora. Déjà, un des samouraïs s’avançait, se plaçant en position de combat.

Dès lors, tout alla très vite. Le blond, qui portait une ceinture blanche et rouge et devait être 6e ou 7e dan, un grade assez élevé, se précipita en rugissant un cri suraigu sur le prisonnier tétanisé. Corentin vit à peine son poing voltiger au-dessus de sa tête dans un *jodan-uke* impeccable, et atteindre la base du cou du Ture, écrasant sa carotide.

Le prisonnier s’effondra sans une plainte, tué net. Une onde d’horreur parcourut Corentin.

Tandis qu’on emmenait le cadavre, Thorn vira vers Corentin.

— À vous, Inspecteur.

Déjà, un autre karatéka remplaçait le tueur. Ceinture rouge, 11e dan. Presque un maître absolu. Corentin sentit une sueur désagréable lui picoter l’échine. Il avait fait du karaté à l’ASPP, rue Basse-des-Carmes. Il était même ceinture noire. Mais, face à la brute déshumanisée qui se dressait devant lui, tiendrait-il le coup ? Pour la première fois, un sourd découragement l’envahit.

— Attendez, fit Thorn. Un instant.

Il se dirigea vers le fond de la pièce et Boris le vit se pencher sur un micro. Sa voix résonna en écho. Toutes les salles du château devaient être équipées d’un système permettant au maître des lieux de glapir ses ordres sans bouger, d’un étage à l’autre.

— Raphaëla ! gueula-t-il. Descends. Nous t’attendons dans le *dojo* !

Cinq minutes plus tard, Corentin voyait surgir une créature blonde aux yeux bleus qu’il reconnut immédiatement.

Cosima.

Celle qui l’avait trompé depuis le début, se déchaînant entre ses bras en maîtresse aussi douée qu’expansive pour mieux le faire tomber dans son piège.

Même son prénom était faux.

— Ma fille, ricana Thorn. Je crois que vous vous connaissez, n’est-ce pas ?

Corentin chercha le regard de Cosima-Raphaëla qui le fuyait obstinément.

Comment cette femme si belle pouvait-elle être née de ce monstre obèse ?

Thorn et elle n’avaient au fond qu’un seul point commun : leur froide et cruelle détermination.

— Raphaëla, grinça Thorn, regarde-le bien. Dans quelques instants il sera mort.

Ses bottes craquèrent.

— Ce n’est pas d’avoir couché avec lui que je t’accuse, termina-t-il. C’est de t’être laissée aller à souhaiter qu’il vive… Ce n’est qu’un esclave. Même les esclaves, parfois, peuvent être beaux, mais ils restent des esclaves.

Corentin eut l’impression d’être saisi de vertige. Cosima… La châtelaine de ce repaire de vampires…

Il revint à lui. Sur un signe de Thorn, le combat commençait.

Le colosse blond se précipita sur lui avec un rugissement de tigre.

Boris recula, essayant de retrouver sa respiration. Trois fois il avait évité le poing redoutable de son adversaire, asséné comme un marteau, cherchant les endroits vulnérables, la fontanelle, les orbites, le menton, le creux de l’estomac ou les testicules. La quatrième fois, la main rabattue en arc de cercle était venue frapper du tranchant ses vertèbres cervicales.

Il fut envahi d’une nausée violente. Quelque chose avait craqué et la douleur s’irradiait en lui, bloquant ses mouvements.

Déjà, l’autre revenait à l’attaque, pivotant sur la jambe gauche dans un axe latéral et frappant du pied droit. Un *yoko-geri* impeccable. Cueilli au menton, Boris vacilla.

Un voile rouge tomba sur ses yeux tandis que le sang lui battait aux tempes.

Il regarda son adversaire. Une froide machine à tuer programmée pour l’abattre – au nom de la race supérieure et du Grand Reich.

Fouetté d'horreur et de colère, il rassembla ce qu'il lui restait de forces et se précipita en avant.

Après tout, pourquoi aurait-il respecté les règles d'un combat qui devait être une mise à mort ? Lorsqu'il atterrit sur le karatéka, celui-ci ne s'attendait sûrement pas à une prise de judo. Saisissant la manche droite du *judogi* de son adversaire, il faucha ses jambes en plein élan. Les deux hommes roulèrent sur le *tatami.* Boris jaillit derrière l'aryen et se retrouva dans son dos, son avant-bras droit comprimant sa gorge. Un *hadaka-jimé* à faire pâlir d'envie un champion de judo.

Boris eut l'impression de serrer pendant une éternité, comprimant les artères carotides de son adversaire, l'étranglant. Il ne savait plus ce qu'il faisait. Sa propre douleur se confondait maintenant avec une voix intérieure impérieuse et sauvage qui lui disait de sauver sa peau, sa propre peau, à n'importe quel prix.

Le sang artériel ne parvenait plus au cerveau de l'« aryen ». Il avait perdu connaissance. Et Corentin continuait à serrer, cherchant à tuer.

— Boris !

Une voix familière… Une voix amie… Il eut l'impression de sortir d'un cauchemar. Rouvrant les yeux, il retrouva la réalité. Son adversaire n'était plus qu'un pantin inerte entre ses mains. Il relâcha son étreinte et le karatéka roula à terre, évanoui.

Boris se redressa, lançant un regard de reconnaissance à Brichot. Ça avait été plus fort que lui, Aimé n'aurait pas supporté de voir sa flèche tuer un homme sous ses yeux – même si cet homme, dans des conditions analogues, n'aurait pas hésité à l'achever.

Boris montra le karatéka qui gisait toujours, vaincu, comme une marionnette désarticulée.

— Voilà votre race des seigneurs, siffla-t-il à Thorn.

La peau couperosée du Führer trembla de haine.

— Vous n'êtes plus rien, Corentin ! hurla-t-il. Vous êtes un homme mort.

Il fit un signe à ses gardes blonds.

— Qu'on les emmène tous les deux au laboratoire.

Corentin recula brusquement et vira vers Raphaëla.

— C'est ce que vous vouliez ? interrogea-t-il d'une voix encore hachée par l'essoufflement.

Elle s'éloigna de lui.

— C'est mon père, fit-elle précipitamment.

Dans son mouvement pour lui échapper, elle s'était retrouvée entre Thorn et Gunther, le domestique.

Les deux hommes se tenaient à sa droite et à sa gauche. Thorn, énorme et bovin, noir de poil, la graisse envahissant ses yeux cruels. Gunther, athlétique et blond. Aussi blond que Raphaëla…

Ce fut comme une sorte d'éclair brutal dans l'esprit de Corentin.

— Vous n'êtes pas la fille de Thorn ! cria-t-il brusquement. C'est Gunther votre vrai père !

Derrière ses grosses lunettes Amor, les yeux d'Aimé Brichot s'arrondirent : Boris était devenu fou.

Tout s'organisait avec une netteté aveuglante dans l'esprit de Corentin.

— Thorn vous a « achetée » à Gunther à votre naissance, reprit-il. Parce que vous correspondiez à son idéal de dingue. Regardez-le. Comment pourriez-vous être la fille de cette brute ? Et regardez Gunther, maintenant.

Affreusement pâle, Raphaëla allait de l'un à l'autre. Thorn suffoquait, lançant à ses gardes des ordres que ceux-ci, désorientés comme des ordinateurs déprogrammés, n'arrivaient pas à exécuter.

Gunther avait baissé les yeux. Sa lèvre inférieure tremblait.

Soudain, Brichot bondit sur ses pieds.

— Il a raison, mademoiselle ! cria-t-il.

Il gesticulait sur place, toujours bloqué par sa chaîne et son collier.

L'orgie de la veille, où il avait vu Thorn s'exhiber nu aux caresses de ses « SS », ses parties génitales affreusement noircies et rabougries, lui revenait en mémoire.

— Boris, hurla-t-il, j'ai vu Thorn. Je l'ai vu à poil.

Le dingue s'est fait volontairement stériliser aux rayons X. Et ça ne doit pas dater d'hier.

Il sautillait, secouant le bras de Gunther.

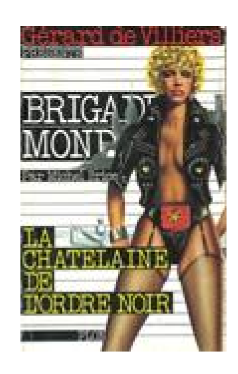
— Dites-le, cria-t-il, dites ce que vous savez, parlez ! Je suis sûr que Thorn s'est fait stériliser bien avant la naissance de sa fille !

Boris n'en entendit pas plus. Il vit Raphaëla passer comme une flèche devant lui, le visage ravagé, et s'enfuir dans un couloir.

Il se précipita à sa poursuite.

Déjà les pas des « SS » lancés sur ses traces sonnaient sur le plancher.

CHAPITRE XVIII



Le donjon où Boris avait rejoint la jeune fille avait une lourde porte de chêne contre laquelle les gardes de Thorn s'escrimaient en cadence.

Raphaëla tourna vers le policier parisien, qui avait été son amant et qu'elle avait trahi, un visage ravagé.

— C'est abominable, dit-elle en explosant en sanglots.

D'une voix hachée, elle se mit à tout raconter, pêle-mêle. L'idéal délirant d'ordre et d'épuration de la race dans lequel Thorn l'avait élevée, l'isolant des autres enfants de son âge pour qu'elle ne soit pas contaminée par des idéologies contraires à la sienne. Les souvenirs du passé « glorieux » de l'Allemagne qu'il n'avait cessé de lui répéter. Le culte du Führer du IIIe Reich qu'il lui avait fait rentrer dans la tête en même temps que les premières conjugaisons…

— J'ai tout avalé, gémit-elle. Tout. Par amour pour lui. Parce que c'était mon père… Parce que je croyais qu'il était mon père…

Elle évoqua aussi les prisonniers du sous-sol, les étranges expériences scientifiques d'Amunnsen, la légion de guerriers soigneusement

sélectionnés.

— Il me disait que l'Europe agonisait, que l'Allemagne allait disparaître, que seul un nouveau Führer pourrait la sauver.

Derrière la porte secouée de coups sourds, Thorn glapissait.

— C'est moi, ton père. N'écoute pas cet esclave. Il te ment !

Un bruit de tonnerre couvrit brusquement ses cris. Amplifiée par les haut-parleurs disposés à tous les coins du château, la voix de Brichot.

— Gunther m'a tout avoué, s'égosillait-il. Thorn s'est fait stériliser à vingt ans. Par horreur de lui-même, parce qu'il ne correspondait pas à ses propres canons de pureté de la race. Quand Raphaëla est née, il l'a achetée à Gunther et à Gisella, sa femme. Contre la promesse de les garder toujours au château, de manière à ce qu'ils ne soient pas totalement coupés d'elle.

Raphaëla écoutait cette voix tombée du ciel en tremblant. Elle s'immobilisa soudain : Gunther venait de s'emparer du micro.

— Tu ne t'appelles pas Raphaëla. Ta mère et moi t'avions baptisée Cosima. Cosima, tu es notre fille…

Elle vacilla. Ce prénom qu'elle avait pris pour tromper Boris était le vrai, l'authentique. Elle comprenait tout à coup pourquoi, dans son enfance, lorsqu'elle venait jouer à l'office près du couple de domestiques, ceux-ci l'appelaient parfois Cosima…

Elle tituba vers Corentin.

— Pardon, souffla-t-elle.

Il l'attira dans ses bras, la sentant palpiter contre lui.

Au-delà des crénelures des pierres du donjon, la chaîne des Alpes bavaroises allongeait ses masses rocheuses couvertes de neige qui barraient l'horizon.

— Viens, murmura la jeune fille en lui saisissant la main.

Elle fit jouer un mécanisme presque invisible dans le mur, et une lourde dalle pivota. Le château était truffé de passages secrets.

Derrière eux, la porte de chêne commençait à craquer. Thorn, d'une voix éraillée, continuait à s'égosiller inutilement.

L'escalier était noir, glacé et suffocant d'humidité.

— Par ici, répétait Cosima en guidant Boris sur les marches glissantes.

À un moment, il manqua un palier et se retint contre elle. Il sentit ses seins s'écraser sur sa poitrine.

— Boris, souffla Cosima d'une voix brûlante, c'est peut-être la dernière fois que nous sommes seuls, ensemble.

Il sentit ses mains courir sur sa nuque.

— Je ne veux pas que nous nous quittions avant d'avoir fait l'amour une dernière fois… Dis-moi que tu n'as pas horreur de moi. Prends-moi. C'est la fin.

Elle commença à déboutonner son corsage. Puis elle releva sa jupe. Boris, ahuri, la laissa faire sans un mot. Dans le noir, elle lui prit la main et la guida entre ses cuisses, s'ouvrant lentement. Puis elle se renversa contre le mur humide, et commença à gémir tandis qu'il la pénétrait.

Quand Boris déboucha dans le magasin d'armes, au premier étage, il se dit qu'il n'avait pas plus de cinq minutes pour prendre de quoi soutenir un siège. Les « SS » de Thorn devaient patrouiller à travers tout le château.

D'un coup de pied, il brisa la vitre de l'armoire. Le râtelier alignait ses engins de mort à l'acier luisant. Il s'empara d'un colt Python 357 qu'il passa dans sa ceinture, et d'une mitrailleuse Thompson dont il vérifia le « camembert » : il contenait cent cartouches de calibre 11,43. De quoi transformer en hachis Parmentier le premier « aryen » qui aurait la mauvaise idée de se mettre sur son chemin.

Il ressortit. Cosima devait être en train de téléphoner à la police.

Il partit à la recherche de Brichot.

Le docteur Amunnsen classait ses dossiers avec de petits gestes méticuleux. Il les examinait les uns après les autres, puis, avec une grimace de regret, les précipitait dans la cheminée monumentale entourée de colonnes en marbre de Carrare.

Le feu crépitait, lui rappelant un autre feu : l'incendie colossal du block d'expérimentations médicales d'Auschwitz, en 1945, lorsque les Allemands

avaient décidé d'abandonner le camp devant l'approche des troupes alliées.

L'histoire recommençait. La même débâcle, les mêmes décombres, le même désastre. Avec la seule différence que l'effondrement gigantesque du Reich se répétait aujourd'hui à l'échelle dérisoire d'un château bavarois rococo…

En un sens, Amunnsen n'était pas déçu. Jusqu'au bout, il avait été fidèle à l'idéal de sa jeunesse, quand, déjà chef de file des étudiants nazis d'Erlanger, il était entré dans l'unité combattante de la SA et avait participé avec les hommes de Röhm et de Goering aux premiers coups de main contre des médecins juifs… Maintenant, il allait finir en beauté, certain qu'un jour, ailleurs, un autre savant reprendrait ses expériences et les pousserait à leur terme. Pour le bien de l'humanité…

Il se bloqua : l'un des voyants rouges du téléphone à touches multiples de son bureau venait de s'allumer. On devait se servir de sa ligne, dans une pièce voisine.

Entre les dossiers en désordre, sa main droite tomba sur un scalpel.

Il sortit sans bruit de son bureau.

Cosima n'entendit rien, ne vit rien. Lorsque le scalpel pénétra dans son dos, tranchant net la moelle épinière, elle s'écroula sur le tapis sans un cri.

Le récepteur se balançait au bout de son fil tire-bouchonné, et une voix lointaine s'égosillait à l'autre extrémité de la ligne.

Doucement, Amunnsen reposa le récepteur sur son support.

Puis il essuya scrupuleusement le scalpel contre sa blouse blanche qui se balafra de longues traînées écarlates.

C'était un cortège sinistre et lamentable. À chaque porte de cellule qu'il avait ouverte au sous-sol du château, Boris avait eu l'impression de dépasser les limites de l'horreur.

L'une après l'autre, les femmes sortaient, grelottantes dans des espèces de pyjamas gris, hagardes, ne comprenant pas d'où surgissait cet homme à tête de dieu brun qui les libérait, serrant nerveusement contre lui sa

mitrailleuse Thompson. Il en compta six. Parmi elles, il reconnut immédiatement Mireille Meslin et Shirin, l'épouse d'Helmut Roth.

— Tout est fini, dit-il doucement. Vous êtes libres.

Elles marchaient pour la plupart difficilement. Boris dut soutenir Mireille qui s'écroulait à chaque pas.

Toutes étaient visiblement gorgées de drogue. Il leur faudrait longtemps pour commencer à revenir dans le monde réel et oublier.

Certaines, comme Mireille, ne le pourraient d'ailleurs jamais. Il n'était pas difficile d'imaginer la raison pour laquelle elles tenaient à peine debout.

Elles avaient subi le même sort que Sophie Gratz. La stérilisation du diabolique Amunnsen.

Puis ce fut le tour des cellules des hommes. Quatre en tout. Drogués eux aussi, hébétés, le regard vide.

Des images des camps de concentration parcoururent l'esprit de Corentin. Ici, dans le microcosme du château, s'était reconstitué le même univers de folie et de mort…

— Venez, dit-il.

La Thompson en avant, il progressait en tête du cortège. Il n'avait rencontré personne en descendant. Même pas Brichot.

Où pouvait-il être ?

— Je vous attendais, Corentin.

La salle réservée aux arts martiaux était vide. Hormis Thorn, debout sur le tatami. Ainsi que Brichot et Gunther enchaînés l'un à l'autre à terre.

— Va-t'en, cria Aimé. C'est un piège !

Thorn n'était même pas armé. Boris aurait pu facilement le couper en deux d'une rafale de cartouches 11,43.

— Vous ne me tuerez pas, Corentin, lança le Führer d'Osterholzer en rigolant. Ce serait contraire à votre morale humaniste, n'est-ce pas ?

La Thompson toujours braquée sur le gros Allemand, Boris avança. À ce moment, il entendit la porte du *dojo* se refermer en claquant. Il bondit pour tenter de la rouvrir. Trop tard.

— Contrairement aux apparences, j'ai la situation en main, grogna Thorn. Dans un instant, mes hommes vont projeter dans la pièce des gaz anesthésiants. Lorsque vous serez tous endormis, ils rentreront et vous désarmeront. Regardez !

Boris leva la tête. Par une bouche d'aération placée près du plafond, une grenade venait de jaillir. Elle explosa au sol, dégageant une épaisse fumée jaune qui prenait à la gorge.

Boris se précipita. Trop tard. Le sourire du Führer disparaissait derrière un masque à gaz.

Déjà une seconde grenade atterrissait. Puis une troisième. Corentin eut comme un éblouissement. Le rire de Thorn lui parvenait de très loin, comme un glapissement d'hyène. Brichot et Gunther s'écroulèrent mollement sur le tatami.

Boris avait perdu.

CHAPITRE XIX



Du fond des limbes où il plongeait, Boris eut un ultime réflexe de conscience. Perdu pour perdu, il allait finir dans un feu d'artifice, arroser Thorn des rafales de sa Thompson. Il mourrait, mais au moins il aurait débarrassé la terre de l'effrayant danger qui la menaçait. Lentement,

rampant à terre, plus qu'aux trois quarts asphyxié, il souleva sa mitrailleuse qui lui parut peser des tonnes.

De très loin, il entendit monter des coups de feu, des cris, des bousculades. Il crut qu'il avait lui-même tiré et il en déduisit que ses propres réflexes ne lui obéissaient plus. Il roula à terre, lâchant son arme.

La dernière chose qu'il vit, avant de sombrer dans l'inconscience, fut la porte du *dojo* qui volait en éclats. Et la silhouette dérisoire d'Helmut Roth qui s'encadrait dans les débris des deux battants arrachés de leurs gonds. Il se dit qu'il délirait et s'endormit.

Il y eut un claquement de talons presque militaire à hauteur du visage de Boris. Puis une silhouette courte sur pattes en trench-coat kaki s'inclina vers lui avec une grâce toute teutonne.

— Inspecteur Brandt. Vous pouvez dire que vous avez de la chance, Inspecteur Corentin.

Boris rampa sur le tatami et parvint à se mettre à genoux. La tête lui tournait encore un peu. L'effet des gaz n'était pas complètement dissipé.

— Vous aussi, laissa-t-il tomber, prêt à l'affrontement avec le policier allemand.

Il pensait à Thorn, à Amunnsen, à leurs projets dingues et à leur rêve de remettre l'Allemagne à feu et à sang. Bref, à tout ce que Brichot et lui avaient tout de même réussi à écraser dans l'œuf.

L'inspecteur Brandt comprendrait tout ça plus tard, quand il procéderait à l'interrogatoire du Führer d'Osterholzer.

L'Allemand était aussi chauve que Brichot, mais beaucoup plus volumineux dans son trench-coat kaki.

— Je vous jure que votre enquête illégale va faire du bruit. Vous allez avoir des comptes à rendre, Inspecteur Corentin.

Brichot se racla la gorge. L'odeur des gaz anesthésiants flottait encore dans les couloirs du château.

— Non, dit-il nettement.

Boris le regarda, surpris. Ses idées se remettaient lentement en ordre dans sa tête.

— Réfléchissez, Inspecteur Brandt, reprit Brichot d'une petite voix flûtée. Vous n'avez sûrement pas encore mesuré l'ampleur du réseau que nous venons de vous aider à démanteler. Quand vous la connaîtrez, peut-être serez-vous beaucoup moins pressé de faire de la publicité à toute cette affaire. Et encore moins de déclencher un scandale pour deux paisibles voyageurs de commerce comme nous.

Le policier allemand arrondit les yeux. Les affaires de néo-nazis étaient toujours désagréables. Mauvais souvenirs. L'opinion publique internationale avait trop tendance, dans ce genre de cas, à faire l'amalgame entre une poignée de détraqués et l'ensemble des citoyens de la République Fédérale.

— Lavons notre linge sale en famille, proposa Brichot pour conclure. Ça vaudra mieux pour vous aussi. Mais donnant, donnant : on met votre supérieur au parfum des tenants et des aboutissants de toute l'affaire et vous, en échange du service que nous venons de vous rendre, vous nous laissez tranquillement rentrer à Paris. Il y a un avion en fin de journée. Tout devrait être réglé d'ici là.

Brandt baissa la tête. Sans doute minimiserait-on l'affaire. Thorn et Amunnsen feraient la « une » de l'actualité pendant quelques jours, mais après… Tout serait probablement mis en œuvre pour étouffer au maximum la vérité. Quant aux complicités dans la police ou l'administration, elles seraient patiemment répertoriées, et les coupables congédiés sans bruit.

— Vous avez peut-être raison, murmura enfin l'inspecteur allemand.

Boris Corentin se rapprocha d'Helmut Roth qui serrait Shirin, sa femme, dans ses bras.

C'était la première fois depuis son arrivée à Munich qu'il était heureux de voir l'indicateur.

— Merci, murmura-t-il en le prenant par l'épaule.

L'autre se dégagea, gêné.

— Ne me remerciez pas, fit-il à voix basse.

— Pourquoi ?

— J'ai failli vous laisser tomber.

Il raconta tout, la filature interrompue, son retour à Munich, la cuite qu'il avait prise pour oublier sa lâcheté. Puis, lorsqu'il avait commencé à dessaouler, la réalité qui avait repris le dessus. Il avait pensé aux deux policiers français, à Shirin aussi bien sûr. Il s'était précipité à la police.

— Comment avez-vous trouvé le château, alors ? questionna Boris.

— J'avais quand même pris le numéro de la plaque minéralogique de l'Opel qui vous emmenait, précisa Helmut. À la police, ils ont retrouvé le propriétaire en un quart d'heure. C'était Thorn en personne !

Boris se détourna.

— Il faut que j'appelle Paris, dit-il.

— Vous voyez que je ne m'étais pas trompé ? exulta la voix du chef de la Brigade Mondaine, Charlie Badolini, au bout du fil.

Le numéro habituel du patron qui ramasse la monnaie à la fin d'une enquête réussie et ramène la couverture à lui.

— Patron, fit Corentin, ici c'est plutôt la soupe à la grimace, côté autorités. Ils digèrent mal, vous savez. On a vraiment l'impression d'être de trop, Brichot et moi.

— Ça passera, assura Badolini. D'ailleurs, si comme vous me le dites, les complicités du réseau dépassent largement les frontières allemandes, ils seront sûrement ravis de faire appel aux services d'Interpol, à Saint-Cloud… Calmez-les, Corentin, je compte sur vous.

Boris raccrocha, rêveur. Il avait, ainsi que Brichot, failli mourir dans le déchaînement criminel du mini-Reich d'Osterholzer. Des hommes avaient été tués, des femmes aussi. D'autres, jeunes et belles, étaient massacrées pour la vie. Trente-cinq ans après la mort d'Hitler, la bête puante du nazisme avait tenté de ressusciter de ses cendres.

Et là-bas, à Paris, un chef de Brigade qui les avait envoyés au plus dangereux, peut-être, de tous les casse-pipes de leur vie, se lavait tranquillement les mains des conséquences, les laissant se débrouiller à la fin de l'enquête comme au début.

Il eut soudain une violente envie d'air frais et ouvrit une fenêtre.

La nuit avait envahi les montagnes et les bourrasques soufflaient sur les cimes innombrables des sapins. Boris gonfla ses poumons du vent froid qui

le giflait.

Aimé Brichot vint le rejoindre.

— Boris, murmura-t-il d'une voix blanche. On vient de trouver Cosima…

Corentin vira. Il avait déjà compris.

— Morte ?

— Tuée d'un coup de scalpel. Amunnsen vient d'avouer.

Le dernier meurtre du médecin maudit. Boris passa une main tremblante sur son front en sueur. Cosima était une fille pervertie, dévoyée. Mais elle ne méritait pas de mourir des mains du bourreau nazi.

— Atroce, fit-il entre ses dents.

Il se secoua.

— Mémé, dit-il, on part. L'Allemagne, c'est fini. On se tire.

Ils traversèrent la pièce. Le couloir conduisant au *dojo* était éclaboussé de sang : les « SS » de Thorn qui s'étaient battus jusqu'au dernier, à l'arrivée de la police.

Devant le château, ils virent Thorn et Amunnsen monter dans les estafettes de la police. Leurs prisonniers libérés avaient déjà été emmenés à bord de plusieurs ambulances.

L'inspecteur Brandt les attendait.

— Nous sommes à vous, fit Corentin d'une voix hachée. Le moins longtemps possible, j'espère.

Il se retourna vers la masse sombre du château d'Osterholzer.

Il aurait voulu dire adieu à quelqu'un. Mais il n'y avait plus personne. Même pas Gunther et sa femme, qui avaient consacré leur vie au château, embarqués eux aussi.

La seule à qui il aurait finalement pardonné, c'était Cosima.

Elle était morte.

— Boris, fit Brichot en s'arrêtant au milieu du hall, sa Samsonite à la main, je n'ai rien rapporté d'Allemagne pour les jumelles et Jeannette !

Une voix féminine enveloppante annonçait le vol à travers les haut-parleurs de l'aéroport de Munich.

— Ne t'inquiète pas, tu achèteras quelque chose dans l'avion, répondit Corentin qui ne considérait pas comme une catastrophe absolue de ne rien rapporter d'Allemagne.

Il se fouilla.

— À propos de cadeau… Tiens : j'ai réussi à le faire, finalement.

Il tendit à Brichot le *Rubik's cube* que celui-ci lui avait donné, un jour de découragement où il ne pouvait plus voir en peinture l'objet diabolique.

Les yeux d'Aimé s'arrondirent derrière les lunettes.

— Tu as réussi ? siffla-t-il, admiratif.

— La nuit où tu as disparu, expliqua Corentin, modeste. Je ne dormais pas. Alors…

Ghislaine Duval-Cochet se retourna sur le ventre.

— Qu'est-ce qui se passe ? gémit-elle. Tu es malade ou quoi ?

Elle se cambra sur les coudes, ce qui eut pour effet de faire saillir ses fesses. D'habitude, elle le savait depuis longtemps, ce genre de posture avait pour résultat automatique d'émouvoir Boris instantanément.

Déçue, elle tortilla ses reins avec des chaloupements très sexuels et se retrouva contre lui, sur le bord du lit.

— Tu ne vas pas me dire tout de même, soupira-t-elle, qu'en Allemagne ton médecin dingue t'a…

Boris Corentin sourit. À peine débarqué à Roissy, il avait sauté dans un taxi et s'était rué à Neuilly, avec une seule et unique envie – mais frénétique : retrouver Ghislaine, l'amour normal, la vie normale. Oublier tous les fous sanglants qui l'avaient hanté pendant quinze jours.

Elle rampa vers son ventre, bouche grande ouverte.

— Très bien, souffla-t-elle. Les grands moyens, alors.

Il se retrouva englouti dans une bouche brûlante, avide, dont la langue explorait chaque recoin de sa chair, tentant de le réveiller par petits coups saccadés, en le parcourant lentement avec une sorte de ferveur sacrée.

Au bout de cinq minutes Ghislaine se releva, essoufflée, narines palpitantes. Muette. Stupéfaite. Où était-elle, la hampe dressée qui l'avait fait crier si souvent ? Où était le taureau en rut qui se ruait en elle à grands coups de reins et savait lui donner au moins autant de plaisir qu'il en prenait lui-même ?

— Musique, murmura brusquement Corentin.

— Quoi, musique ? fit Ghislaine complètement ahurie.

— C'est quoi, la cassette que tu viens de mettre ?

Depuis dix minutes, une musique lourde et lente, profonde et vibrante, s'élevait dans le duplex de Ghislaine Duval-Cochet.

— Ça ? fit-elle en haussant les épaules. Tu n'as pas reconnu ? Wagner : *le Crépuscule des Dieux.*

Corentin respira. C'était ça, sa « défaillance »…

— Mets autre chose, tu veux bien ? demanda-t-il.

— Tu n'aimes pas Wagner ? fit Ghislaine qui tombait des nues.

— Si, mais pas ce soir. Tu ne peux pas comprendre. Fais ce que je te demande, je t'en prie.

Comment lui expliquer ce qui défilait dans sa mémoire au son de cette musique allemande à la fois violente et funèbre ? Le château et son boucher délirant… Les morts-vivants du sous-sol… Les filles massacrées… La bête nazie essayant lentement de remonter des ténèbres… Pendant quelques jours, c'était sûr, il resterait traumatisé par tout ce qui touchait de près ou de loin l'Allemagne.

— *Herœs,* de David Bowie, ça te va ? demanda Ghislaine en revenant de sa chaîne hi-fi.

Elle balançait des hanches d'une façon très étudiée. Boris le remarqua tout de suite et Ghislaine remarqua tout de suite qu'il le remarquait. À un petit détail de rien du tout qui grossissait à vue d'œil.

— Enfin, soupira-t-elle en plongeant sur lui. J'ai failli croire que je ne te plaisais plus.

TABLE


Gérard de Villiers
BRIGADE MONDAINE
LA CHATELAINE DE L'ORDRE NOIR

---

[1] Unité de mesure des rayons X.

[2] Le terme à la mode en Allemagne pour désigner tous les contestataires, punks, gauchistes, écologistes, antinucléaires, squatters, féministes, etc. Vient de *chaos*. Leur mot d'ordre est : « C'est du chaos que naissent les étoiles » (Nietzsche).